
Die Alltagssprache im deutsch-belgischen Grenzgebiet: Ist die deutsch-belgische Staatsgrenze eine Sprachgrenze?

Auteur : Creutz, Mélusine

Promoteur(s) : Möller, Robert

Faculté : Faculté de Philosophie et Lettres

Diplôme : Master en langues et lettres modernes, orientation germaniques, à finalité didactique

Année académique : 2024-2025

URI/URL : <http://hdl.handle.net/2268.2/23090>

Avertissement à l'attention des usagers :

Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.

Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.

Université de Liège
Faculté de Philosophie et Lettres
Département de Langues modernes : littérature, linguistique, traduction

Die Alltagssprache im deutsch-belgischen Grenzgebiet:

Ist die deutsch-belgische Staatsgrenze eine Sprachgrenze?

Mémoire présenté par Mélusine CREUTZ
en vue de l'obtention du grade de
Master en Langues et lettres modernes,
Orientation germanique à finalité didactique

Promoteur : (Prof.) Robert MÖLLER



Année académique 2024/2025

Critères de qualité des travaux de fin d'études de la filière en Langues et lettres modernes

1. Questions/thématiques de recherche

- La question de recherche est-elle clairement définie ?
- La question de recherche est-elle originale et/ou scientifiquement ambitieuse ?
- Dans quelle mesure contribue-t-elle à la littérature scientifique et à l'état des connaissances de la discipline ?

2. Mobilisation de la théorie

- Utilisation de sources pertinentes ?
 - Le travail contient-il des références solides et pertinentes ?
 - Le travail contient-il un nombre suffisant de références scientifiques ?
 - Le seuil minimum est fixé à *10 références scientifiques* (à savoir : ouvrage, monographie, article de revue scientifique, chapitre d'ouvrage, compte-rendu...); ne comptent pas comme références scientifiques : les articles de blogs et les pages issues de sites de vulgarisation.
- Utilisation pertinente et critique des sources ?
 - Les sources sont-elles mobilisées de manière adéquate dans le texte ?
 - Les citations sont-elles mobilisées de manière pertinente dans le texte ?
 - Les différentes sources sont-elles mises en relation ?
- Les concepts pertinents pour la question de recherche sont-ils clairement définis et maîtrisés ?
- La/Les questions de recherche (et les hypothèses éventuelles qui en découlent) sont-elles pertinentes, principalement en lien avec l'état de l'art ?

3. Méthodologie

- La méthodologie déployée permet-elle de répondre aux questions de recherche ?
- La méthodologie déployée est-elle décrite avec clarté et de manière complète ?

- Le cas échéant : la collecte des données (corpus, échantillon, questionnaire, sources textuelles...) a-t-elle été effectuée de manière rigoureuse ?
- Permet-elle d'apporter des éléments de réponse aux questions de recherche et aux objectifs du travail, et, le cas échéant, de confirmer ou d'infirmer les hypothèses de travail ?

4. Analyse/Commentaire/Résultats

- La présentation des résultats ou observations se base-t-elle sur des preuves textuelles, des citations, des analyses de corpus, des extraits d'entretiens... ?
- Le corpus de travail est-il analysé de manière complète et systématique ?
- Le cas échéant : la base de données a-t-elle été constituée avec rigueur et précision ?
- Les résultats sont-ils présentés de manière claire et précise ?
- Les résultats sont-ils présentés de manière logique, de façon à développer un raisonnement cohérent ?
- Les résultats permettent-ils de répondre aux questions de recherche et de vérifier les hypothèses de travail ?
- Le commentaire permet-il une analyse en lien avec le cadre théorique défini ?

5. Discussion, synthèse, perspectives

- Les observations principales du travail sont-elles résumées de manière claire et mises en relation avec la littérature scientifique ?
- Des pistes de développement sur la base des conclusions principales (pour des recherches futures) sont-elles proposées ?
- Un regard critique sur la démarche mise en œuvre dans le travail est-il proposé ?

6. Qualité de la langue

Il est attendu que le TFE soit rédigé en langue étrangère et que la qualité de la langue mobilisée soit conforme aux attentes académiques. Indépendamment du contenu, le jury a la possibilité de remettre en cause la réussite du travail s'il estime que la qualité de la langue est insuffisante.

- La langue utilisée dans le travail respecte-t-elle les normes orthographiques, grammaticales et syntaxiques ?
- La terminologie scientifique est-elle mobilisée de manière appropriée ?
- Le texte est-il structuré de manière cohérente ?
- Le document respecte-t-il les caractéristiques du style académique ?
- La qualité de rédaction est-elle de nature à remettre en cause la réussite du travail ?

7. Mise en page et typographie

- La présentation matérielle du mémoire (structure, mise en page, typographie) est-elle soignée ?
- La longueur du travail est-elle conforme aux consignes ?

8. Référencement bibliographique et citations

- Toutes les références traitées dans le texte sont-elles présentes dans la bibliographie ?
- Toutes les références présentes dans la bibliographie sont-elles traitées dans le texte ?
- Les normes de citation sont-elles respectées ?
- Les normes bibliographiques sont-elles appliquées de manière cohérente et systématique ?
- Le travail ne contient-il pas de plagiat ; tout propos ne relevant pas d'une réflexion personnelle de l'étudiant·e est-il référencé ?

9. Défense orale

La défense orale permet au jury de vérifier la maîtrise des sujets abordés dans le travail ainsi que l'appareil méthodologique déployé. Elle permet de vérifier les compétences de présentation des étudiant·es et leur aptitude à répondre à des remarques critiques. La défense est publique et se déroule dans la langue étrangère.

Lors de la défense orale, l'étudiant·e propose une synthèse du travail soulignant les résultats principaux, approfondit un aspect particulier de celui-ci ou exploite une thématique connexe. Cette présentation dure au maximum 10 minutes.

- Le contenu de l'exposé est-il présenté de manière concise ?
- L'exposé est-il présenté de manière cohérente ?
- L'étudiant·e répond-il/elle aux critiques et questions de manière adéquate et convaincante ?
- La maîtrise de la langue orale est-elle conforme aux exigences académiques ?
- La langue mobilisée lors de la défense respecte-t-elle les normes grammaticales et lexicales ?

10. Déclaration d'authenticité relative à l'utilisation de l'intelligence artificielle générative

- L'utilisation de plateformes d'intelligence artificielle générative est-elle conforme à ce qui est indiqué dans la déclaration d'authenticité ?

11. Longueur

*La longueur attendue pour un **TFE du master 120** (avec une fourchette de 10 % vers le haut ou vers le bas) est de **240 000 caractères espaces compris**, hors bibliographie et annexes. À titre indicatif, cela correspond à 36 000 mots, hors bibliographie et annexes.*

*La longueur attendue pour un **TFE du master 60** (avec une fourchette de 10 % vers le haut ou vers le bas) est de **160 000 caractères espaces compris**, hors bibliographie et annexes. À titre indicatif, cela correspond à 24 000 mots, hors bibliographie et annexes.*

- La longueur du TFE est-elle conforme aux dispositions réglementaires ?

Déclaration d'authenticité

Je, soussigné·e Mélusine CREUTZ déclare avoir rédigé le présent travail de fin d'études de manière autonome, sans l'aide non autorisée de tiers et ne pas avoir utilisé d'autres moyens que ceux indiqués. J'ai mentionné, en précisant la source, les passages de ce travail empruntés textuellement ou sous forme de paraphrase à d'autres ouvrages.

Je déclare avoir pris connaissance de la charte ULiège d'utilisation des intelligences artificielles génératives dans les travaux universitaires (https://www.student.uliege.be/cms/c_19230399/fr/faq-student-charte-uliege-d-utilisation-des-intelligences-artificielles-generatives-dans-les-travaux-universitaires) et des restrictions propres à ma filière d'étude, et je déclare que mon travail implique (cochez la case appropriée) :

Aucun usage de l'IA générative

- Un usage de l'IA générative comme assistant linguistique (amélioration de la formulation, de la mise en forme de textes que j'ai rédigés ; cette utilisation est comparable aux correcteurs d'orthographe et de grammaire existants).
- Un usage de l'IA générative comme assistant à la recherche d'information (aide comparable à l'usage des moteurs de recherche existants qui facilitent l'accès à la connaissance d'un sujet).

Ce travail peut être vérifié pour le plagiat et l'utilisation des intelligences artificielles génératives à l'aide du logiciel approprié. Je comprends qu'une conduite contraire à l'éthique peut entraîner une sanction.

Lieu, date

Signature

Eupen, le 20 mai 2025

Mélusine Creutz

Danksagung

Ich möchte mich herzlichst bei allen Leuten bedanken, die mich im Rahmen dieser Arbeit in jeglicher Art unterstützt haben.

Ein besonderer Dank geht an Professor Robert Möller, der sich die nötige Zeit nahm, um mir mit seinem Rat und seiner Hilfsbereitschaft stets zur Seite zu stehen.

Ich möchte mich bei meinen Nachbarn Danielle und Norbert Kaivers und auch bei meiner Freundin Steffi dafür bedanken, dass sie meine Arbeit Korrektur gelesen haben.

Schlussendlich möchte ich mich von ganzem Herzen bei meinem Freund Jan, meinem Bruder Merlin und meinem Vater Bruno bedanken, mich, wo sie auch konnten, unterstützt und bis zum Schluss an mich geglaubt zu haben.

Inhaltsverzeichnis

0.	Einleitung	13
1.	Sprachgrenzen – Definition.....	15
2.	Sprachgrenze – ein mentales Konstrukt	24
3.	Sprachgrenzen anhand der Beispiele Österreich – Deutschland, Schweiz – Deutschland und Südtirol – Österreich.....	28
3.1.	Deutschland	29
3.1.1.	Historisch-politische Entwicklung des Landes.....	29
3.1.2.	Sprachliche Merkmale	30
3.2.	Die Grenze Österreich – Deutschland	30
3.2.1.	Historisch-politische Entwicklung des Landes.....	30
3.2.2.	Sprachliche Merkmale	31
3.3.	Die Grenze Schweiz – Deutschland	33
3.3.1.	Historisch-politische Merkmale	33
3.3.2.	Sprachliche Merkmale	33
3.4.	Die Grenze Südtirol – Österreich	35
3.4.1.	Historisch-politische Merkmale	35
3.4.2.	Sprachliche Merkmale	36
4.	Ostbelgien.....	38
4.1.	Historisch-politische Entwicklung der Region Ostbelgien und der damit verbundene Wandel der Sprache	38
4.1.1.	Historisch-politische Entwicklung	38
4.1.2.	Sprachliche Entwicklungen	41
4.2.	Aktuelle Lage	43
4.2.1.	Gebiet Ostbelgiens.....	43
4.2.2.	Mehrsprachigkeit in Ostbelgien und die damit verbundene Identität.....	44
5.	Euregio Maas-Rhein	50

6.	Erwartungen an die Grenze zu Deutschland.....	51
6.1.	Cajots Erkenntnisse	52
6.2.	Atlas zur deutschen Alltagssprache	55
7.	Umfrage: Ist die Staatsgrenze eine Sprachgrenze?.....	61
7.1.	Methodik.....	61
7.2.	Resultate	74
7.2.1.	Allgemeine personen-bezogene Resultate.....	74
7.2.2.	Resultate zu den verschiedenen Ausdrücken und Bezeichnungen	79
7.2.3.	Resultate zur Ähnlichkeit der Sprachen auf beiden Seiten der Staatsgrenze	93
7.2.4.	Spezifisch auffallende Teilnehmer und ihre Antworten	97
8.	Fazit	101
9.	Literaturverzeichnis	104
10.	Abbildungsverzeichnis	111
11.	Anhang	113

0. Einleitung

Im Laufe der vergangenen Jahrhunderte haben Kriege, Eroberungen und auch politische Entscheidungen immer wieder zu einer Umgestaltung von Grenzen, sowohl innerhalb eines Landes als auch an deren Außengrenzen, geführt. Diese Veränderungen haben nicht nur politische, sondern auch kulturelle und sprachliche Auswirkungen auf die Bewohner des betroffenen Gebiets. So haben bestimmte Zivilisationen ihre ursprüngliche Sprache aufgeben oder zumindest eine neue Sprache als Hauptsprache erlernen müssen. Die Deutschsprachige Gemeinschaft, abgekürzt DG, ist ein Beispiel von solch einem sprachlich betroffenen Gebiet. Aufgrund verschiedener Kriege und internationaler Verträge wechselte dieses Gebiet im Laufe der Jahrhunderte immer wieder die nationale Zugehörigkeit. Diese Neuordnungen haben in Hinsicht auf die Sprache dazu geführt, dass in Belgien ein Teil der Bevölkerung die deutsche Sprache beibehalten hat, obwohl es zu diesem Zeitpunkt keine offizielle Landessprache war. Diese Entwicklung und Ausprägung einer Sprache in einem Grenzgebiet trägt, in gewissem Maße, zur Identität der heutigen Ostbelgier bei.

Obwohl die Deutschsprachige Gemeinschaft seit den 90er Jahren als DG existiert (vgl. Die Institutionelle Entwicklung, o.D.), ist vielen Menschen – sowohl innerhalb Belgiens als auch in den Nachbarregionen – oft nicht der Tatsache bewusst, dass Deutsch neben Französisch und Niederländisch eine der drei offiziellen Landessprachen Belgiens ist. Während es für manche Menschen selbstverständlich ist, an der Grenze zu Frankreich die französische Sprache zu finden, oder an der Grenze zu den Niederlanden eine niederländische Varietät zu hören, ist es für viele Menschen nicht selbstverständlich, dass man an der Grenze zu Deutschland in Belgien Deutsch spricht. Dadurch, dass die französischsprachige und die flämischsprachige Gemeinschaft so großräumig sind, kann leicht der Eindruck entstehen, dass die Deutschsprachige Gemeinschaft nur von geringer Bedeutung sei. Doch ein Blick in die Geschichte zeigt, dass dieses Gebiet eine ganz besondere kulturelle und auch historische Relevanz besitzt.

Als Ostbelgierin habe ich persönlich oft erlebt, wie erklärbungsbedürftig meine Herkunft ist. Immer wieder musste ich erläutern, warum ich als Belgierin Deutsch als Muttersprache spreche. In alltäglichen Kontaktsituationen zur deutschen Grenzseite fielen mir feine Unterschiede zwischen der deutschen Sprache, die in Belgien gesprochen

wird, und dem in Deutschland gesprochenen Deutsch auf. Besonders auffällig ist dies beim Wortschatz, denn manche Bezeichnungen sind in Belgien im Sprachgebrauch etabliert und werden folglich in dieser Form im Alltag benutzt, wohingegen diese genauen Bezeichnungen in Deutschland unterschiedlich im bundesdeutschen Sprachgebrauch etabliert sein oder eine unterschiedliche Bedeutung aufzeigen können. Demzufolge kann es zu Situationen des Missverständnisses, beziehungsweise des Nichtverständens kommen. In diesem Sinne merken die meisten deutschsprachigen Belgier recht zügig, dass man in Deutschland zum Beispiel kein *plattes Wasser*, sondern *stilles Wasser* bestellt, da die Bezeichnung *plattes Wasser*, die aus durch die französische Sprache beeinflusst wurde, typisch für den ostbelgischen Sprachgebrauch ist. Es käme demzufolge natürlich nicht zu einem Missverständnis, sondern zu einer Situation des Nichtverständens, da diese Bezeichnung keine Bedeutungsunterschiede aufweist. Zu hinterfragen wäre schließlich, ob zwischen dem deutschsprachigen Teil Belgiens und dem angrenzenden deutschen Gebiet eine Sprachgrenze verläuft, also ob die Staatsgrenze eine Sprachgrenze ist oder nicht.

Diese Arbeit versucht demzufolge herauszufinden, inwiefern die deutsch-belgische Staatsgrenze sich auch als sprachliche Grenze zwei deutscher Varietäten wieder spiegelt oder ob keine sprachliche Divergenz vorhanden ist. Hierzu möchten wir mit einer umfassenden Diskussion des Begriffs *Sprachgrenze* starten. Darüber hinaus wird eine Verbindung zwischen Sprachgrenzen und mentalen Konstrukten gezogen, um ein möglichst vollständiges Verständnis des Phänomens zu erreichen. Darauf folgt eine Erläuterung des Zusammenspiels von Mehrsprachigkeit und Identität, die in Bezug auf das genannte Beispiel der deutsch-belgischen Grenze wichtig ist. Anschließend geht die Arbeit auf ein paar weitere Gebiete ein, die anhand ihrer politischen Grenzen, an dem deutschen Sprachgebiet grenzen. Hierdurch erhoffen wir uns einen Überblick über die möglichen Sprachgrenzen anderer deutscher Gebiete zu erschaffen. Mit diesem Wissen kann dann die politische Grenze von Belgien und Deutschland genauer betrachtet werden. Dazu erläutert diese Arbeit den historischen und politischen Hintergrund des Gebiets mitsamt der Sprachenentwicklung bis zur heutigen Sprachsituation. Anhand der Befunde von Cajot (1989) und der Daten einiger Landkarten des Atlas der deutschen Alltagssprache, in dem schon zahlreiche Variationsphänomene erforscht wurden und diese ebenfalls dargestellt werden, soll anhand der Arbeit herausgefunden werden, ob und

wie sich in dem untersuchten Grenzgebiet eine Sprachgrenze zeigt. Erstmals sollen also die Untersuchungen von Cajot (1989), die die Dialekte betreffen, besprochen werden und danach werden auf Basis des Atlas zur deutschen Alltagssprache verschiedene eigenständig erstellte Landkarten betrachtet, die wiederum die Alltagssprache betreffen. Im Anschluss sollen anhand dieser Befunde Erwartungen an das empirische Projekt, welches im Rahmen dieser Arbeit durchgeführt wurde, aufgestellt werden. Darauf folgen die Methodik und die Resultate dieser empirischen Untersuchung, wobei auch einige Verbesserungsmöglichkeiten aufgezeigt werden. Ein Kapitel zur Diskussion der Ergebnisse soll die Resultate und Erkenntnisse zusammenfassen. Zum Schluss wird ein Fazit zu dem behandelten Thema der Sprachgrenze an der deutsch-belgischen Staatsgrenze gezogen.

1. Sprachgrenzen – Definition

Um über eine mögliche Sprachgrenze an der deutsch-belgischen Staatsgrenze sprechen zu können, muss erstmals die Frage, was genau eine Sprachgrenze ist, wie sie entsteht und wovon sie abhängig ist, geklärt werden. Verschiedene Werke versuchen diese Bezeichnung zu definieren. Dieses Kapitel soll eine genauere zusammenfassende Definition des Begriffs bieten. Beginnen sollte man damit, zu erläutern, wie es überhaupt zu Sprachgrenzen kommt. Dieses Phänomen verdeutlichen Jürgen Erich Schmidt & Joachim Herrgen (2011), wenn sie von einer Sprachdynamik sprechen. Mit Sprachdynamik ist hier eine Theorie gemeint, die sich mit dem Wandel einer Sprache und den damit verbundenen Einflüssen beschäftigt. Die Sprachdynamik umfasst somit die „Dimensionen Sprachvariation und Sprachwandel“ (vgl. Schmidt & Herrgen, 2011: S. 37) und ist in jeder einzelnen Sprache unterschiedlich, da sie unter anderem von den Sprechern abhängig ist. Schmidt & Herrgen (2011) zufolge gibt es insgesamt drei Grundtypen der Synchronisierung, also der Anpassung einer Sprache:

- ❖ Die Mikrosynchronisierung ist die niedrigste Stufe der Synchronisierung, die den „Abgleich der individuellen Kompetenzen in der Einzelinteraktion“ (ebd.: S.29) betrifft. Diese Stufe kann dementsprechend als „Basis der Sprachdynamik“ (ebd.: S. 30) bezeichnet werden. Es ist somit eine Ebene, bei der Menschen ihre Sprache

in individuellen privaten Momenten oder Momenten des Austauschs mit einzelnen Personen regulieren und somit neues Wissen stabilisieren. Ein Beispiel für einen solchen Synchronisierungsakt wäre die Aufnahme einer neuen lexikalischen Bezeichnung, während man ein Buch liest oder mit einem Freund spricht. Dieses Wort, welches zuvor dem Leser oder der zuhörenden Person nicht bekannt war, wird von letzterer aufgenommen und in das eigene individuelle Wissen integriert.

- ❖ Die Mesosynchronisierung ist die zweite Stufe der Synchronisierung und betrifft „gruppen- und situationsspezifische[...] sprachliche Konventionen“ (Schmidt & Herrgen, 2011: S. 37). Hierbei geht es demnach um Situationen der sprachlichen Regulation in Bezug auf eine Sprechergruppe. Die Sprache wird in einer Situation angepasst, um zu letzterer Gruppe von Sprechern zu gehören. Diese Ebene betrifft auch die Synchronisierung auf Ebene eines Jargons, zum Beispiel der Jargon der Medizin. Es kann folglich verstanden werden, dass diese Stufe der Synchronisierung zwei Gruppen mit unterschiedlichen kulturellen Eigenschaften, aufgrund vom Gebrauch von differierenden sprachlichen Merkmalen, voneinander unterscheiden könnte.
- ❖ Die Makrosynchronisierung meint die „Synchronisierungsakte, mit denen Mitglieder einer Sprachgemeinschaft sich an eine gemeinsame Norm ausrichten“ (Schmidt & Herrgen, 2011: S. 32). Diese letzte und höchste Stufe der Synchronisierung betrifft also die Anpassungen, die von ganzen Gruppen getätigt werden, um sich einer Norm, wie dem Standarddeutschen zum Beispiel, anzupassen. Diese Ebene ermöglicht eine großräumige Vereinheitlichung der Sprache.

Wir verstehen also, dass Mikrosynchronisierung die individuellen Kompetenzen betrifft, wohingegen Mesosynchronisierung, den Abgleich von Gruppen betrifft, welcher zu einem gemeinsamen situationsspezifischen Wissen der Gruppe führt. Makrosynchronisierung ist die höchste Ebene der Synchronisierung, die primär für die Integration in Bezug auf die Gesamtsprache verantwortlich ist. Diese Ebene führt zur Anpassung einer Sprachgemeinschaft an eine Norm, welche in offiziellen, insbesondere schriftlichen, Situationen verwendet wird.

Schmidt & Herrgen (2011) enden mit der Feststellung, dass „[a]uf die Dauer gesehen, [...] die Grenzen gemeinsamer Makrosynchronisierungen die Grenzen des dynamischen Systems Einzelsprache [definieren]“ (ebd.: S. 37) durch welche sie also ausdrücken wollen, dass die Makrosynchronisierung, nach längerer Zeit, die Dynamik, also die Entwicklung oder den Wandel, einer einzigen Sprache verdeutlicht. Mit dieser Aussage nähern wir uns dem Thema der Sprachgrenzen, die durch die drei Synchronisierungstypen, insbesondere aber durch die Ebene der Makrosynchronisierung entstehen. Zusammenfassend kann Folgendes beschrieben werden: Menschen optimieren ihre Sprache auf individueller Basis und erschaffen sich somit ihr eigenes Sprachregister. Wenn sie jedoch mit anderen Leuten einer Gruppe konfrontiert werden, passen sie ihre Sprache erneut an, um von der Gruppe verstanden zu werden oder aber sich zu integrieren und dazu zu gehören. So könnte ein Sprecher seinen Wortschatz in Bezug auf einen spezifischen Jargon erweitern. Auf Ebene der Gemeinsprache, findet schlussendlich eine Synchronisierung der Menschen aus einer Sprechergruppe statt. Diese passen sich an die kodifizierte Norm an, welche oftmals als überdachende Standardsprache gilt. Es kann also davon gesprochen werden, dass die Ausbreitung von Dialekten und Regiolekten eine Folge von Mesosynchronisierung darstellen, wohingegen die Ausbreitung von Schriftsprachen oder auch die gesprochenen Standardsprachen ein Ergebnis der Makrosynchronisierung sind. Es handelt sich bei diesen Formen des Sprechens jedoch nicht um genaue Kategorien, sondern viel eher um einen kontinuierlichen Übergang dieser Formen. Außerdem grenzt man sich durch diese Anpassungen an eine neue Gruppe auch möglicherweise von anderen Gruppen ab. In diesem Sinne kann man davon ausgehen, dass eine Anpassung an die hochdeutsche Sprache eine Entfernung von einem anderen Sprachsystem, zum Beispiel einer anderen Varietät des Deutschen, mit sich einher ziehen kann.

Somit wäre der Aspekt des Grunds zur Entstehung von Sprachgrenzen geklärt: Die Entstehung von sprachlichen Grenzen ist davon abhängig, wie Menschen ihre Sprache anpassen und sich somit einer Gruppe an Sprechern sprachlich anschließen oder abgrenzen. Was genau eine Sprachgrenze schließlich ist und wo sie verläuft soll nun anhand von mehreren Definitionen dargestellt werden. Marek Nekula (2021) erklärt Folgendes:

[...] Grenzen zwischen linguistischen Variablen, wie *ik* x *ich* auf der (Uerdinger) *ik-ich*-Linie oder *dat* x *das* auf der (Sankt Goarer) *dat-das*-Linie, die man in der Fläche durch Erhebung mittels Fragebögen feststellen, in eine Karte projizieren und darin abbilden kann, werden als Sprachgrenzen verstanden und können als „Isoglossen“ bezeichnet werden. (vgl. Händler/Wiegand, 1989; zitiert nach Nekula, 2021: S. 402)

Hier wird also von Sprachgrenzen gesprochen, die zwei Varianten der Sprache auf einer Karte voneinander trennen oder unterscheiden, welches jedoch sehr unpraktisch erscheint, da es somit alle paar Kilometer Sprachgrenzen gäbe. Man sollte also genauer betrachten, dass eine Isoglosse nicht gleich eine Sprachgrenze ist. So definiert Nekula (2021) selbst eine Isoglosse nochmals unterschiedlich:

Diese Linien bzw. Isoglossen, die dialektale Kontinua aufteilen, sind also als sprachwissenschaftliche Konstrukte zu verstehen, die die Grenzen zwischen dem Ausbreitungsgebiet der einen und dem Reliktgebiet der anderen Variante repräsentieren und diese Gebiete auf der Basis der gesammelten Daten in der kartografischen Darstellung statisch trennen. (Nekula, 2021: S. 402)

Hier stellt er folglich nicht Isoglossen und Sprachgrenzen gleich, sondern bezeichnet Isoglossen als Markierung der Grenze einer Variante, welche hier nur einen Aspekt einer Sprache oder Sprachvarietät meint. Diese durch Isoglossen geprägte sprachliche Raumvorstellung wird von Lorenz Hofer (2004) ergänzt, der beschreibt, dass Dialektologen von



Abbildung 1: Sankt Goarer Linie. Quelle: Bild von Wikipedia.

Sprachgrenzen sprechen, wenn viele Isoglossen gleich oder ähnlich verlaufen. Nekula (2021) benutzt die Beispiele der zwei Isoglossen, der Uerdinger



Abbildung 2: Uerdinger Linie. Quelle: Bild von Wikipedia.

und Sankt Goarer Linie, die sich hauptsächlich innerhalb Deutschlands befinden (s. Abbildung 1 und 2). Diese Isoglossen, die in die Nachbarländer übergehen und dort ein Ende finden, sind also nach Hofer (2004) nicht beide gleich Sprachgrenzen. Die Uerdinger Linie ist eine Nebenlinie der Benrather Linie, da sie nur eine Isoglosse wiedergibt. Die Sankt Goarer Linie dahingegen spiegelt ein Bündel mehrerer Isoglossen

wider und könnte demnach viel eher als Sprachgrenze bezeichnet werden als die Uerdinger Linie.

Es handelt sich bei Sprachgrenzen also um zahlreiche gleich verlaufenden Isoglossen, die zwei Varianten einer Sprache trennen. Diese Isoglossen, die bestimmte phonologische oder grammatische Merkmale aufzeichnen, bilden Bündel. Die Benrather Linie (*maken-machen*), die *dorp-dorf*-Linie und die *ik-ich*-Linie (Uerdinger Linie) sind ein Beispiel für solch ein Bündel, da sie bis in den Westen Deutschlands hin größtenteils gleich verlaufen und die sprachliche Grenze der niederdeutschen Dialekte markieren. Im Westen Deutschlands verlaufen sie getrennt und grenzen somit verschiedene Varietäten voneinander ab.

Claudia Maria Riehl (1999) definiert *Sprachgrenze* doppelt: einmal aus Perspektive der Wissenschaft und einmal aus einer Sprecher-Perspektive, mit der sich also jeder Sprecher einer Sprache identifizieren könnte. Aus wissenschaftlicher Sicht wird eine Sprachgrenze „als objektiv meßbare Grenze zwischen zwei räumlich aneinandergrenzenden Sprachen oder Dialekten“ (Riehl, 1999: S. 41) bezeichnet, wohingegen eine Sprachgrenze aus Sicht des Sprechers „als subjektiv wahrgenommene Grenze zwischen zwei regionalen, gruppenspezifischen und situationsbedingten Formen des Sprechens“ (Riehl, 1999: S. 41) definiert wird. Logisch erscheint in erster Linie, dass die Wissenschaft eine Sprachgrenze anders wahrnimmt oder betrachtet als Menschen, die im Alltag an dieser Sprachgrenze leben. Interessant an dieser Unterscheidung ist vor allem, dass die Wissenschaft einen Fokus auf die Sprache selbst setzt und die Grenze als objektiv messbar bezeichnet, wohingegen auf Sprecher-Basis ein Fokus auf „Formen des Sprechens“ (Riehl, 1999: S.41) gesetzt wird. Hinzu kommt, dass *Sprachgrenzen* in Hinsicht auf eine Sprecher-Perspektive, also aus nicht wissenschaftlicher Sicht betrachtet, als subjektive Wahrnehmung bezeichnet werden. Diese subjektive Wahrnehmung wird in weiteren Teilen dieser Arbeit deutlich werden, insbesondere in der empirischen Untersuchung, wo die Teilnehmenden aufgefordert wurden, ihre Meinung zur Sprache diesseits und jenseits der deutsch-belgischen Grenze zu geben. Weiter erklärt Riehl (1999), dass die Bezeichnung *Sprachgrenze* schwer zu definieren ist, da sie sowohl Grenzen zwischen zwei verwandten oder nicht-verwandten Sprachen als auch die Grenze zwischen zwei Lautvarianten oder Wortvarianten meint (vgl. Riehl, 1999: S. 41). Diese Unterscheidung führt auf Nekulas Definition einer Sprachgrenze zurück und weist somit darauf hin, dass

dieser Terminus mehrere Bedeutungen hat. Im Rahmen dieser Arbeit wird *Sprachgrenze* im Sinne eines Isoglossenbündels, welches zwei Formen einer verwandten Sprache voneinander abgrenzt, gemeint und verwendet. Hier kann also schon ein erster Teil der Definition einer Sprachgrenze festgelegt werden. So könnte man bis hier zusammenfassend behaupten, dass eine Sprachgrenze zwei verwandte Sprachen oder Varietäten einer Sprache, sowohl innerstaatlich als auch zwischenstaatlich, auf Basis von Laut- oder Wortvariationen, die ein Isoglossenbündel bilden, voneinander abgrenzt.

Riehl (1999) erklärt des Weiteren, dass eine sprachliche Grenze zwischen verwandten Sprachen meist gar nicht so richtig gezogen werden kann, da die betreffenden Varianten meist ein Kontinuum bilden. Dieses Kontinuum ist ein Übergang – meist zwischen Dialekten, Regiolekten und Standardsprachen – von einer Varietät zu einer anderen, sodass es sehr schwer sein kann einen genauen Punkt zu identifizieren, an dem eine Sprachvarietät aufhört und die nächste beginnt.¹ So ist, wie auf Abbildung 3 zu erkennen ist, jede Variante einer Sprache eine Überdachung von mehreren Varianten der Unterkategorie. Es ist also verständlich, dass keine genaue Sprachgrenze gezogen werden kann, wenn es sich um sprachliche Varietäten handelt, die ein Kontinuum bilden. Demzufolge kann aufgefasst werden, dass eine Sprachgrenze nur dann gezogen werden kann, wenn die Isoglossenbündel zwischen zwei gleichgestellten Sprachen, also derselben Kategorie auf der Abbildung zugehörig, gezogen werden können. Nicht etwa zwischen einer Standardvarietät und einem Dialekt, sondern etwa zwischen zwei Regiolekten oder Alltagssprachen können sprachliche Grenzen gezogen werden. Riehl (1999) begründet darüber hinaus, dass eine Landesgrenze zwischen verwandten Sprachen oftmals nur die Schriftsprache abgrenzen kann. Sie leitet ab, dass Sprachgrenzen „immer Momentaufnahmen von Entwicklungen“ (Riehl, 1999: S. 42) sind. Wichtig ist hier, dass also eine Sprachgrenze nicht an einen bestimmten Zeitraum gebunden ist, sondern dass sie über eine gewisse Zeit hinweg anders verlaufen kann, da es stark von der Bevölkerung

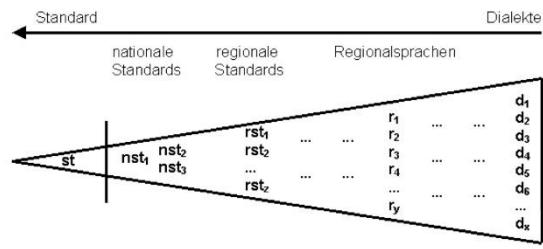


Abbildung 3: Modell der Kontinuität regionaler Varietäten.
Quelle: Bild von Spiekermann (Bop.unibe).

¹ Ich möchte mich für die hilfreichen Diskussionen mit Prof. Robert Möller während eines Masterseminars über die Variation des Gegenwartsdeutschen bedanken (2023-2024).

abhängig ist, wo eine Sprachgrenze verläuft. Um zu erfahren, inwiefern eine Sprachgrenze vorhanden ist, sagt Riehl (1999), dass man beobachten muss, wie viele Isoglossen in diesem Gebiet verlaufen oder an diesem Gebiet vorbeilaufen. Sie sagt, „je mehr Isoglossen zwischen zwei Gebieten liegen, desto einschneidender ist die Sprachgrenze“ (Riehl, 1999: S. 43). Hiermit wird also die Definition einer Sprachgrenze als Isoglossenbündel erweitert, indem darauf hingewiesen wird, dass die Anzahl Isoglossen an einem Ort, eine vorhandene Sprachgrenze verstärkt oder eben schwächt. Sprachgrenzen verändern sich darüber hinaus mit der Zeit und sind von der Bevölkerung eines Gebiets abhängig.

Wie schon angedeutet ist ein weiterer Aspekt der zu sprachlichen Grenzen führt, die soziale Struktur einer Gesellschaft und ihre kulturellen Aspekte, denn bei der Anpassung an eine andere Sprache oder Sprachform achten Menschen auch darauf, sich mit der Sprechergruppe identifizieren zu können. So wäre eine Anpassung der Sprache zwischen zwei kulturell völlig unterschiedlichen Sprechergruppen eher unwahrscheinlich, da diese sich nicht miteinander identifizieren können. Es kann folglich davon ausgegangen werden, dass eine Sprachgrenze dort deutlich wird, wo Menschen und Gesellschaften sich kulturell oder politisch auseinanderentwickeln, weil sie zum Beispiel nicht dieselben Meinungen und Ansichten teilen. Diese natürliche auseinandergehende Entwicklung erscheint logisch, da sich die Menschen durch einen Unterschied ihrer Sprache voneinander auszeichnen. In diesem Sinne geben Nicole Palliwoda, Verena Sauer und Stephanie Sauermilch (2019), die Aussage von Lars Bülow und Andrea Kleene (2019) wieder und erklären somit, dass erst dann keine Sprachgrenze vorhanden ist, wenn alle drei Ebenen der Synchronisierungsakte sich über die Staatsgrenze hinweg verflechten und sich folglich ein Austausch der Sprecher auf Basis der Wirtschaft, der Kultur und der Gesellschaft positiv entwickelt (Bülow & Kleene, 2019: S. 199; vgl. nach Palliwoda et al., 2019: S. 250). Man kann also davon sprechen, dass ein kultureller, wirtschaftlicher und gesellschaftlicher Austausch von zwei Sprechergruppen über einen Staat hinweg eine Sprachgrenze erheblich beeinflusst.

Doch neben kulturellen und sozialen Faktoren spielen auch natürliche Faktoren eine Rolle für den Verlauf einer Sprachgrenze. So sind sich Nekula (2021) und Riehl (1999) einig, dass Flüsse, Gebirge und andere räumliche Faktoren auch einen Einfluss haben können. In manchen Fällen stellen sie ein Kontakthindernis zwischen zwei Bevölkerungen dar,

indem die zwei Sprechergruppen somit nicht in einer ständigen und alltäglichen sprachlichen Auseinandersetzung zueinanderstehen. Daraus bildet sich heraus, dass Sprachgrenzen aufzeigen können, welchen Effekt physische Begrenzungen auf Menschen und ihre Sprache haben. Zusätzlich kann es vorkommen, dass politische Grenzen diese natürliche Abgrenzung weiter unterstützen und demnach eine Divergenz der Sprache, also eine entgegengesetzte Entwicklung mit Differenzen, verursachen (vgl. Nekula, 2021: S. 402). Nicht zu banalisieren sind jedoch die politischen Grenzen, die auch ohne natürliche Grenze zu einer Sprachgrenze führen können. Riehl (1999) ist der Ansicht, dass politische Grenzen Sprachgrenzen eher definieren als räumliche Faktoren. Somit würde eine politische Grenze, im Gegensatz zu einer räumlichen Begrenzung ohne politischen Hintergrund, vermehrt zu einer Sprachgrenze führen. Logisch erscheint diese Aussage, wenn man davon ausgeht, dass die natürliche Grenze Menschen daran behindert, mit den Zivilisationen auf der anderen Seite der Grenze in Kontakt zu bleiben. Schliesslich wäre in der heutigen Welt, die von Internationalität und von einer industriellen Lebensweise geprägt ist, zu untersuchen, ob eine politische oder eine natürliche Grenze mehr Einfluss auf die sprachliche Entwicklung hat. Man könnte davon ausgehen, dass die natürliche Grenze zwar möglicherweise ein Hindernis darstellt, dieses jedoch nicht so ausgeprägt ist, wie das Hindernis einer politischen Grenze, an der womöglich intensive Kontrollen durchgeführt werden. Im Endeffekt ist wichtig, dass politische Grenzen auch eine Art räumliche Begrenzung darstellen. Letztendlich passiert es, dass die natürlichen, kulturellen und politischen Aspekte auch manchmal parallel verlaufen. Riehl (1999) endet schließlich mit der Aussage, dass in verwandten Sprachen sprachliche Grenzen nicht immer mit politischen Grenzen deckungsgleich sind (vgl. Riehl, 1999: S. 45). Dies erscheint recht logisch, da die Überdachung zweier Varianten einer verwandten Sprache durch die mögliche gemeinsame Standardsprache schließlich wiederum eine mögliche Sprachgrenze erschweren kann. Dies würde gleichzeitig, in Hinsicht auf kulturelle oder politische Aspekte, auf eine Staatsgrenze hindeuten, die nicht völlig unterschiedliche Bevölkerungsgruppen abtrennt.

Zusammenfassend sollte besonders hervorgehoben werden, dass eine Sprachgrenze aus vielen, an einem Ort verlaufenden, Isoglossen und aus vielen Synchronisierungsakten entsteht, die zwei Sprachen oder Varietäten einer Sprache auseinanderführen. Sie kann entlang von Flüssen oder Gebirgen, aber auch entlang einer politischen Grenze verlaufen.

Letztlich sollen jedoch diese politischen oder natürlichen Grenzen heutzutage nicht mehr auf Ebene des Sprachkontakts eine behindernde Rolle spielen (vgl. Bülow & Kleene, 2019: S. 180). Nach Bülow und Kleene (2019) wäre folglich zu beachten, dass die heutigen Grenzen – sowohl politisch als auch natürlich – keine wirkliche Behinderung des Kontakts mehr darstellen, was schon nur aufgrund des großen Straßen-Netzwerks – jedenfalls im Falle der Grenze Belgien – Deutschland glaubwürdig erscheint.

Sprachgrenzen werden also von vielen verschiedenen Aspekten – sei es kulturell, wirtschaftlich, gesellschaftlich oder natürlich – beeinflusst und variieren anhand dieser Faktoren von Ort zu Ort, oder genauer gesagt, von Grenze zu Grenze. Abhängig davon, wo diese Sprachgrenzen ausfallen, kann ein geringerer oder stärkerer Einfluss auf die Sprache der Bevölkerungen ausgeübt werden.

Um einen Einfluss auf globaler Sprecher-Ebene im Alltag zu haben, muss eine solche Sprachgrenze jedoch stark ausgeprägt sein. Wie eine solche Grenze nun so stark wird, dass sie eine Rolle in der Sprache spielt, beschreibt, unter anderem, Peter Auer (2004). Er spricht von Sprachgrenzen in Verbindung mit der Identität. Letztere soll ihm zufolge dazu führen, dass Menschen sich von anderen Sprechergruppen abgrenzen und somit eine Sprachgrenze verstärkt wird. Dabei bezieht er sich genauer gesagt auf den Zeitraum, in dem viele Länder Europas ein Ziel hatten: die eigene Standardsprache kodifizieren. Mit diesem Wunsch nach einer Sprache pro Nation, entwickelte sich also die Sprache in Verbindung mit einer vorhandenen Identität in jedem Land stetig und man versuchte sich von den anderen Ländern zu unterscheiden (vgl. Auer, 2004: S. 166). Diese sprachliche Entwicklung Europas ist ein ausschlaggebender Punkt, um die heutzutage vorliegenden verschiedensten Umgangs- und Alltagssprachen zu erklären, die es nicht bis zur Normierung geschafft haben. Diese unterschiedlichen Formen der Sprachen und die vorherigen politischen Grenzen beeinflussen die heutige Raumgliederung immer noch, denn „[v]iele Westdeutsche glauben, dass Ostdeutsche anders sprechen, und es kommt durchaus vor, dass in ethnodialektologischen Karten das Obersächsische auf das gesamte politische Territorium der DDR ausgedehnt wird“ (Auer, 2004: S. 166). Dieser Gedanke, dass vorherige Grenzen und Sprachvarietäten die Einteilung des Raums immer noch beeinflussen, kann mit der subjektiven Wahrnehmungs-Idee von Riehl (1999) verbunden werden. Beide Aussagen sprechen in der Tat ein Resultat an, welches mitunter durch die

Menschen und ihre Wahrnehmung besteht. Dieser Einfluss alter politischen Grenzen ist natürlicherweise auch im Grenzgebiet Belgiens vorhanden und wird später besprochen.

Nicht zuletzt erläutern Peter H. Nelde & Jeroen Darquennes (2002), dass eine Grenze verschieden durchlässig sein kann. Sie begründen, dass die Durchlässigkeit einer Grenze von den Gründen der Überquerung beeinflusst wird (vgl. Nelde & Darquennes, 2002: S. 65). Es kann folglich verstanden werden, dass eine Grenze, die nie oder nur von wenigen Menschen überquert wird, sprachlich gesehen, viel undurchlässiger ist als eine Grenze, die jeden Tag zu Arbeitszwecken und von unzähligen Menschen überquert wird. In diesem Zusammenhang kann also auch erklärt werden, dass die Beziehung zu einer anderen Sprechergruppe, welche ebenfalls als subjektiv betrachtet werden kann, einen Einfluss auf die Stärke der Abgrenzung und somit der Sprachgrenze hat.

Der subjektive Aspekt einer Sprachgrenze in Betracht auf die Abgrenzung oder Unterscheidung einer Sprecher-Gruppe stellt demzufolge einen wichtigen Faktor der Sprachgrenzen dar und soll im nächsten Kapitel näher erläutert werden.

2. Sprachgrenze – ein mentales Konstrukt

Nachdem die Aspekte festgelegt wurden, die zur Entstehung einer Sprachgrenze beitragen, soll diese Arbeit nun auf die Sprachgrenze als mentales und zum Teil subjektives Konstrukt eingehen. Wie schon im ersten Kapitel beschrieben wurde, kann eine Sprachgrenze nur sehr schwer ganz genau situiert werden. Dies ist natürlich nicht nur dem ständigen Wandel der Sprache geschuldet, sondern auch der Tatsache, dass die Sprachgrenze nichts Konkretes ist, sondern wie jede andere Grenze ein mentales Konstrukt ist, welches von unterschiedlichen Personen mit subjektiver Sicht wahrgenommen wird. Ein gutes Beispiel, um die mentale Eigenschaft einer Sprachgrenze darzulegen, ist die Grenzüberschreitung in ein anderes Land. Bei dieser Überquerung einer Grenze ist nirgendwo eine Linie auf dem Boden gezeichnet, sondern ein Schild gibt an, dass man sich nun in einem anderen Land befindet. Auer (2004) äußert sich zu diesem Thema. Er selbst behauptet, „nicht die politische Grenze schafft den sprachlichen Raum, sondern die Vorstellung vom sprachlichen Raum schafft die Dialektgrenze“ (Auer, 2004: S. 177). Er spricht somit etwas an, was die ganze Idee der Sprachgrenze eher als Produkt der Gesellschaft darstellen würde. Er unterstützt seine Aussage durch Georg Simmel, der

1903 schrieb, „daß der Raum überhaupt nur eine Tätigkeit der Seele ist, nur die menschliche Art, an sich verbundene Sinnesaffektionen zu einheitlichen Anschauungen zu verbinden“ (Simmel, 1995: 133; zitiert nach Auer, 2004: S. 160). Somit wäre jede Art von räumlicher Eingrenzung eine mentale Angelegenheit, da es mit unseren Eindrücken und unserer persönlichen Aufnahme verbunden ist. Verbindet man diese Aussagen mit dem Prinzip der Synchronisierung, so wird einem bewusst, dass die Synchronisierung ebenfalls von einer mentalen Aktivität des Sprechers begleitet wird. Dies ist tatsächlich nicht unwahrscheinlich, da die Synchronisierungsakte teils zu Zwecken der Zugehörigkeit an eine Sprechergruppe getätigten werden. In diesem Sinne wurde schließlich erklärt, dass die Mesosynchronisierung eine Anpassung der Sprache ist, um sich in eine Sprechergruppe zu integrieren. Wenn man sich einer Gruppe also nicht anfügen möchte, kann man somit seine Sprache beibehalten und nicht anpassen und lässt demzufolge die Unterschiede zweier Sprachen die Gruppen voneinander abgrenzen. Folglich kann man davon ausgehen, dass der Raum an sich ein mentales Konstrukt darstellt, welches unsere Wahrnehmungen ordnet und strukturiert und nicht, dass unsere Wahrnehmungen den Raum um uns herum strukturieren. Demzufolge behauptet Auer (2004), bedeute es dann wie folgt: „Nicht die Struktur des Raums schafft sprachliche Unterschiede, sondern unsere dialektalen kognitiven Landkarten sind Ordnungsstrategien, mit denen wir das ‘Chaos’ der Heteroglossie bewältigen.“ (Auer, 2004: S. 160). Es wird also davon ausgegangen, dass die räumliche Begrenzung oder Einteilung eines Sprachgebiets dazu dient, die sprachlichen Unterschiede in Kategorien einzurichten und somit Ordnung zu schaffen. Simmel (1903) beschrieb dasselbe Phänomen als „soziologische Tatsache[n], die sich räumlich form[en]“ statt „räumliche Tatsache[n] mit soziologischen Wirkungen“ (Simmel, 1903). Aus diesen Aussagen kann also aufgefasst werden, dass eine Grenze nicht soziologische Merkmale hervorruft, sondern, dass diese soziologischen Züge eine räumliche Abgrenzung hervorrufen. So würden die Menschen die Grenzen selbst schaffen, um sowohl die Sprache als auch die anderen Aspekte einer Gruppe an Menschen bewusst abzugrenzen, anstatt dass die Sprache die Menschen voneinander abgrenzt. Hier sollte jedoch nicht in Vergessenheit geraten, dass faktische Verkehrsgrenzen, also zum Beispiel politische Grenzen, trotz allem noch einen Einfluss auf den Verlauf einer Sprachgrenze haben können. Auer behauptet dabei, dass die Sprachgrenzen durch den Raum als mentales Konstrukt bewahrt werden und nicht durch faktische Verkehrsgrenzen

(vgl. Auer, 2004: S. 162). Er ergänzt damit, dass letztere der Auslöser einer Raumvorstellung sein kann aber nicht der Auslöser einer sprachlichen Divergenz.

Wir wollen jedoch anhand eines Beispiels untersuchen, inwiefern diese Aussage noch auf die heutige Situation zutrifft. Um dies zu verdeutlichen, wurde der Bus- und Zugverkehr zwischen Eupen und Verviers und zwischen Eupen und Aachen betrachtet.

Beide Buslinien fahren im 30-minuten-Takt aus Eupen los (s. Fahrplan Bus-Linie 725, o.D.; Fahrplan Bus-Linie 14, o.D.). Der Unterschied liegt darin, dass die Busse samstags aus Deutschland kommend noch eine Stunde länger fahren als aus Verviers kommend. Aus Eupen kommend fahren die Busse samstags ganze zwei Stunden länger nach Deutschland als nach Verviers. Somit fällt also auf, dass der Busverkehr nach Deutschland – als Ausland – genauso gut vernetzt ist wie der Busverkehr zur nächsten größeren Stadt in Belgien.

Der Eupener Bahnhof hat wiederum momentan nur eine Zugverbindung nach Ostende, die also auch durch Verviers fährt. Folglich kommt man mit dem Zug von Eupen nur über Welkenraedt nach Aachen (s. Fahrplan der Züge, o.D.). Um nach Aachen mit dem Zug zu fahren, muss man also in Welkenraedt umsteigen. Allerdings ist die Grenzüberschreitung dadurch nicht unbedingt erschwert. Letztere fällt einem nur auf, da man ein grenzüberschreitendes Zugticket benötigt. Da also sowohl deutsche Busse (ASEAG) als auch belgische Busse (TEC) über die Grenze fahren, kann mit einem Einfluss durch faktische Verkehrsgrenzen ausgegangen werden. Dort wo man dahingegen merkt, dass man eine Grenze überquert, ist die Autobahn. In der Tat gibt es regelmäßige Kontrollen an der Grenze, auf deutscher Seite. Ansonsten ist es aber mittlerweile fast genau so einfach nach Aachen zu fahren wie nach Verviers zum Beispiel. Dies könnte folglich dazu hindeuten, dass die räumliche Vorstellung nicht mehr so stark von Verkehrsgrenzen geprägt wird, da es zum Beispiel mittlerweile kaum noch Zollkontrollen gibt.

Diese recht einfache Überquerung der politischen Grenze beeinflusst ebenfalls die Wahrnehmung einer Gesellschaft, da sie dazu führen kann, dass man sich weniger fremd in einem anderen Land fühlt. Man wird nicht nach einem Ausweis, einem Reisepass oder sonstigen Informationen zur Grenzüberquerung gefragt und merkt somit teilweise weniger einen Wechsel des Staates, in dem man sich befindet. Somit hat der Status von

den Verkehrsgrenzen einen Einfluss auf unsere Wahrnehmung und kann somit ein Gefühl der Zugehörigkeit oder der Verwandtschaft verstärken oder schwächen.

Ein weiterer Aspekt der Grenzen als mentales Konstrukt ist, wie Elisabeth Donat & Simon Lenhart (2024) ansprechen, dass Grenzen als räumliche und zeitliche Begrenzung einer Gesellschaft nicht nur politischen und linguistischen Wert widerspiegeln, sondern auch einen kulturellen sozialen und symbolischen Wert tragen. Sie sprechen davon, dass Grenzregionen ein komplexes soziologisches Phänomen darstellen, da verschiedene regionale und nationale Geschehen für diese Regionen bestimmte Territorialerscheinungen hervorrufen (vgl. Donat & Lenhart, 2024: S. 401). Tatsächlich haben wir anhand der verschiedenen Charakteristika einer Sprachgrenze erfahren können, dass diese nicht rein politisch oder sprachlich geprägt ist, sondern auch andere Faktoren wie soziale und geschichtliche Merkmale eine sprachliche Grenze auszeichnen.

Andrea Mathussek (2014) geht ebenfalls auf den mentalen Bestandteil der Sprachgrenzen ein. Helen Christen (2015) zitiert eine Aussage von Mathussek, die erläutert, dass Laien das Bedürfnis haben, „Ortsdialekte größeren Dialektverbänden zuzuordnen und diese räumlich gegeneinander abzugrenzen“ (Mathussek, 2014: S.1; zitiert nach Christen, 2015: S. 190). Mathussek (2014) geht also davon aus, dass die Abgrenzung einem bewussten mentalen Phänomen einer Gesellschaft mit einer Identität entspricht. Dahingegen betrachtet sie „[...] die Gliederung von Dialektgebieten als genuine Aufgabe einer sprachgeografisch ausgerichteten Dialektologie“ (Mathussek, 2014: S.1; zitiert nach Christen, 2015: S. 190).

Eine Sprachgrenze ist schlussendlich an einen mentalen Vorgang gebunden, da sie durch sprachliche, soziologische, kulturelle und religiöse Faktoren entsteht. Es ist keine Linie, keine Grenze, die auf den Boden gezeichnet ist, sondern eine mentale Grenze zwischen zwei Gruppen mit verschiedenen sprachlichen, kulturellen oder politischen Merkmalen. Die dort auftretende Divergenz der Sprache kann durch politische oder natürliche Grenzen verstärkt werden, wobei letztere Faktoren nicht die alleinigen Auslöser einer Divergenz sind. Man kann davon ausgehen, dass die natürliche Grenze allein nicht eine Sprachgrenze hervorruft. Eine Sprechergruppe, die natürlich von einer anderen abgegrenzt wird, kann sich womöglich trotz allem mit dieser anderen Gruppe identifizieren und somit eine selbe Sprache entwickeln. Eine Sprechergruppe, die jedoch

keinen Identifikationsfaktor zu einer anderen Gruppe empfindet, wird durch eine natürliche Grenze dieses Empfinden nach Unterscheidung verstärken.

Somit lässt sich zusammenfassend darstellen, dass eine Sprachgrenze und die damit einhergehenden aneinandergrenzenden Sprachen durch viele verschiedenen Aspekte beeinflusst werden. Diese Vielzahl an Faktoren kann die Identifikation einer Sprachgrenze erschweren, denn neben den natürlichen Faktoren, die also Gebirge oder Flüsse darstellen, spielen ebenfalls sowohl politische als auch soziologische Faktoren eine Rolle. Demzufolge ist unter anderem von den Sprachgruppen und Gemeinschaften abhängig, wo eine Sprachgrenze verläuft. Auch die Identität der Menschen und die gesellschaftlichen Gruppen beeinflussen die Entstehung einer Sprachgrenze. Da die Sprache jedoch in einem kontinuierlichen Wandel ist, kann auch eine sprachliche Grenze entstehen, verschwinden oder sich verändern. Somit ist eine Sprachgrenze deutlich als die Vorstellung anzunehmen scheint, da sie nicht nur sprachliche Merkmale widerspiegelt, sondern auch die daran gebundenen sozialen, politischen und kulturellen Aspekte.

Sprachgrenzen sind schließlich deshalb besonders, weil sie ein abstraktes Phänomen darstellen, das nicht vom Staat festgelegt wird. Sie sind abhängig von der Gesellschaft, der kulturellen, wirtschaftlichen, politischen, religiösen und gesellschaftlichen Identität dieser Gruppe und sind nicht – wie politische Grenzen – fest, da sie mit der Zeit Änderungen erfahren können, wie etwa eine Verschiebung, eine Veränderung, eine Entstehung oder sogar ein Verschwinden.

3. Sprachgrenzen anhand der Beispiele Österreich – Deutschland, Schweiz – Deutschland und Südtirol – Österreich

Deutsch ist eine plurizentrische Sprache. Das heißt, dass sie in mehreren Ländern die offizielle Amtssprache ist und dort womöglich, über die Jahre, eigene Varietäten entwickelt hat. Durch diese Entstehung von eigenen Varietäten ist die deutsche Sprache nicht überall identisch. So spricht man etwa von bundesdeutschem, österreichischem und schweizerischem Deutsch, die jeweils eigene sprachliche Besonderheiten aufweisen. Diese Besonderheiten sind nicht als „Abweichungen von einer übergreifenden deutschen

Standardsprache“ (Ammon, 2016: S. XLI) zu verstehen, „sondern als gleichberechtigt nebeneinander bestehende standardsprachliche Ausprägungen des Deutschen“ (Ammon, 2016: S. XLI). In diesem Kapitel werden insbesondere die Grenzgebiete zwischen Deutschland und Österreich, Deutschland und der Schweiz, sowie Südtirol und Österreich näher betrachtet. Das Ziel ist dabei, zu untersuchen, ob an diesen Staatsgrenzen auch sprachliche Grenzen bestehen – und falls ja, in welchem Ausmaß. Diese Beobachtungen sollen anschließend in Verbindung mit der Sprachsituation an der Grenze Ostbelgien-Deutschland gesetzt werden, um mögliche Unterschiede oder Parallelen herauszuarbeiten. Dafür werden wir einen Einblick auf die aktuelle Lage von jedem Land und seiner Staatsgrenze geben und bei einem Anblick auf diese herausfinden, ob eine Sprachgrenze vorhanden ist und inwiefern diese an der Staatsgrenze verläuft oder nicht. Aufgrund der Tatsache, dass die meisten politischen Grenzen der deutschsprachigen Gebiete, die in diesem Kapitel näher betrachtet werden an Deutschland grenzen, beginnen wir mit einem kurzen Überblick zu Deutschland selbst. In den folgenden Unterkapiteln widmen wir uns dann ausführlicher den anderen beteiligten Staaten. Anschließend können wir anhand dieser Beispiele eine oder mehrere Vermutung(en) für die deutsch-belgische Grenze äußern, die in einem späteren Kapitel zu den Erwartungen an die deutsch-belgische Grenze integriert werden.

3.1. Deutschland

3.1.1. Historisch-politische Entwicklung des Landes

Deutschland hat im Laufe seiner Geschichte – insbesondere durch die Kriege und politischen Machtverschiebungen – sein Staatsgebiet mehrfach vergrößert. Seit dem Zweiten Weltkrieg und den daraus resultierenden internationalen Vereinbarungen, haben sich die Grenzen des Gebiets von Deutschland stark verkleinert und es hat sich seitdem, wie auch die Gebiete der meisten anderen europäischen Staaten, weitestgehend stabilisiert und nicht mehr groß verändert. Heute grenzt Deutschland an insgesamt neun Ländern: Dänemark im Norden, Polen und Tschechien im Osten, Österreich und die Schweiz im Süden und die Niederlanden, Belgien, Luxemburg sowie Frankreich im Westen.

3.1.2. Sprachliche Merkmale

Die in Deutschland gesprochene und geschriebene Standardvarietät des Deutschen wird als Bundesdeutsch oder bundesdeutsches Hochdeutsch bezeichnet. Durch typische Wörter oder Ausdrücke des bundesdeutschen Hochdeutschen, welche auch als Teutonismen bezeichnet werden, unterscheidet sich diese Varietät der Sprache von den anderen Varietäten. Ein paar bekannte Beispiele hierfür sind die Bezeichnungen *Schnürsenkel* und *Bundestag* (vgl. Bundesdeutsches Hochdeutsch, o.D.; ESV-Redaktion Philologie, 2022). Die bundesdeutsche Standardsprache überdacht des Weiteren eine Vielzahl regionaler Umgangssprachen und Dialekte innerhalb Deutschlands, darunter etwa die Hamburger- und die Bremer Umgangssprache oder etwa den Rheinischen Regiolekt. Auer (2004) äußert sich zu den deutschen Dialekten und hebt hervor, dass diese große Ähnlichkeiten mit den Dialekten aus der Schweiz und aus Österreich aufweisen. Er stellt letzteres wie folgt fest: „Die traditionell sehr ähnlichen Dialekte auf den beiden Seiten der Grenze werden also (fast) von derselben Standardsprache überdacht“ (Auer, 2004: S. 172). Diese Beobachtung liefert einen ersten wichtigen Hinweis auf die enge sprachliche Verwandtschaft der Standardvarietäten in Deutschland, Österreich und der Schweiz. Einen wichtigen Unterschied beschreibt Ulrich Ammon (2016) wie folgt: „Im Gegensatz zur deutschsprachigen Schweiz und bis zu einem gewissen Grad auch zu Österreich sprechen in Deutschland beträchtliche Teile der Bevölkerung auch im privaten Bereich Standardsprache, die allerdings in der Regel regional gefärbt ist“ (Ammon, 2016: S. LVII). Er geht hierbei darauf ein, dass Deutschland sich durch den kontinuierlichen Gebrauch der Standardsprache in verschiedensten Lebensbereichen von den zwei anderen Staaten unterscheidet. Im Folgenden wollen wir destotrotz andere Sichten und Beobachtungen der Sprache in jedem dieser Länder besprechen.

3.2. Die Grenze Österreich – Deutschland

3.2.1. Historisch-politische Entwicklung des Landes

Österreich, ähnlich wie zahlreiche andere Staaten, hat sich im Laufe der Jahrhunderte und der Kriege geographisch verändert und entwickelt, bevor es zur jetzigen demokratischen Republik wurde. Im Jahre 1156 wurde Österreich nach der Ablösung vom Herzogtum Bayern zu einem eigenen Herzogtum (vgl. Winkelbauer, 2018). Später, ab 1867, bildete

das damalige gescheiterte Kaisertum Österreich mit dem Königreich Ungarn eine Doppelmonarchie, auch die Österreichisch-Ungarische oder kaiserliche und königliche Doppelmonarchie genannt (vgl. Winkelbauer, 2019; Geschichte Österreichs, o.D.). Erst nach dem Ersten Weltkrieg entstand das Land Österreich mit seinen heutigen Grenzen. Im Jahre 1934 entwickelte sich Österreich zu einer Diktatur und diese wurde vier Jahre später unter dem nationalsozialistischen Regime dem deutschen Reich zugeordnet. Erst nach dem Zweiten Weltkrieg erhielt Österreich letztendlich seine Unabhängigkeit wieder und wurde zu einer Republik (vgl. Geschichte Österreichs, o.D.).

3.2.2. Sprachliche Merkmale

In Österreich ist Deutsch die ausschließliche Amtssprache und wird von der gesamten Bevölkerung als Hauptsprache verwendet. Die in diesem Land gesprochene und geschriebene Variante des Standarddeutschen nennt sich österreichisches Deutsch. Es wird trotz allem zwischen der Standardsprache in schriftlichen und öffentlichen oder formellen Sprechakten und zwischen der Standardsprache in informellen Gesprächen, sowie in öffentlichen Debatten oder in der Fernsehmoderation unterschieden (vgl. Ammon, 2016: S. XLV). Diese Standardvarietät überdacht viele weiteren Umgangs- oder Alltagssprachen und besitzt somit typische österreichische Varianten, die man Austriaizismen nennt. Ein paar Beispiele von mehr oder weniger bekannten Austriaizismen sind die Wörter *geläutet* (bundesdt. *geklingelt*) und *Bub* (bundesdt. *Junge*) (vgl. Wie unterscheidet sich das Hochdeutsche in Deutschland und Österreich? o.D.). Darüber hinaus haben auch zahlreiche Wörter aus den österreichischen Dialekten Eingang in das österreichische Standarddeutsch gefunden, wie zum Beispiel die Wörter *hackeln* (bundesdt. *arbeiten*) und *geselcht* (bundesdt. *geräuchert*) (vgl. Wie unterscheidet sich das Hochdeutsche in Deutschland und Österreich? o.D.). Diese Austriaizismen machen die österreichische Varietät zu einer einzigartigen Standardvarietät innerhalb des deutschen Sprachraums und tragen somit zur Identität des österreichischen Deutschs bei. Es existieren ebenfalls innerhalb dieser Standardvarietät noch Ausdrücke, die im bundesdeutschen Standarddeutsch nicht mehr vorhanden sind, da die bundesdeutsche Varietät im Laufe der Zeit mehr Entwicklungen der Sprache erlebt hat. Ein Beispiel hierfür ist der Monat *Januar* (bundesdeutsche Variante), welcher in Österreich *Jänner* genannt wird (vgl. Wie unterscheidet sich das Hochdeutsche in Deutschland und Österreich? o.D.).

Die Nutzung bestimmter sprachlicher Varianten im offiziellen Sprachgebrauch hängt dabei auch vom Einfluss des jeweiligen Staates ab. Das heißt, ob eine Variante erhalten bleibt oder verschwindet, hängt davon ab, ob diese Variante vom Staat aktiv genutzt oder eher allmählich verdrängt wird. Ein Beispiel hierfür wäre das Wort *Gendarmerie*, welches vom Staat durch das Wort *Polizei* ersetzt wurde und demnach im allgemeinen Sprachgebrauch nicht mehr üblich ist (vgl. Wie unterscheidet sich das Hochdeutsche in Deutschland und Österreich? o.D.). Es kann davon ausgegangen werden, dass mit dem Ersatz einer Variante auf Staatsebene ein Wandel bei den Sprechern sehr wahrscheinlich sein dürfte. Dies ist der Tatsache geschuldet, dass die im Alltag vorkommende Variante die Sprache jedes Bewohners eines Landes beeinflusst – sowohl bewusst als auch unbewusst.

Zusammenfassend lässt sich feststellen, dass sich beide Standardvarietäten – das bundesdeutsche und das österreichische Deutsch – bis heute parallel, jedoch auf unterschiedliche Weise entwickelt haben.

Nekula (2021) fasst das Phänomen der sich parallel entwickelnden Sprache an der deutsch-österreichischen Sprachgrenze ziemlich gut zusammen, indem er Folgendes feststellt: „Bei den deutschen Dialekten entlang der deutsch-österreichischen Staatsgrenze ist schließlich durch die Nutzung derselben Standardsprache keine Divergenz, sondern eine Parallelentwicklung zugunsten regiolektaler Formen festzustellen, die allerdings entsprechend von München oder Wien aus geprägt sind.“ (Nekula, 2021: S: 403-404). Er erklärt damit, dass die sprachliche Grenze zwischen Deutschland und Österreich nicht auf völlig unterschiedliche Sprachen zurückzuführen ist, sondern dass die Sprachgrenze hauptsächlich anhand regiolektaler Unterschiede entsteht, wobei sich die Sprache auf beiden Seiten der Staatsgrenze parallel weiterentwickelt. Ammon (2016) spricht im Fall dieser Varietäten von einem eher wenig starken „aber merklich[en]“ (ebd. XLVII) Unterschied zu den Standardvarietäten Deutschlands und der Schweiz (vgl. Ammon, 2016: S. XLVII). Er ist der Meinung, dass die auffälligsten Unterschiede den Wortschatz und die Aussprache betreffen (vgl. Ammon, 2016: S. XVLII).

Nekulas (2021) und Ammons (2016) Aussagen führen somit auf die zuvor aufgestellte These zurück, welche davon ausgeht, dass sich die beiden Varietäten unabhängig

voneinander, jedoch gleichberechtigt entwickelt haben. Es handelt sich also nicht um ein Verhältnis der Unterdrückung, sondern eher um zwei eigenständige Sprachsysteme, die zwar Gemeinsamkeiten aufweisen, gleichzeitig jedoch jeweils ihre eigenen sprachlichen Eigenschaften besitzen.

3.3. Die Grenze Schweiz – Deutschland

3.3.1. Historisch-politische Merkmale

Die Schweiz ist ein Staat, welcher im Laufe der vergangenen Jahre keine großen räumlichen Veränderungen erfahren hat. Ihre Staatsgrenzen wurden nach der Niederlage Napoleons anerkannt. Politisch zeichnet sich die Schweiz durch ihre langjährige Neutralität aus, insbesondere während der großen europäischen Kriege.

3.3.2. Sprachliche Merkmale

Die Schweiz ist ein weiteres Nachbarland Deutschlands, das – ähnlich wie Österreich – über eine eigene Standardvarietät verfügt: das sogenannte Schweizer Hochdeutsch. Hierbei sollte eine wichtige Unterscheidung beachtet werden: Während Schweizerdeutsch alle gesprochenen alemannischen Dialekte umfasst, bezeichnet Schweizer Hochdeutsch die schweizerische Varietät des Standarddeutschen. Letzteres überdacht also das Schweizerdeutsch. Die typischen Varianten des Schweizer Hochdeutsch nennt man Helvetismen. Lorenz Hofer (2004) beschreibt des Weiteren die Schweiz als kleines Gebiet, das „von vielen sprachlichen Grenzen durchzogen wird“. In der Tat besitzt die Schweiz, ähnlich wie Belgien, mehrere Amtssprachen und sie kann somit, als mehrsprachiges Gebiet bezeichnet werden. Genauer gesagt, gibt es in der Schweiz vier offizielle Landessprachen: Deutsch, Französisch, Italienisch und Rätoromanisch. Aufgrund dieser sprachlichen Vielfalt ist die Betrachtung der schweizerisch-deutschen Sprachgrenze besonders spannend – insbesondere im Vergleich zur Situation an der deutsch-belgischen Grenze.

Hofer beschreibt die Lage der Schweiz demnach wie folgt:

Fast alle Gebiete innerhalb der Schweiz definieren sich seit neuestem im Zuge der europäischen Integration als Grenzgebiet, wenn es um den freien Austausch von Waren und Dienstleistungen geht.

Dieser politische Opportunismus ist nur auf der Basis einer Mentalität möglich, bei der die Vorstellung zu einer Grenzregion zu gehören nicht zum Vornherein negativ besetzt ist. (Hofer, 2004)

Er hebt hervor, dass die Schweiz ein Gebiet sei, welches unter anderem durch die Mentalität der dort lebenden Bevölkerung als Grenzgebiet einen Status erarbeiten konnte. Er erklärt genauer, dass solch ein Wandel zu einer Grenzregion nur dort möglich ist, wo nicht von vornherein ein negative Einstellungen über die Zugehörigkeit zu einer Region vorhergehen. Indirekt wird hier also von den Vorteilen einer Grenzregion gesprochen, die nur dann erreicht werden können, wenn die dort lebenden Menschen offen für diese Art der Politik sind.

Trotz der ursprünglichen Verbindung zum deutschen Sprachraum in der Vergangenheit der Schweiz, ist es seit 1848 ein aus vier Sprachterritorien bestehendes Land. In Betracht auf die Sprachgrenzen innerhalb der Schweiz ist zu beobachten, dass die sprachlichen Übergänge zwischen den Gebieten nach außen hin oft fließend übergehen, insbesondere an den Grenzen zu den jeweiligen Nachbarstaaten. So behauptet Hofer (2004) „[i]n einem konsequent nationalsprachlich gestalteten Europa hätte die Schweiz gar keinen Platz, vielmehr würden die Grenzen von Italien, Frankreich und Deutschland (inkl. Österreich) etwa beim Cervin/ Cevrino/ Matterhorn zusammentreffen“ (Hofer, 2004). Letztere Aussage verdeutlicht, dass die Schweiz viel stärkere innerstaatliche Sprachgrenzen besitzt als an der Grenze zu anderen Staaten, also zwischenstaatlich.

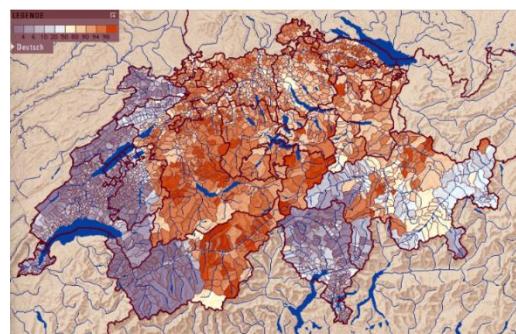


Abbildung 4: Karte vom Anteil Deutschsprachiger in der Schweiz. Quelle: Atlas der Schweiz (bop.unibe).

Trotz allem spricht Auer (2004) von einer Sprachgrenze zwischen der Schweiz und Deutschland, die sich aufgrund des Gebrauchs der Dialekte auf schweizerischer Seite zunehmend entwickelt. Tatsächlich unterscheidet die Schweiz sich von ihren Nachbarländern Deutschland und Österreich insbesondere durch eine unterschiedliche Bewertung der eigenen Varietät. In diesem Sinne wird das Schweizer Hochdeutsch meist nur in schriftlicher Form und bei formellen mündlichen Anlässen verwendet. In allen anderen alltäglichen mündlichen Situationen ist dahingegen der Gebrauch der

verschiedenen Dialekte üblich. Auer (2004) erläutert in diesem Zusammenhang, dass die geringe Bedeutung des Standards im Alltag auch dazu führt, dass dieser nur wenig Einfluss auf die Dialekte ausübt (vgl. Auer, 2004: S. 172). Des Weiteren unterschiedet die Schweiz sich sprachlich darin, dass die Standardsprache kein Kontinuum mit den Dialekten ergibt. So stellt Ammon (2016) fest, dass „Dialekt und Standardsprache [...] strukturell und psychologisch klar getrennt [sind]“ (Ammon, 2016: S. LI). Demzufolge wäre trotz schriftlich verwendetem und insbesondere wenig differenzierender Standardvarietät eine Sprachgrenze sichtbar, die andeutet, dass sich die beiden Sprachen des jeweiligen Staats, wegen des intensiven Gebrauchs der Dialekte auf schweizerischen Seite, auseinanderentwickeln (vgl. Auer, 2004: S. 174).

3.4. Die Grenze Südtirol – Österreich

3.4.1. Historisch-politische Merkmale

Südtirol stellt ein weiteres sehr interessantes Beispiel für eine deutschsprachige Minderheit dar. Die historische Entwicklung dieser Region weist Parallelen zur Situation Ostbelgiens auf. Bis zum Ende des Ersten Weltkriegs gehörte Südtirol zu Österreich. Durch den Vertrag von Saint-Germain im Jahre 1919 wurde die Region jedoch Italien zugesprochen (vgl. Eckl-Reinisch, 2023). Somit wurden etwa 200.000 deutschsprachige Menschen offiziell zu italienischen Staatsbürgern. Zunächst einmal stellte ein Wechsel der nationalen Zugehörigkeit keine Probleme dar. Mit dem Machtantritt Benito Mussolinis änderte sich die Situation jedoch, indem die deutschsprachigen Italiener unterdrückt wurden (vgl. Eckl-Reinisch, 2023). Mussolini, der aus Südtirol eine echte italienische Region schaffen wollte, begann einen Prozess der „Italienisierung“. Um an sein Ziel zu gelangen, ergriff er folglich zahlreiche Maßnahmen (vgl. Eckl-Reinisch, 2023). Dazu gehörten unter anderem:

- ❖ Ein allgemeines Verbot der deutschen Sprache;
- ❖ Eine Umbenennung aller deutsch-klingenden Namen – sowohl von Menschen als auch von Straßen;
- ❖ Eine gezielte Ansiedlung von aus dem Süden stammenden Beamten nach Südtirol, um auf den wichtigsten Behörden und Ämtern eine italienische Sprache zu garantieren.

Durch das Verbot einer Nutzung der deutschen Sprache, das somit auch in den Schulen galt, entstanden Katakomben-Schulen, die auch „le scuole delle catacombe“ genannt wurden. Nach großem Widerstand der deutschsprachigen Bevölkerung Südtirols beschlossen die Regierungen Italiens und Deutschlands im Jahre 1939 das sogenannte Umsiedlungsabkommen (vgl. Eckl-Reinisch, 2023). Dieses sah vor, dass die deutschsprachigen Italiener bis Ende des Jahres 1939 entscheiden durften und sollten, ob sie nach Deutschland ziehen und somit ihren ganzen Besitz verlieren oder in Italien bleiben und offizielle Italiener werden wollten. Erst 1972, nach heftigen Protesten mit zahlreichen Toten, bekam die Provinz Bozen einen eigenen Autonomiestatus (vgl. Eckl-Reinisch, 2023).

Infolge dieser Neuerungen entstanden in Südtirol sowohl deutsche als auch italienische und ladinische Schulen (vgl. Eckl-Reinisch, 2023). Bozen erhielt zudem die Erlaubnis, zukünftig ihr eigenes Budget sowie viele Gesetzesangelegenheiten eigenständig zu verwalten. Amtsschreiben wurden fortan in drei Sprachen – Deutsch, Italienisch und Ladinisch – verfasst. Diese Situation ähnelt der Situation Ostbelgiens, die im nächsten Kapitel näher dargestellt wird, sehr.

Im Jahre 2023 verteilte sich die Bevölkerung Südtirols sprachlich gesehen folgendermaßen:

- ❖ 69,4% (ca. 314.604 Personen) waren deutschsprachig;
- ❖ 26,6% (ca. 118.120 Personen) sprachen Italienisch;
- ❖ 4,5% (ca. 20.548 Personen) sprachen Ladinisch.

Damit repräsentiert die deutschsprachige Bevölkerung nach wie vor die deutliche Mehrheit in Südtirol (vgl. Eckl-Reinisch, 2023).

3.4.2. Sprachliche Merkmale

Südtirol hat, so wie Ostbelgien auch, durch die wechselnde Zugehörigkeit seine Sprache anpassen müssen und daraus ist schließlich ein mehrsprachiges Grenzgebiet entstanden. Das Südtiroler Deutsch entspricht jedoch der daraus resultierenden geschriebenen und formell gesprochenen Varietät. Durch ihre vorherige Verbindung an das österreichische Deutsch, trägt sie wenig eigenständige Merkmale, die sie auszeichnen. Nichtsdestotrotz spielt der Dialekt im alltäglichen Sprachgebrauch eine sehr große Rolle – und zwar

generationsübergreifend, wie Claudia Maria Riehl (2002) verdeutlicht. Sie erklärt des Weiteren, dass „sowohl im Südtiroler Deutsch als auch im ostbelgischen Deutsch neben Übernahmen aus der Umgebungssprache (Italienisch oder Französisch) Besonderheiten aus den zugrunde liegenden Dialekten in die Standardsprache integriert [werden], die damit zur Herausbildung einer eigenen regionalen Standardvarietät beitragen könnten“ (Riehl, 2007: S. 115). Aufgrund dieser Entwicklung kann also vermutet werden, dass zwischen Südtirol und Österreich eine Sprachgrenze vorhanden ist oder entstehen könnte.

Was die deutsch-italienische Sprachgrenze betrifft, also die Sprachgrenze zwischen Südtirol und dem Rest Italiens, so stellt sich heraus, dass diese im Gebirge Südtirols selbst verläuft, genauer gesagt bei der Salurner Klause (vgl. Salurner Klause, o.D.), die ein Teil des Etschtals ist. Zu dieser Sprachgrenze äußert sich Tom F.H. Smits (2019) ebenfalls, indem er Folgendes erläutert:

Am Südrand des deutschen Dialektraumes, wo die tirolischen Dialekte der Autonomen Provinz Bozen-Südtirol ein grenzüberschreitendes Areal bilden, fällt die deutsch-italienische Sprachgrenze mit der schweizerischen und danach der ehemaligen österreichischen Staatsgrenze bis unterhalb Merans zusammen. Weiter nach Osten liegt keine Koinzidenz mehr vor; ohnehin decken sich über weite Strecken keine Isoglossen mit der Staatsgrenze. (Smits, 2019: S. 38)

Hier wird deutlich, dass Südtirol viel eher von einer italienisch-deutschen Sprachgrenze geprägt ist als von einer Sprachgrenze zu Österreich, was also darauf hinweisen könnte, dass eine Standardvarietät die dort auftretenden Regiolekte oder Umgangssprachen überdacht.

4. Ostbelgien

4.1.Historisch-politische Entwicklung der Region Ostbelgien und der damit verbundene Wandel der Sprache

4.1.1. Historisch-politische Entwicklung

Bezüglich Ostbelgiens könnte man sich erstmals die berechtigte Frage stellen, wieso dort überhaupt Deutsch gesprochen wird, wenn der Großteil dieses Staates französisch- oder flämischsprachig ist. Letzterer Grund findet sich in der Geschichte der betroffenen Region wieder, da diese Region nicht immer zu Belgien gehört hat. Hinter der kulturellen und sprachlichen Identität der Deutschsprachigen Gemeinschaft Belgiens liegt ein von Kriegen und Zugehörigkeitswechseln geprägter Weg, der zu der heutigen Situation der Grenzregion beigetragen hat. Schon zu Römerzeiten verließ die Grenze zwischen den römischen Städten Köln und Tongeren durch die Region Ostbelgiens (vgl. Die Institutionelle Entwicklung, o.D.).

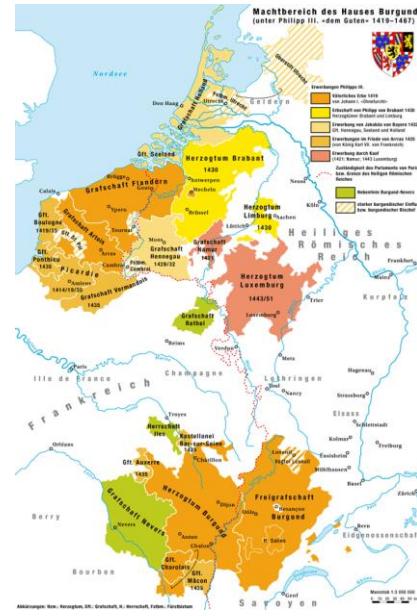


Abbildung 5: Karte Belgiens vor 1794.
Quelle: Bild von Marco Zanolli
(Ankerpunkte Blog).

Bis zum Ende des Ancien Regimes im Jahre 1794 gehörte das Gebiet der heutigen Deutschsprachigen Gemeinschaft nicht zum selben Herzogtum. Der nördliche Teil der DG, ebenfalls als das Eupener Land bekannt, gehörte zum Herzogtum Limburg und der südliche Teil, ebenfalls die belgische Eifel genannt, zum Herzogtum Luxemburg (vgl. Die Institutionelle Entwicklung, o.D.). Die Jahre 1794 bis 1795 waren in der österreichischen Niederlande von der Eroberung Frankreichs geprägt, die dazu führte, dass das heutige ostbelgische Gebiet mit eingenommen wurde.

Nach Napoleons Niederlage wurde auf dem Wiener Kongress im Jahre 1815 die Landkarte Europas – und somit die jeweiligen Grenzen der verschiedenen Staaten – neuordnet. Im Rahmen dieser Neuaufteilung wurden das Eupener Land, die belgische Eifel und ein Teil der ehemaligen Abtei Stavelot-Malmedy hierbei dem preußischen Rheinland zugeordnet. Dort bildeten sie dann die beiden Kreise Eupen und Malmedy (vgl.

Die Institutionelle Entwicklung, o.D.). Ausschließlich in dieser Zeit gehörten letztere Kreise einem nahezu ausschließlich deutschsprachigen Sprachgebiet zu (vgl. Möller, 2017 :S. 91).

Diese Zugehörigkeit zu einer neuen Region führte dazu, dass die Eupener und Malmedyer für das Deutsche Reich kämpften, als der Erste Weltkrieg ausbrach. Am Ende dieser Zeit, als der Krieg vorbei war, führten sowohl der Versailler Vertrag als auch eine Volksbefragung dazu, dass die beiden Kreise Eupen-Malmedy und Neutral-Moresnet zu Belgien wieder angefügt wurden. Somit bekamen die dort lebenden Menschen nun die belgische Staatsangehörigkeit. Im weiteren Verlauf, unter dem Übergangsregime des Generalleutnants Herman Baltia, zwischen 1920 und 1925 wurden Eupen, Malmedy und Sankt Vith zu Kantone (vgl. Die Institutionelle Entwicklung, o.D.).

Ab Januar 1926 galten die sogenannten „Neubelgier“ aus Eupen-Malmedy offiziell als vollwertige Belgier. Doch zu dieser Zeit befand sich der belgische Staat in Finanznot und deshalb führte letzterer geheime Verhandlungen mit Deutschland, um das Gebiet gegen 200 Millionen Goldmark abzutreten. Frankreich widersprach dieser Verhandlung jedoch und so scheiterte der Versuch Belgiens das deutschsprachige Grenzgebiet loszuwerden (vgl. Die Institutionelle Entwicklung, o.D.).

Das Jahr 1933 kann als Wendepunkt für die Geschichte der Deutschsprachigen Gemeinschaft bezeichnet werden, da die nationalsozialistische Propaganda zur Entstehung tiefer Gräber zwischen „probelgischen“ und „prodeutschen“ Bevölkerungsteilen führte.

Am 10. Mai 1940 marschierten Hitlers Truppen in Belgien und nahmen Eupen-Malmedy sowie ein paar altbelgische Gebietsstreifen ein. Dieser Einmarsch der Truppen in Belgien markierte den Start einer tragischen Geschichte im 20. Jahrhundert für weite Teile Europas (vgl. Die Institutionelle Entwicklung, o.D.).

Der Krieg forderte zahlreiche Opfer. Neben vielen verstorbenen und vermissten Männern an der Front, wurde die belgische Eifel Ende 1944 nahezu vollständig zerstört. Nach der Befreiung durch die Alliierten wurde das Gebiet erneut Belgien zugeordnet. Doch auch nach 1945 herrschte nicht direkt Frieden, da der belgische Staat vermeintliche Mittäter des nationalsozialistischen Regimes ausfindig machen und loswerden wollte. Diese

Säuberungswelle vonseiten des Staats wurde von der Bevölkerung als hart und ungerecht empfunden, da Belgien demzufolge wenig Verständnis für die Situation des Grenzgebiets und ihrer Bewohner aufwies. 1956 führten die Septemberverträge zwischen Belgien und Deutschland schließlich dazu, dass das Gebiet Eupen-Malmedy an Belgien annexiert wurde, indem die Annexierung an Deutschland von 1940 als ungültig erklärt wurde (vgl. Die Institutionelle Entwicklung, o.D.).

Ab diesem Zeitpunkt gehörten die Gebiete bis zum heutigen Tag zu Belgien und der Aufbau einer deutschsprachigen Gemeinschaft Belgiens fing an, sich zu entwickeln. Ab dem Jahr 1945 war die deutsch-belgische Staatsgrenze fast vollständig abgesperrt worden und der Erhalt eines Grenzpassierscheins war mit viel Aufwand und Schwierigkeiten verbunden (vgl. Brüll & Lejeune, 2019: S. 181). Dies ist im Rahmen dieser Arbeit sehr interessant, da es darauf hinweist, dass die Staatsgrenze womöglich einen Wandel der Durchlässigkeit erlebt hat, welche infolgedessen auch den Sprachwandel beeinflusst hat.

Ab den 1960er Jahren fanden wieder mehr grenzüberschreitende Projekte statt (vgl. Brüll & Quadflieg, 2023: S. 54). In den 1990er Jahren entstanden später zahlreiche politische Auseinandersetzungen in Folge des zunehmenden Ausmaßes und der zunehmenden Dimension der Außenbeziehungen des damaligen deutschsprachigen Gebiets (vgl. Brüll & Quadflieg, 2023: S.51).

Darüber hinaus hatte der belgische Staat in den 1970er Jahren mehrere Staatsreformen durchlebt und dabei entstanden die drei Kulturgemeinschaften, die in den 1980er Jahren schließlich zu Gemeinschaften wurden: Die Französische Gemeinschaft, Die Flämische Gemeinschaft und die Deutschsprachige Gemeinschaft. 1980 wurde Belgien zusätzlich in Regionen geteilt: Die Wallonische Region, zu der die Deutschsprachige Gemeinschaft gehört, die Flämische Region und die Brüsseler Region. Alle Gemeinschaften und Regionen haben jeweils zuständige Parlamente und Regierungen (vgl. Die erste und die zweite Staatsreform, o.D.).

Diese Reformen führten letztendlich dazu, dass die DG einen Autonomiestatus erhielt und heutzutage als ‚eine der bestgeschützten Minderheiten Europas‘ bezeichnet wird (vgl. Möller, 2017: S. 92).

Christoph Brüll und Anna Quadflieg (2023) fassen des Weiteren gut zusammen, dass folgende Begleitumstände zu den heutigen Außenbeziehungen der Deutschsprachigen Gemeinschaft Belgiens in der Vergangenheit beitrugen: „[d]ie Föderalisierung Belgiens, die institutionelle Entwicklung der DG, die grenzüberschreitende Zusammenarbeit und die europäische Integration“ (Brüll & Quadflieg, 2023: S.51).

4.1.2. Sprachliche Entwicklungen

In Hinsicht auf die Sprache, so hat die Deutschsprachige Gemeinschaft selbstverständlich aufgrund ihres mehrmaligen Wechsels der Landeszugehörigkeit einen mit einhergehenden Sprachenwechsel erlebt.

Aufgrund der früheren Zugehörigkeit zum Herzogtum Limburg, sprachen die Bewohner aus dem Norden der Deutschsprachigen Gemeinschaft hauptsächlich Dialekt und als Schriftsprache wurde das Niederländische verwendet (vgl. Möller, 2017: S. 91). Durch die darauffolgende Annexionierung des Gebiets an Preußen wird Deutsch zur Hauptsprache. In diesem Sinne erläutert Robert Möller (2016), dass „[i]m Eupener Land [...] die hochdeutsche Schrift- und Kultursprache mit der Angliederung des Gebiets an Preußen zum ersten Mal offizielle Amtssprache [wurde]“ (Möller, 2016: S. 236). Trotz der Etablierung des Hochdeutschen als Hauptsprache waren die Menschen die deutsche Sprache schon gewohnt, da letztere schon zu Zeiten der Zugehörigkeit zum Herzogtum Limburg in Kirchen, Schulen und als Kultursprache galt. Nichtsdestotrotz wurden im 19. Jahrhundert verschiedene Ortsdialekte weiterhin in mündlichen Situationen von den Menschen verwendet (vgl. Möller, 2016: S. 240).

Einen brutaleren Sprachenwechsel erfuhr Altbelpien, als Belgien 1830 zu einem unabhängigen Staat wurde. Jeroen Darquennes (2013) stellt dabei fest, dass Französisch nicht nur zur Unterrichts- und Verwaltungssprache wurde, sondern auch im Alltag einen festen Platz erhielt (vgl. Darquennes, 2013: S. 353). Zahlreiche Adelige sowie ein Großteil der Bourgeoisie waren sich zügig bewusst, inwiefern diese Sprache ihnen ein gesellschaftliches Prestige verleihen würde, und bedienten sich demzufolge der französischen Sprache. Das Bürgertum dahingegen ließ sich von der Bourgeoisie beeinflussen und nutzte diese neue Sprache erst nachdem sie den Sprachgebrauch beobachtet hatten (vgl. Darquennes, 2013: S. 353). Der Gebrauch der deutschen Dialekte ließ folglich nach. Aufgrund der verschiedenen Kriege vergrößerte sich innerhalb

Altbelgiens das Verlangen nach einer Abgrenzung vom Deutschen und somit wurde immer mehr Französisch verwendet (vgl. Darquennes, 2013: S. 354). Diese sprachliche Entwicklung, die stark von der Identitätsentwicklung der Altbelgier beeinflusst wurde, führte schließlich dazu, dass die Altbelgier sich nicht wirklich in die deutschsprachige Kulturgemeinschaft integrieren konnten, als diese 1970 entstand (vgl. Rasp & Cosme, 2023: S. 89).

Schlussendlich ist bezüglich Ostbelgiens zu beachten, dass die in dieser Grenzregion vorhandene Mehrsprachigkeit und die Nutzung von vermischten Sprachen oder Dialekten lange verdrängt wurde (vgl. Ther, 2009; zitiert nach Brüll & Fickers, 2016: S.14). So ist Ther der Meinung, dass Zwischenräume

im Laufe ihrer Geschichte eine hohe kulturelle und politische Eigendynamik [entwickeln]. Man kann diese Zwischenräume daher nicht als eine Randerscheinung der europäischen oder jeweiligen nationalen Geschichten Europas betrachten. Gerade ihre Lage an wechselnden Grenzen bedingte neben einer scheinbaren Peripherität auch eine Zentralität, da sich in den Zwischenräumen wichtige Verkehrsadern und Kommunikationswege kreuzten (Ther, 2009; zitiert nach Brüll & Fickers, 2016: S.14).

Es wird also von ihm betont, dass Grenzgebiete einen wichtigen Ort des Austauschs und der Mobilität darstellen, welche sich über die Jahre hinweg zu sprachlichen, kulturellen oder aber auch politischen Kontaktpunkten entwickeln können. Die Deutschsprachige Gemeinschaft Belgiens kann somit als ein Kontaktpunkt erkannt werden, dem wir uns nun detaillierter widmen wollen.

4.2. Aktuelle Lage

4.2.1. Gebiet Ostbelgiens

Nachdem die nötigen Aspekte zum historisch-politischen Hintergrund festgelegt und



Abbildung 6: Karte der Deutschsprachigen Gemeinschaft.
Quelle: Bild von Ostbelgien Live.

klargestellt wurden, ist es wichtig zu definieren, was unter *Ostbelgien* heutzutage verstanden werden kann. Es gibt noch genügend Menschen, die diesen Teil Belgiens noch nicht als deutschsprachig wahrgenommen haben. *Ostbelgien* ist eine seit 2017 auserwählte Bezeichnung, die rein kommunikativen Zwecken dient (vgl. Die Deutschsprachige Gemeinschaft, o.D.). Streng genommen handelt es sich hierbei um die in der Wallonischen Region liegende Deutschsprachige Gemeinschaft Belgiens, die an drei anderen Nachbarländern grenzt: Deutschland grenzt am

Osten der DG, das Großherzogtum Luxemburg grenzt dem Süden an und im Norden grenzt die DG am Dreiländereck Belgien-Deutschland-Niederlande. Die Deutschsprachige Gemeinschaft zählt als kleinste der drei sprachlichen Gemeinschaften Belgiens, laut Ostbelgien Live, heute 79 479 Einwohner (vgl. Die Deutschsprachige Gemeinschaft, o.D.). Sie umfasst neun Gemeinden. Im Norden zählen die Gemeinden Eupen, Kelmis, Lontzen und Raeren und im Süden zählen die Gemeinden Amel, Büllingen, Bütgenbach, Burg Reuland und Sankt Vith zur Deutschsprachigen Gemeinschaft. Diese Gemeinden gehören zur Deutschsprachigen Gemeinschaft, da die Mehrheit ihrer Bewohner Deutsch sprechen, doch es gibt auch noch außerhalb der DG deutschsprachige Bürger, wie zum Beispiel in Malmedy und Weismes. Letztere Gemeinden gehören jedoch trotz allem zur westlich der DG angrenzenden französischsprachigen Gemeinschaft. Die Bevölkerung Ostbelgiens besteht des Weiteren aus verschiedenen Nationalitäten. Im Jahre 2024 waren 22% der in Ostbelgien lebenden Menschen ausländischer Herkunft (vgl. Nationalität und Herkunft der ostbelgischen Einwohner, 2024). Von den 79.479 Ostbelgiern sind also 17.451 Ausländer, wobei ein Großteil, 11.797 Menschen, über die deutsche Nationalität verfügen.

Die Deutschsprachige Gemeinschaft kann sowohl geographisch, anhand der vorhandenen natürlichen Grenzen des Hohen Venns, als auch sprachlich eingeteilt werden, denn der

Norden und Süden dieses Gebiets gehört zu unterschiedlichen Dialekträumen. Während der Norden zum südniederfränkischen Dialektgebiet gehört, ist der Süden im moselfränkischen Dialektgebiet einzuordnen (vgl. Möller, 2017: S. 90). So ist festzustellen, dass „[e]s [...] sich vielmehr um ein Übergangsgebiet [handelt], in dem mehrere Isoglossen verlaufen, die die nördlichen Dialekte deutlich von den südlichen unterscheiden und eine Vielfalt an Varietäten abbilden“ (Rasp & Cosme, 2023: S. 91). Demzufolge ist zu vermuten, dass zwischen Norden und Süden der Deutschsprachigen Gemeinschaft eine parallele Entwicklung der Sprache verläuft, die nicht dieselben Merkmale teilt.

Obschon die DG im Oktober 1973 einen Autonomiestatus erworben hat, ist laut Peter Hans Nelde (1987) Folgendes zu bemerken:

Wirtschaftlich ist der Norden und Osten nach Innerbelgien (Lüttich, Verviers) und nach Deutschland (Aachen) orientiert, der Süden nach Luxemburg, während der Mitte ein starker ökonomischer Bezugspunkt fehlt. Selbst im kulturellen Bereich bilden die deutschbelgischen Gebiete keine Einheit, da sich beispielsweise die rheinische Karnevalsfolklore im Norden deutlich vom Süden abhebt. Unterschiedliche Tageszeitungen und unterschiedliche Medienorientierung (Norden und Westen: Deutschland und der eigene Eupener Rundfunksender BRF; Süden: Radio Luxemburg) tragen weiterhin zur Uneinheitlichkeit Ostbelgiens bei. (P. H. Nelde, 1987: S. 10)

Verschiedenste Aspekte verdeutlichen, dass Ostbelgien in Nord und Süd eingeteilt werden kann. Obschon es ein Sprachgebiet darstellt, versteht sich, dass sie in der Vergangenheit nicht immer von denselben Einflüssen – sowohl sprachlich als auch kulturell – betroffen waren.

Die vorgestellte Arbeit bezieht sich zwar auf das ganze Gebiet Ostbelgiens, doch aufgrund dieser Unterschiede wird meine empirische Untersuchung zu einer Sprachgrenze an der deutsch-belgischen Grenze nur auf den Norden bezogen sein.

4.2.2. Mehrsprachigkeit in Ostbelgien und die damit verbundene Identität

Heutzutage hat sich die deutsche Sprache neben dem Französischen im Gebiet der Deutschsprachigen Gemeinschaft etabliert und folglich kann das Grenzgebiet als mehrsprachig charakterisiert werden. Während der öffentliche Alltag hauptsächlich in Deutsch verläuft, wird in manchen Ortschaften der belgischen Eifel sporadisch Französisch gesprochen. In Eupen kommt das Französische recht häufig vor. Zusätzlich

sind Dialekte, besonders in der belgischen Eifel, noch präsent. Zu den Dialekten und dem Hochdeutschen findet man schließlich auch einen Regiolekt, der im Alltag oftmals auffindbar ist.

Peter H. Nelde (1987) stellt in diesem Sinne fest, dass „[e]ine Bestimmung der jeweiligen Umgangssprachen [...] kaum möglich [ist], da in einem derart mehrsprachigen Gebiet die Sprachwahl situations- und sprechergebunden ist, so daß sich ein Großteil der deutschsprachigen Belgier diglossisch oder triglossisch verhält“ (Nelde, 1987: S. 9). Als *diglossisch* oder *triglossisch* wird hier die Zwei- oder Mehrsprachigkeit bezüglich mehrerer Varietäten derselben Sprache verstanden. Es kann jedoch auch eine Mehrsprachigkeit verschiedener Sprachen definieren. Nelde (1987) deutet damit auf die Nutzung mehrerer Sprachformen im Alltag, wie etwa die belgische Umgangssprache oder der in Eupen gesprochene Dialekt *Platt*, aber auch die bundesdeutsche Standardsprache. Deutlich ist jedenfalls, laut Nelde (1987), dass die Situation und das Publikum die Wahl der Sprache oder Sprachform in Ostbelgien beeinflussen. Während im sogenannten neubelgischen Gebiet also Di- oder Triglossie herrscht, charakterisiert Nelde (1987) ebenfalls die Lage der Sprache in Altbelgien. Er begründet, dass die deutsche Sprache in Altbelgien viel gefährdeter sei, da die alleinige Behördensprache Französisch ist. In Neubelgien wird dahingegen sowohl auf Deutsch als auch auf Französisch verwaltet (vgl. Nelde, 1987: S. 10).

Trotz allem sind in dem sogenannten neubelgischen Gebiet auf Synchronisierungsebene einige Aspekte auffällig und eine nähere Beobachtung wert: Während auf Ebene der Makrosynchronisierung die Menschen ihre Sprache an dem damaligen Zugehörigkeits-Staat angepasst hatten und sie anschließend mit dem Anschluss an Belgien und durch den Einfluss des Französischen ihre deutsche Sprache nochmals verändert und angepasst haben, fehlt nichtsdestotrotz bis heute eine kodifizierte Norm der ostbelgischen Varietät des Deutschen. Demnach können die Sprecher Neubelgiens sich nur an die deutsche Standardsprache anpassen. Die Mesosynchronisierung ist zwischen dem Süden und Norden der Deutschsprachigen Gemeinschaft Belgiens nicht vollendet, da dieses Gebiet bezüglich seiner sprachlichen Merkmale in Nord und Süd aufgeteilt werden kann. Innerhalb dieser zwei Sprechergruppen, die sich in ihrer Alltagssprache deutlich unterscheiden, passt sich jedoch ein Großteil der Menschen an, sobald sie miteinander in Kontakt treten. Es findet somit ein Synchronisierungsakt auf beiden Seiten statt. Ganz

deutlich wird diese Synchronisierung am Beispiel eines südlichen Ostbelgers, der im Norden unterwegs ist. In den meisten Fällen wird er, anhand seines Akzents und seiner Wortwahl, ziemlich zeitig als sogenannter Eifler identifiziert, obwohl er womöglich auf seine Sprache und Wortwahl achtet. Dies ist dem unterschiedlichen Dialektgebiet geschuldet. Auf Ebene der Mikrosynchronisierung fällt auf, dass diese täglich auftritt, sowohl in Form von Code-Switching als auch in Form von anderen weiteren Anpassungen, wie etwa auf Ebene des Wortschatzes. In diesem Sinne tritt häufig auf, dass zwei bilinguale Sprecher sich automatisch verstehen, obwohl ein reiner Deutschsprachiger dieses Gespräch nicht mitverfolgen könnte, da ihm die nötigen Französischkenntnisse fehlen. Zusätzlich haben diese mehrsprachigen Sprecher die Fähigkeit, sich anzupassen und beispielsweise ein Gespräch nur in Deutsch oder nur in Französisch zu führen, in Bezug auf ihr Publikum.

Diese Mehrsprachigkeit, die früher womöglich von Person zu Person anders umgesetzt wurde, ist mittlerweile Teil der Deutschsprachigen Gemeinschaft, da eine solche Mehrsprachigkeit in den Schulen immer mehr vorgelebt und unterstützt wird.

Im Rahmen der schulischen Erziehung ist es heutzutage in der Deutschsprachigen Gemeinschaft üblich, die Kinder im Kindergarten schon mit mehreren Sprachen in Verbindung zu setzen. So werden die Kinder in Deutsch als Unterrichtssprache und Schulfach unterrichtet. Ab dem Kindergarten werden sie auch in den meisten Fällen schon mit dem Französischen – meist über den musikalischen Weg – als Fremdsprache konfrontiert und anschließend bekommen sie in der Primarschule Französisch als Schulfach unterrichtet. Diesen hohen Stellenwert der französischen Sprache verdankt Letztere dem Teil der Region, der Wallonie, zu dem die DG gehört. Gesetzlich ist Französisch sogar ab dem dritten Schuljahr Pflicht (vgl. Rasp & Cosme, 2023: S. 90). In der Sekundarschule kann man ebenfalls eine bilinguale Abteilung auswählen, in der man die Hälfte der Unterrichte in Französisch und die andere Hälfte in Deutsch unterrichtet bekommt. Während ihrer Schullaufbahn lernen die meisten Jugendlichen anschließend noch Englisch oder Niederländisch. Nicht unwichtig für den Aspekt der Mehrsprachigkeit ist tatsächlich, dass Ostbelgien über eine Autonome Hochschule verfügt, die jedoch nur drei Studiengänge anbietet: Bildungswissenschaften, Finanz- und Veraltungswissenschaften und nicht zuletzt Gesundheits-, Krankenpflege und Sozialwissenschaften (vgl. Unsere Fachbereiche, o.D.). Demzufolge müssen Schüler, die

ein anderes Studium abschließen wollen, nach dem Abitur entweder in die Wallonie oder nach Deutschland. Diese Situation führt dazu, dass zahlreiche Schüler beide Sprachen beherrschen wollen. Riehl (1999) äußert sich ebenfalls dazu, denn sie unterscheidet dieses Gebiet vom Gebiet Südtirols dadurch, dass in Ostbelgien eine viel stärkere Orientierung zur Zweitsprache vorhanden ist als in Südtirol. Sie erklärt dieses Phänomen auch durch das Verlangen, nach dem Abitur an einer französischsprachigen Universität zu studieren. Sie (1999) stellt fest, dass „die Einstellung der deutschen Sprachgruppe in der Deutschsprachigen Gemeinschaft gegenüber der deutschen Sprache [hier gemeint Hochdeutsch] [...] durchweg positiv [ist]“ (Riehl, 2001: S.39). Sowohl die Sprache als auch ihre Kultur wird von den Sprechern als erhaltenswert identifiziert.

Die Koexistenz des Deutschen und Französischen hängt zusätzlich stark mit der politischen Entwicklung des Grenzgebiets zusammen. Da diese Region unter ständigem Wechsel zwischen verschiedenen Staatszugehörigkeiten gelitten hat und Menschen natürlicherweise versuchen, sich ihrer wahrscheinlichsten Zukunft anzupassen, hat das Gebiet einen mehrmaligen Wechsel hinsichtlich des Sprachgebrauchs erlebt und hat sich angepasst. Hierdurch ist eine Gesellschaft entstanden, die Deutsch gelernt und sich schließlich auch das Französische angeeignet hat. Hinzu kommen frühere Dialekte, die nun in die Sprache mit einfließen. Dennoch ist die deutsche Sprache heutzutage in Ostbelgien vor allem dank des Autonomiestatus der Deutschsprachigen Gemeinschaft und der einhergehenden „eigenständige[n] Regelung der Sprachenpolitik und des Unterrichtswesens“ (Möller, 2017: S.93) in ihrer Hauptform erhalten geblieben.

Diese Mehrsprachigkeit ist des Weiteren ebenfalls damit verbunden, dass Ostbelgien sich sowohl mit Belgien als auch Deutschland kulturelle Gemeinsamkeiten teilt. So gehört zum Alltag eines Ostbelgers die Bundesliga, der ostbelgische Karneval, die deutsche Literatur aber auch das wallonische Savoir-vivre, das belgische Bier und noch Vieles mehr (vgl. Reichtum der Grenzregion, 2022). Die Deutschsprachige Gemeinschaft verfügt über Fernseh- und Radiosender aus der Wallonie und Deutschland, aber auch über einen regionalen Rundfunk, dem BRF, welcher sowohl im Radio als auch im Fernsehen ausgestrahlt wird.

Generell wird die Deutschsprachige Gemeinschaft Belgiens, als Grenzgebiet, von den angrenzenden Sprachen sehr beeinflusst, da viele Menschen aus dieser Region,

sogenannte Pendler, in einem angrenzenden Gebiet arbeiten gehen. So ist auf dem Statistikportal der DG folgende Aussage zu finden: „Während etwa 12.500 Erwerbstätige aus Ostbelgien in der Wallonie, in Deutschland oder Luxemburg arbeiten, pendeln umgekehrt mehr als 6.000 Personen aus dem Landesinneren (hauptsächlich aus der Wallonie) in die DG hinein.“ (Rasp & Cosme, 2023: S. 93). Demnach kann davon gesprochen werden, dass die Deutschsprachige Gemeinschaft Belgiens im Alltag von einer sprachlichen Diversität charakterisiert ist, die einen Einfluss auf die regionale Sprache hat (vgl. Rasp & Cosme, 2023: S. 93). Diese sprachliche Varietät spiegelt sich auch in der Untersuchung von Glenn Verhiest (2015) wider. Er untersuchte die Deutschsprachige Gemeinschaft Belgiens, um die Sprachlandschaft besser zu definieren. Dabei stellt Verhiest (2015) fest, dass der Kanton Sankt Vith eine stärkere Dominanz des Deutschen angibt und im Kanton Eupen das Französische ausgeprägter ist (vgl. Verhiest, 2015: S. 59). Die meist auftretende Sprache nach dem Deutschen und Französischen ist, laut Verhiest (2015), das Englische (vgl. ebd. S. 60).

Zusätzlich zu dieser sprachlichen Vielfalt kann festgestellt werden, dass ein Gebrauchsstandard in Ostbelgien insofern existiert, dass die belgischen Varianten in Medien auftreten (vgl. Möller, i.Dr.: S. 24). Wir wissen also, dass das belgische Deutsch durch die fehlende Kodifikation keine Standardsprache darstellt, aber dennoch als Gebrauchsstandard angesehen werden kann. Diese Position der deutschen Sprache begründet Möller (2017) durch die freie Sprachenregelung der Deutschsprachigen Gemeinschaft auf Ebene der Verwaltung aber auch etwa auf Ebene der schulischen Erziehung (vgl. Möller, 2017: S. 93).

In einem Grenzgebiet aufzuwachsen, bringt genau wie an allen anderen Orten der Welt gewisse Vor- und Nachteile mit sich. In Ostbelgien ist nun schon bekannt, dass die Kinder im Kindergarten schon mit zwei Sprachen konfrontiert werden: Deutsch, als Unterrichtssprache und Französisch als Fremd- oder Zweitsprache. Auch wissen wir, dass diese Grenzregion von allen möglichen Faktoren und Sprachen beeinflusst wird.

Ein weiteres Merkmal Ostbelgiens ist die Verwendung einer Mischsprache, insbesondere in der Jugendsprache. Unter Mischsprache ist eine Sprache zu verstehen, die sowohl aus Deutsch als auch Französisch besteht. Hierbei werden jedoch, wie Riehl (2001) dem Leser erklärt, nicht lexikalische Züge übernommen, sondern es werden vollständige

Äußerungseinheiten in den verschiedenen Sprachen produziert. (vgl. Riehl, 2001: S. 39) Es handelt sich bei der Mischsprache also um ganze Teile oder Phrasen statt um einzelne Wörter oder Grundbausteine einer Sprache.

Während Südtirol sehr von seinen Dialekten geprägt ist, erklärt Riehl (2001), dass die Dialekte in Ostbelgien keinen so hohen Wert im Alltag haben. Im Raum Eupens wird der Dialekt, der auch *Platt* genannt wird, kaum noch von Jugendlichen gesprochen oder erlernt. In der belgischen Eifel hat der Dialekt noch etwas mehr Stellenwert, ist jedoch größtenteils auf die Bereiche der Familie und Freunde begrenzt. Zu beobachten ist jedoch, dass diese Dialekte, die eine Abgrenzung zum bundesdeutschen Deutsch abzeichnen sollen, kaum bis gar nicht in Schulen gesprochen werden. In Ostbelgien hat sich eine „regionale Umgangssprache“ herausgebildet, die aus der Mehrsprachigkeit der Bevölkerung entstehen konnte. Riehl (2001) präzisiert, dass diese entstandene Umgangssprache sowohl phonologische als auch lexikalische und syntaktische Entlehnungen aus dem Dialekt aufzeigt, während sie sich an die rheinische Umgangssprache anlehnt. (vgl. Riehl, 2001: S. 40) Demzufolge teilen sich die rheinische und ostbelgische Alltags- oder Umgangssprache zahlreiche Eigenschaften.

Mehrsprachigkeit ist also in der Deutschsprachigen Gemeinschaft Belgiens, genau genommen, schon aufgrund der Dialekte und des Regiolekts vorhanden. Hinzu kommt, dass Französisch zusätzlich ab dem ersten Kindergartenjahr in den Alltag eingebaut wird und im Laufe der Primarschule verstärkt wird. In der Sekundarschule erlernen die meisten anschließend Englisch, manche auch Niederländisch. Dieser hohe und frühe Kontakt mit vielen verschiedenen Sprachen und Variationen führt zu einer Identität, die Akzeptanz gegenüber Übernahmen widerspiegelt. Die verschiedenen Radio- und Fernsehsender, aber auch kulturelle Eigenschaften, die die Deutschsprachige Gemeinschaft Belgiens sich mit ihren Nachbarregionen teilt, beeinflussen auch die Identität der Ostbelgier. Die DG setzt sich stark für Mehrsprachigkeit ein und unterscheidet sich somit von der Französischen Gemeinschaft, in der Deutsch immer seltener wird (vgl. Poniewas, 2022). C. L. Poniewas (2022) behauptet zusätzlich, dass „[d]iese Entwicklung zeigt, dass sich die Ostbelgier als eine kulturell diverse Gesellschaft definieren und damit ihre Identität erneut als eigenständig beschrieben werden kann“.

Aus all diesen Aspekten und Faktoren, die in der Deutschsprachigen Gemeinschaft auftreten, kann abgeleitet werden, dass die Einwohner der DG einen langen Weg gehen mussten, ehe sie ihre Zugehörigkeit fanden. Dieser historisch-politische Hintergrund trägt sowohl zur Sprache also auch zur damit verbundenen Identität eines Ostbelgiers bei. So werden Ostbelgier ungern *Deutsche* genannt. *Wallone* wollen sie jedoch auch nicht unbedingt genannt werden. Sie identifizieren sich und ihre Region durch die dort vorhandenen Formen der Sprachen und ihre Nationalität. Folglich ist klar sichtbar, dass „[s]owohl das Leben an den (Sprach-)Grenzen als auch die Existenz von Dialekten [...] im Alltag deutlich durch[klingen]“ (Sprachen in Ostbelgien, 2022). Diese Region zeichnet sich durch ihre Mehrsprachigkeit und sprachliche Vielfalt aus, gerade weil sie diese externen und internen Einflüsse im Laufe ihrer Entwicklung zugelassen hat.

5. Euregio Maas-Rhein

Im Rahmen einer Untersuchung an der deutsch-belgischen Grenze erscheint ebenfalls das Euregio Maas-Rhein Gebiet wichtig. Deshalb möchte dieses Kapitel einen Einblick auf die Entwicklung dieses Gebiets bieten. Bei der Euregio Maas-Rhein handelt es sich um einen grenzüberschreitenden Kooperationsverband zwischen Belgien, Deutschland und



Abbildung 7: Gebiet der Euregio Maas-Rhein.
Quelle: Bild von Euregio Maas-Rhein.

den Niederlanden. Dieser Verband wurde 1976 gegründet und umfasst heutzutage fünf Partnerregionen: Die belgische Provinz Lüttich mitsamt der Deutschsprachigen Gemeinschaft, die sich in derselben Provinz befindet; die belgische Provinz Limburg; ein Teil der niederländischen Provinz Limburg und nicht zuletzt der Zweckverband Region Aachen, welcher sich aus der StädteRegion Aachen, der Stadt Aachen und die Kreise Düren, Euskirchen und Heinsberg zusammensetzt (vgl. Euregio

Maas-Rhein, o.D.). Somit kann durchaus gesagt werden, dass dieser Verband drei Länder und demnach auch drei Sprachen verbindet. Die Deutschsprachige Gemeinschaft Belgiens trat im Jahre 1992 diesem Verband bei. Seit 2007 befindet sich das Büro der

Euregio Maas-Rhein in Eupen und seit 2017 ist die Euregio Maas-Rhein ebenfalls ein Europäischer Verbund für Territoriale Zusammenarbeit, abgekürzt EVTZ (vgl. Geschichte und Identität, o.D.).

Das Hauptziel der Euregio Maas-Rhein ist wie folgt zusammenzufassen: Die Zusammenarbeit soll zwischen den drei Grenzgebieten gefördert werden. Dieses Ziel wird unter anderem dadurch erreicht, dass Partnerschaftsprojekte in den Bereichen des Tourismus, der wirtschaftlichen Zusammenarbeit, des Katastrophenschutzes, des Technologietransfers, der Gesundheitsversorgung und der Sprachenprojekte zu entwickeln sind (vgl. Die Deutschsprachige Gemeinschaft in der Euregio Maas-Rhein, o.D.).

Elisabeth Donat und Simon Lenhart (2024) sprechen diesbezüglich davon, dass die Euregio Maas-Rhein in den letzten Jahren eine besonders aktive Grenzregion gewesen ist – insbesondere bezüglich des Krisenmanagements der Corona-Pandemie. Sie erklären, dass in diesem Grenzgebiet ein ständiger Austausch der Gesundheits- und allgemeinen Informationen sowie eine ständige Beratung der Bürger über die Grenzen hinaus stattgefunden hat (vgl. Donat & Lenhart, 2024: S. 401).

Aus diesen Befunden lässt sich vermuten, dass die Euregio Maas-Rhein zur Durchlässigkeit der deutsch-belgischen Grenze beiträgt, indem ein ständiger Austausch stattfindet und dieser in Form von Projekten größeren Gruppen von Menschen angeboten wird.

6. Erwartungen an die Grenze zu Deutschland

Nachdem nun im ersten Teil sehr viele theoretischen Aspekte erläutert wurden, die mit dem Sprachgebrauch in Grenzgebieten und den damit verbundenen Sprachgrenzen zusammenhängen, wollen wir nun ein paar Erwartungen an die deutsch-belgische Grenze aufstellen. Eine reine Übernahme der möglichen sprachlichen Situationen in Bezug auf den anderen beschriebenen Grenzen soll uns jedoch nicht reichen. Mithilfe der an der belgisch-deutschen Staatsgrenze schon durchgeführten Untersuchungen wollen wir unsere Erwartungen formulieren und ebenfalls aus den zuvor erhaltenen Erkenntnissen

eine mögliche Auswirkung andeuten. Dazu werden wir Cajots Befunde und ein paar Karten des Atlas zur deutschen Alltagssprache beobachten.

6.1. Cajots Erkenntnisse

In seinem Werk „Neue Sprachschränke im ‚Land ohne Grenzen‘“ widmet sich José Cajot (1989) der Frage, inwiefern politische Grenzen in der Euregio Maas-Rhein Region sprachliche Divergenzen darstellen. Das Untersuchungsgebiet Cajots besteht insgesamt aus vier Staaten: Deutschland, Belgien, die Niederlande und Luxemburg. Im Ganzen deckt es eine Fläche von etwa 3 500 Quadratkilometer, welches von der Größe her 420 Fußballfeldern entspricht. Cajot (1989) untersuchte in diesem Gebiet, anhand einer Umfrage, grammatischen und lexikalischen Gegensätze und verglich ihren Verlauf mit dem Verlauf der politischen Grenzen. So untersuchte er verschiedenste Ausdrücke, die in den deutschsprachigen Gebieten verwendet werden und erstellte repräsentative Karten, die als Ergänzung schon bestehender Isoglossen-Karten dienen sollten. Dieses Unterkapitel möchte einen Einblick auf seine Entdeckungen bezüglich der deutsch-belgischen Staatsgrenze bieten, um eventuelle Erwartungen an die Grenze zu stellen, die im Rahmen dieser Arbeit untersucht wird.

Zuerst ist wichtig zu betonen, dass Cajot sich zur Synchronisierung einer Sprache äußert, wenn er erklärt, dass jegliche Mundarten – selbst diejenigen kleinerer Grenzstreifen – sich in größere Räume einordnen und sich folglich sprachliche Charakteristika aus einem Gebiet in ein anderes ausdehnen können. Er behauptet dabei, dass „[d]ie jeweiligen Mundartgrenzen [des Untersuchungsgebiets] [...] die Staats- (und Kultursprach)grenzen [überqueren]“ (Cajot, 1989: S. 23) ohne dabei mit ihnen deckungsgleich zu sein. Es kann also demnach verstanden werden, dass die unterschiedlichen Varietäten der Sprache nicht an der Staatsgrenze oder Kulturgrenze aufhören, sondern über die Grenzen hinauslaufen.

Des Weiteren erläutert Cajot (1989), dass eine systematische Erhebung von sprachlichen Attributen, die sich schnell verändern, zu einer eindeutigen Erkenntnis führt: Politische Grenzen oder Grenzen zwischen Verbreitungsgebieten von zwei jeweiligen Kultursprachen werden dadurch deutlich. (vgl. Cajot, 1989: S. 23) So beschreibt er, dass durch eine Untersuchung von den sprachlichen Merkmalen, die sich schnell verändern – etwa die Lexik einer Sprache – die Grenzen einer Sprache oder einer Kultur gut deutlich

werden. Dies erschien logisch, da bekannt ist, dass der Wortschatz einer Sprache viel dynamischer ist als zum Beispiel die Grammatik. So wird regelmäßig ein neues Wort in die Sprache integriert und seltener wird eine Grammatikregel abgeändert oder hinzugefügt.

Cajots (1989) Untersuchungen zufolge teilt sich sein Untersuchungsgebiet in folgende sprachliche Bereiche: Das Südniederfränkische Gebiet, das Ripuarische Gebiet und das Moselfränkische Gebiet. Sie werden von der Uerdinger und Benrather Linie, für das südniederfränkische, von der Benrather und Eifellinie, für das ripuarische und von der Eifellinie und Hunsrück-Linie, für das moselfränkische Gebiet voneinander abgegrenzt. Man erfasst also, dass die drei Gebiete aneinandergrenzen und jeweils durch Isoglossenbündel getrennt werden. Dies heißt jedoch nicht, dass jenseits dieses Bündels nicht trotz allem die ein oder andere sprachliche Gemeinsamkeit zum anderen Gebiet besteht. Es soll nur darstellen, dass die Sprache an dieser Linie oder sprachlichen Grenze eine Art Divergenz abzeichnet durch mehrere Charakteristika, die die Sprachen unterscheidet.

Laut Cajot (1989) ist das wichtigste Isoglossenbündel im Rahmen seiner Untersuchungen jedoch jenes, welches auf belgischer Seite durch das unbesiedelte und verkehrshindernde Venn und dem Hertogenwald verläuft. (vgl. Cajot, 1989: S. 38) Dabei trifft die Benrather Linie dieses sprachliche Bündel aus dem Venn und steigt zwischen Kettenis und Raeren in den Norden. Hier ist zu betonen, dass dies 1989 der Fall war. Ob diese Beobachtung noch aktuell ist, wäre nachzuprüfen, indem man Cajots Untersuchungsgebiet nochmals analysiert. Es erschien destotrotz glaubwürdig, dass dieses Bündel bestehen geblieben ist und sich nur die Situation des Venns verändert hat, da es anhand seiner historischen Entwicklung nicht mehr als völlig verkehrsbehindernd angesehen werden sollte.

Ein weiteres Merkmal, welches er als begrenzendes Element beschreibt, sind die westgermanischen stimmlosen Okklusivlaute, welche nach der 2. Lautverschiebung zu Affrikaten wurden. Cajot betont hier also, dass „die sprachgeographischen Unterschiede in der Entwicklung der wg. [westgermanischen] stimmlosen Okklusivlaute als praktische Begrenzer mehr oder wenig einheitlicher Mda. [Mundarten] gebiete verwendet werden.“ (Cajot, 1989 Band 1: S. 31) Diese Beobachtung kann allerdings nicht wirklich im Rahmen

der Untersuchung dieser Arbeit überprüft werden, da wir uns mit der lexikalischen Varietät der deutschen Sprache an der deutsch-belgischen Staatsgrenze befassen werden.

Aus Cajots (1989) Ergebnissen werden interessante Beobachtungen (S. 244) bezüglich der deutsch-belgischen Grenze hervorgehoben. So wird zum Beispiel im Rahmen seiner Untersuchungen klar, dass 45 Gegensätze an der deutsch-belgischen Staatsgrenze verlaufen, welches also die Idee einer Sprachgrenze verstärkt. Des Weiteren bildet die Staatsgrenze eine Grenze der Areale bezüglich 21 Begriffe, welches ebenfalls eine Sprachgrenze unterstützt. In weiteren 6 Fällen entwickelte sich die Staatsgrenze als Grenze für ein Verbreitungsgebiet eines Ausdrucks, welcher östlich der Sprachgrenze durch eine allgemeinere Variante ersetzt wird. Diese deutsche Variante existiert meist auch westlich der Grenze, wird jedoch dort als weniger zutreffend bezeichnet. Dieses Phänomen zeichnet ebenfalls eine Sprachgrenze aus, welche allerdings auf einen bedeutungs- oder situationsspezifischeren Gebrauch hinweist.

Eine weitere Situation, die vorkam, deutet darauf hin, dass eine Variante nur westlich von der Grenze besteht, wohingegen das Heteronym östlich von der Grenze auch im Westen existiert. Letztendlich ist „aufgrund des gleichmäßigen punktuellen Vorkommens gewisser Formen in dem relativ engmaschig und über seine gesamte Fläche untersuchten NB-Teil des UG [...] auf 24 Karten ersichtlich, daß die NB/DL-Grenze dazu tendiert, Isoglosse zu werden“ (Cajot, 1989: S. 244).

Aus diesen Befunden lässt sich erfassen, dass 1989 eine recht stark geprägte Sprachgrenze an der belgisch-deutschen Staatsgrenze verlief, die also zwei Varietäten der deutschen Sprache voneinander abgrenzte.

Kultursprachlich betrachtet fällt auf, dass 46-mal eine Verbindung zum Französischen gezogen werden kann, welches ein Indiz dafür sein könnte, dass bei der Untersuchung meiner Arbeit ebenfalls ein Bezug zum Französischen auffindbar sein könnte.

Insgesamt ist zusammenfassend wichtig, dass Cajot (1989) herausfand, dass französische Züge nur in Wörtern in Neubelgien auftraten, wohingegen manchen Neuerungen aus dem Deutschen es nicht oder kaum nach Neubelgien schafften. Diese französische Transferenzen könnten damit begründet werden, dass das deutschsprachige Gebiet Belgiens zur Wallonie gehört und somit empfänglicher für französische als deutsche

Transferenzen ist. Dies deutet also auf eine Sprachgrenze, die wenig durchlässig scheint und somit zwei sprachliche Varietäten voneinander abgrenzt.

Des Weiteren erfasste Cajot in seinen Untersuchungen, dass die Grenze mit dem geringsten Alter auch die geringste Isoglossenanzahl hervorrief (Cajot, 1989: S. 293).

Nicht nebensächlich ist schließlich, dass Neubelgien in Cajots (1989) Untersuchungen aufgrund lexikalischer Mittelstellungen als Übergangsgebiet oder sogenannte Pufferzone zwischen Altbelgien und Deutschland definiert wird. Nach einer konsequenten Auswertung der Resultate in dieser Arbeit wird also ein Vergleich zu dieser Aussage interessant, um zu erläutern, ob Ostbelgien immer noch ein Übergangsgebiet darstellt oder nicht. Nichtsdestotrotz sollte nicht vergessen werden, dass das sogenannte Altbelgien mittlerweile, abgesehen von den Dialekten, nur noch selten die deutsche Alltagssprache gebraucht und es demnach nicht dieselbe Sprache sein dürfte wie im bundesdeutschen Gebiet.

Da Cajots (1989) Untersuchungen Dialekte betreffen, schon etwas länger her sind und wir im ersten Kapitel erfahren haben, dass eine Sprachgrenze sich zügig entwickeln oder ändern kann, wollen wir im Weiteren einen Blick auf den Atlas der Deutschen Alltagssprache werfen, der nach Cajot entstanden ist und sich mit der Alltagssprache befasst.

6.2. Atlas zur deutschen Alltagssprache

Der Atlas zur deutschen Alltagssprache, abgekürzt auch AdA genannt, ist ein Werkzeug, das dazu dient, die momentane Diversität der deutschen Sprache anhand von Karten festzuhalten. Stephan Elspaß und Robert Möller haben im Rahmen des Projekts „Atlas zur deutschen Alltagssprache“ seit 2003 dreizehn verschiedene Umfragerunden verwaltet, um kartographisch darstellen zu können, wie die deutsche Sprache sich in den deutschsprachigen Gebieten entwickelt und verändert. Der 14te Fragebogen ist zurzeit auf der Seite des AdA für alle zugänglich. In den Fragebögen werden die Teilnehmer gefragt, welche Variante dem Sprachgebrauch des Orts entspricht. Anschließend werden aus diesen Ergebnissen Landkarten erstellt, die das Wort und seine Varianten im ganzen deutschsprachigen Gebiet situiert. Ein paar Beispiele wurden für diese Arbeit

herausgesucht und neue Karten wurden anhand der Ergebnisse von Elspaß & Möller (2003ff) erstellt, die genauer auf das Grenzgebiet Belgien-Deutschland eingehen.

Das erste Beispiel ist das der *Tram/Straßenbahn*. Obwohl in den meisten Teilen des deutschen Sprachgebiets *die Straßenbahn* üblich ist, ist bereits seit längerer Zeit *die Tram* auch gebräuchlich. Letztere Variante trifft jedoch nur auf wenige deutschsprachige Gebiete zu, wie zum Beispiel Süddeutschland, Österreich oder die Deutschsprachige Gemeinschaft Belgiens (vgl. Elspaß & Möller: 2003ff). Bei diesem Beispiel ist sehr schnell klar, dass *die Tram* eher direkt in Nähe der Grenze gebraucht wird (s. Abbildung 8), während *die Straßenbahn* sowohl an der nahen Grenze als auch entfernter von der Grenze in Deutschland gebräuchlich ist (s. Abbildung 9).

Die Tatsache, dass *die Tram* scheinbar an der deutsch-belgischen Grenze verwendet wird, könnte schon einen ersten Hinweis bezüglich einer dort verlaufenden Isoglosse preisgeben. Den von AdA aufgefassten Resultaten zufolge wäre hier nicht von einer Isoglosse entlang der deutsch-belgischen Staatsgrenze auszugehen. Innerhalb Deutschlands könnte darüber hinaus eine Isoglosse auftreten, welche jedoch nicht im Weiteren besprochen wird, da eine solche Untersuchung den Rahmen dieser Arbeit sprengen würde.

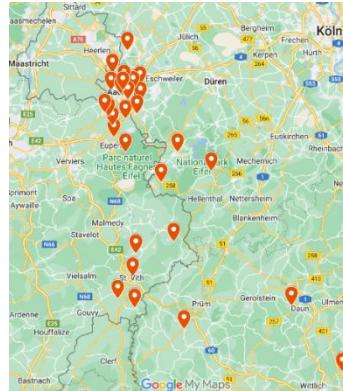


Abbildung 8: „*Die Tram*“ an der deutsch-belgischen Grenze.

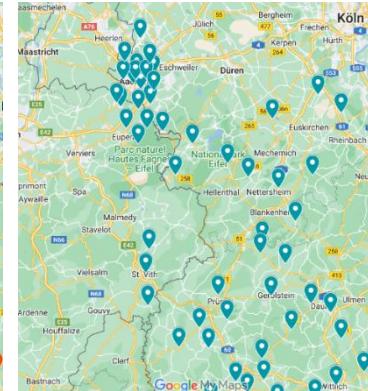


Abbildung 9: „*Die Straßenbahn*“ an der deutsch-belgischen Grenze.

Das nächste Beispiel, welches zusätzlich in die empirische Untersuchung dieser Arbeit eingefügt wurde, ist der Unterschied zwischen *Ich habe kalt* und *Mir ist kalt*. Auf der Landkarte des Atlas zur deutschen Alltagssprache ist zu erkennen, dass *Mir ist kalt* hauptsächlich in Deutschland und in Österreich verwendet wird, wohingegen *Ich habe kalt* vor allem in der Region Ostbelgiens und Südtirols, rundum Saarbrücken und in der Schweiz verwendet wird. Dies könnte damit zusammenhängen, dass diese Variante durch ihre ähnliche Struktur in Verbindung mit dem Französischen *J'ai froid* steht und somit in



Abbildung 10: "Mir ist kalt" an der deutsch-belgischen Grenze.

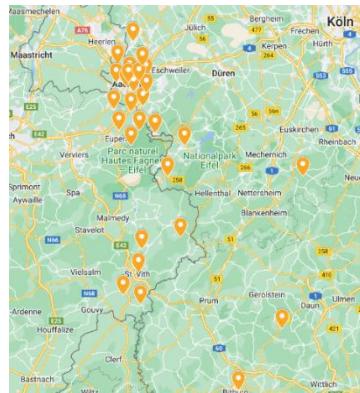


Abbildung 11: "Ich habe kalt" an der deutsch-belgischen Grenze.

Nähe eines französischsprachigen Gebiets eher gebräuchlich ist. Auf meiner neu-erstellten Karte von der Grenzregion Belgien-Deutschlands ist auf den ersten Blick zu erkennen, dass *Ich habe kalt* in Deutschland – mit Ausnahme von Aachen – eher ungebräuchlich ist, wohingegen *Mir ist kalt* in Belgien nicht oft zu finden ist. Die deutsch-belgische Grenze auf Höhe von Raeren und Aachen zeigt jedoch eine Präsenz beider Varianten. Es kann demzufolge davon ausgegangen werden, dass *Ich habe kalt* durch den Einfluss des Französischen entstanden ist und somit ein Produkt des französisch-deutschen Sprachkontakte ist. Diese Unterscheidung der Varianten würde folglich eine Isoglosse andeuten lassen, bei welcher Aachen jedoch ein unklares Gebiet darstellt. In der Auswertung meiner empirischen Untersuchung werden wir auf dieses Beispiel zurückkommen, um einen Vergleich zur jetzigen Situation – also knapp 12 Jahre später – zu ziehen.

Ein weiteres Beispiel ist *Schultasche* vs. *Schulranzen* vs. *Ranzen* vs. *Tornister* vs. *Schulsack*. Während alle Varianten in Deutschland vertreten sind, fällt auf, dass die meisten Varianten kaum oder gar nicht in der Deutschsprachigen Gemeinschaft Belgiens vorkommen. Elspaß & Möller

(2003ff) äußern sich dazu, indem sie angeben, dass Österreich, Südtirol und Ostbelgien *Schultasche* gebrauchen (vgl. Elspaß & Möller, 2003ff). Demzufolge gibt es keine Aufzeichnung von *Tornister* in Ostbelgien. Aus diesen Karten ist also zu erkennen, dass im Gebiet Ostbelgiens *Schultasche* gebraucht wird, wohingegen in Deutschland alle Varianten mehr oder weniger benutzt

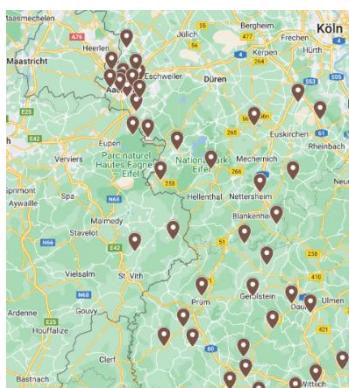


Abbildung 12: Schulranzen an der deutsch-belgischen Grenze.

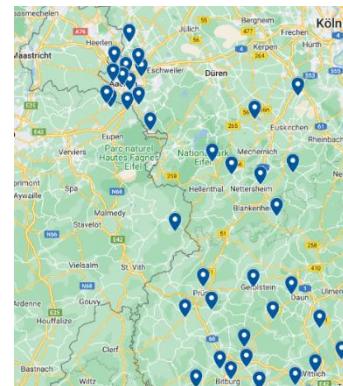


Abbildung 13: Ranzen an der deutsch-belgischen Grenze.

werden. Man kann also von einer Isoglosse ausgehen, sowohl zwischenstaatlich – also zwischen Belgien und Deutschland – als auch innerhalb Deutschlands selbst. Eine Isoglosse stellt somit eine Grenze zwischen verschiedenen Varianten dar, wobei eine Variante von vier weiteren Varianten abgegrenzt wird.

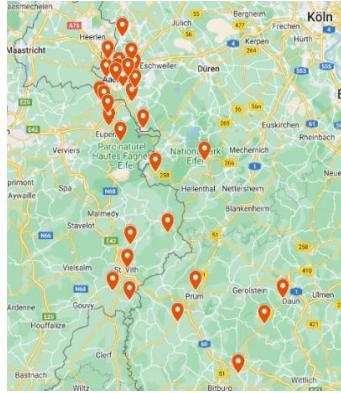


Abbildung 16: Schultasche an der deutsch-belgischen Grenze.

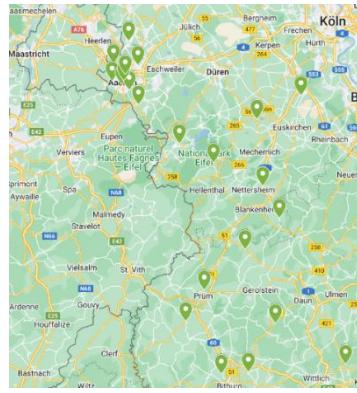


Abbildung 15: Tornister an der deutsch-belgischen Grenze.

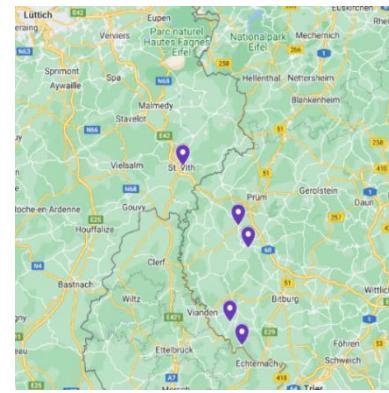


Abbildung 14: Schulsack an der deutsch-belgischen Grenze.

Als nächstes wollen wir auf die Varianten *Hans Muff* und *Knecht Ruprecht* eingehen, die die Gehilfen des Nikolaus bezeichnen und im 16. Jahrhundert entstanden sind (vgl. Knecht Ruprecht, o.D.). Sie dienen als Schreckfiguren der Kinder und werden von Eltern als Mittel der Erziehung verwendet. Während *Hans Muff* typisch rheinländisch ist, wird die Figur in Deutschland als *Knecht Ruprecht* aber auch mit anderen Namen benannt (vgl. Knecht Ruprecht, o.D.). Auf diesen Karten ist also klar, dass *Knecht Ruprecht* nur in Deutschland seinen Platz hat. *Hans Muff* ist sowohl in Deutschland als auch in der Deutschsprachigen Gemeinschaft präsent. Dies ist nachvollziehbar, da *Knecht Ruprecht* somit in das Gebiet der NRW integriert wurde, es jedoch noch nicht bis über die deutsch-belgische Staatsgrenze geschafft hat. Man könnte also hier davon ausgehen, dass in einigen Jahren die zweite Variante eventuell auch häufiger in Belgien

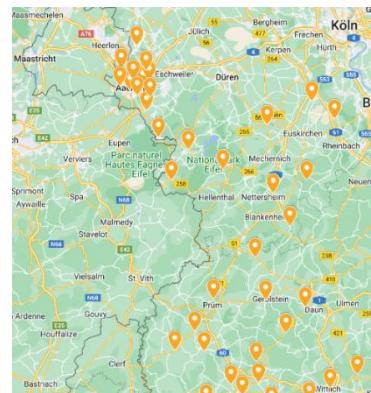


Abbildung 18: Knecht Ruprecht an der deutsch-belgischen Grenze.

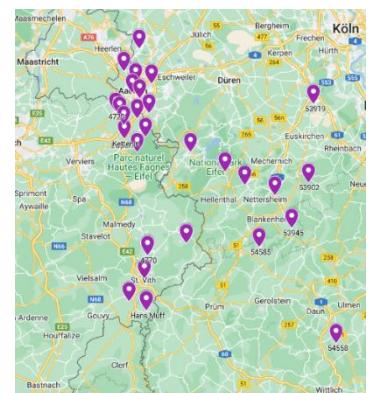


Abbildung 17: Hans Muff an der deutsch-belgischen Grenze.

aufreten könnte. Von Isoglosse ist hier wieder nur bedingt die Rede, da eine Variante von beiden Gebieten geteilt wird und die zweite nur in einem Gebiet vorkommt. Dies spricht erneut für die Vielfalt einer Sprachvarietät.

Ein etwas intuitiveres Beispiel ist die Wahl zwischen *blasen* und *pusten*. Hier erweist sich, dass *pusten* in der Deutschsprachigen Gemeinschaft ein wenig mehr verbreitet ist als

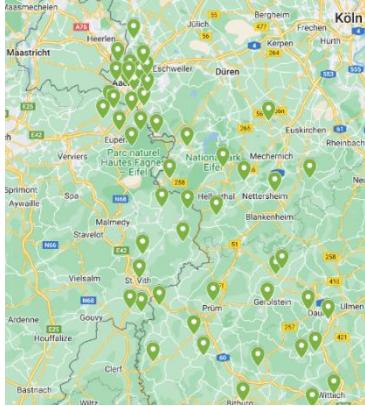


Abbildung 20: „*blasen*“ an der deutsch-belgischen Grenze.

blasen, wohingegen es in Deutschland beide Varianten einigermaßen oft gibt. Dabei fällt auf, dass trotz möglicher Präferenzen auf beiden Seiten, beide Varianten in beiden Ländern häufig auftreten. Demnach kann hier davon



Abbildung 19: „*pusten*“ an der deutsch-belgischen Grenze.

ausgegangen werden, dass keine Isoglosse an der deutsch-belgischen Staatsgrenze verläuft.

Ein letztes Beispiel, welches ich anhand der Resultate der AdA auf einer Landkarte erfasst habe, ist das Beispiel der Varianten *Schnapsglas* vs. *Gläschen* vs. *Klopfer* vs. *Pinneken* vs. *Pintchen* vs. *Shotglas*. Die folgenden Landkarten verdeutlichen, dass viele Varianten zur Benennung des Gläschen existieren. Es handelt sich dabei um ein Glas mit einer Fassung von 20 oder 40 ml, welches in der Regel mit einem Schnaps oder Likör gefüllt wird (vgl. Trinkglas, o.D.). *Shotglas*, *Klopfer* und *Gläschen* schienen sowohl auf deutscher als auch auf belgischer Seite der Staatsgrenze nicht am gängigsten zu sein. *Pintchen* und *Pinneken* sind beide sehr ähnlich. Sie sind Diminutive von *Pinte*, die im Gebiet Kölns und im Gebiet des Rheinlands ein Flüssigkeitsmaß darstellt (vgl. Pintchen, o.D.). Elspaß & Möller (2003ff) betonen bei diesem

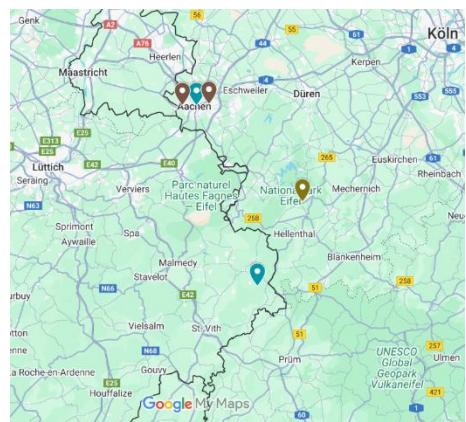


Abbildung 21: *Gläschen* (blau), *Klopfer* (kaki) und *Shotglas* (braun) an der deutsch-belgischen Grenze.

Beispiel, dass die zwei Varianten eine deutliche Abgrenzung zu Ostbelgien verdeutlichen.

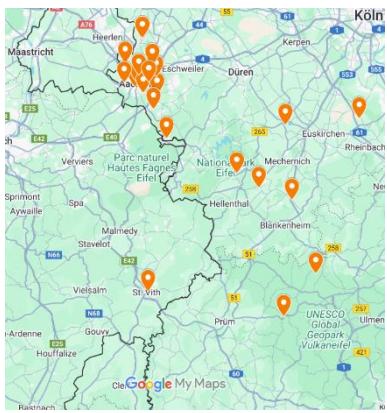


Abbildung 22: Pintchen an der deutsch-belgischen Grenze.

Sie erklären zusätzlich, dass die zwei Diminutive *-ken* und *-chen* den verschiedenen Lautverschiebungen entsprechen, wobei sie laut den Landkarten nicht diesen Lautverschiebungsgrenzen entsprechen (vgl. Elspaß & Möller, 2003ff). Auf Abbildungen 22 und 23 ist folglich zu erkennen, dass diese beiden Varianten nur einmal im Süden der Deutschsprachigen Gemeinschaft aufgezeichnet wurden. *Schnapsglas* dahingegen wird von Elspass und Möller (2003ff) als weit verbreitete Variante bezeichnet, welches die Abbildung 24 bestätigen kann, da es sowohl auf deutscher Seite als auch auf belgischer Seite auftritt (vgl. Elspaß & Möller, 2003ff).

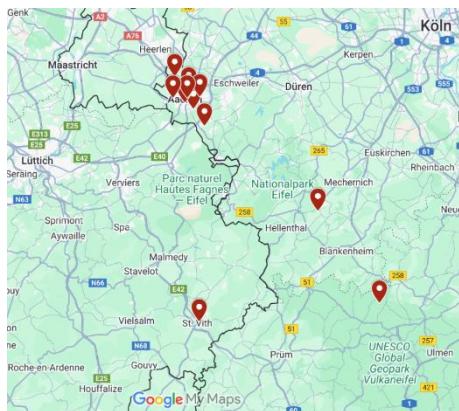


Abbildung 24: Pinneken an der deutsch-belgischen Grenze.

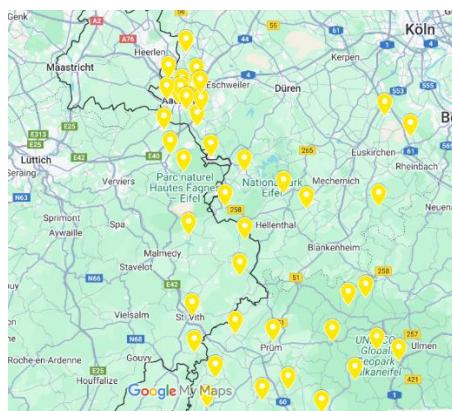


Abbildung 23: Schnapsglas an der deutsch-belgischen Grenze.

Aus all den oben genannten Beispielen, die anhand der Antworten vom Atlas zur deutschen Alltagssprache stammten, ist zusammenfassend eins klar: In Deutschland sind oftmals mehrere Varianten vorhanden und diese koexistieren. Bei zwei Beispielen – *Schnapsglas* und *Schultasche* – wäre eine Isoglosse anhand einzelner Varianten vorstellbar, wobei eine andere Variante immer für beide Länder als angemessen gilt.

Was man also allen in diesem Kapitel besprochenen Aspekten zufolge von der deutsch-belgischen Grenze erwarten könnte, ist Folgendes:

- ❖ Eine Sprachgrenze könnte an der belgisch-deutschen Staatsgrenze sichtbar werden, aufgrund der Tatsache, dass manche Neuerungen der deutschen Sprache

es nicht nach Ostbelgien schaffen und/oder dass die dialektalen Einflüsse sich auf beiden Seiten der Staatsgrenze parallel entwickeln.

- ❖ Eine Sprachgrenze könnte an der belgisch-deutschen Grenze sichtbar werden, aufgrund der Tatsache, dass die durch das Französische beeinflussten Varianten nicht in die rheinische Sprache integriert werden.
- ❖ Eine bezüglich der Lexik geprägte Sprachgrenze kommt an der belgisch-deutschen Grenze nicht zum Vorschein, da die Euregio Maas-Rhein den zwischenstaatlichen Austausch fördert und die Sprachen sich somit vermischen oder gegenseitig beeinflussen. Demnach wäre eine weitere Untersuchung möglich, um zu beobachten, ob sich die Sprachgrenze aufgrund dieses Einflusses weiter innerhalb Deutschlands entwickelt oder ob die Sprache sich womöglich phonologisch unterscheidet.

7. Umfrage: Ist die Staatsgrenze eine Sprachgrenze?

Die im Rahmen dieser Arbeit erstellte Umfrage dient dazu, zu analysieren inwiefern die deutsch-belgische Staatsgrenze eine Sprachgrenze ist. In diesem Kapitel sollen die diversen Aspekte der Umfrage, also die Wahl der Fragen und der Befragten, erläutert werden. Alle Vorgehensweisen sollen demnach erklärt werden. Anschließend soll dieses Kapitel eine Auswertung dieser empirischen Arbeit geben. Die Umfrage selbst beinhaltet mehrere Fragen zur Person, die die Fragen beantwortet. Darunter fallen die Fragen des Orts, für den die Angaben gelten, das Alter, aber auch wie oft man die Grenze überquert und wie viele Bekannte oder Freunde man auf der anderen Seite der Grenze hat. Daraufhin folgen 19 Fragen zu Begriffsbenennungen. Anschließend kommt eine Frage zur Sprache auf beiden Seiten der Grenze, bei der die Befragten sagen sollten, inwiefern die Sprache sich auf beiden Seiten gleicht oder unterscheidet.

7.1. Methodik

Da wir im ersten Kapitel dieser Arbeit schon erfahren haben, dass Sprachgrenzen sich in einem dauerhaften Wandel befinden, ist folglich eine empirische Untersuchung zeitgenössischer Quellen geeignet, um eine eventuelle Sprachgrenze zu erkennen. Ich

habe mich hierbei für eine Umfrage entschieden, da Zeitungskorpora oder andere Korpora nicht alle Varianten und insbesondere nicht immer die jetzige Verwendung der (gesprochenen) Alltagssprache widerspiegeln. Um im Rahmen der empirischen Untersuchung an ausführliche Resultate zu gelangen und aufgrund der Tatsache, dass eine Sprachgrenze von allen Sprechern eines Gebiets beeinflusst wird, wurden alle Altersklassen ausgewählt. Letztere wurden wie folgt kategorisiert: *Unter 20, 20-29, 30-39, 40-49, 50-59* und *über 60*. Diese Unterteilung wird bestenfalls dazu dienen, nachvollziehen zu können, ob manche Verhaltensweisen der Teilnehmer in Bezug auf die verschiedenen Varianten altersgebunden sind oder nicht. Des Weiteren sind sowohl deutsche als auch belgische Befragte notwendig gewesen, um die sprachliche Situation an der deutsch-belgischen Grenze zu untersuchen. Damit die Resultate deutlich genug und für jede Seite der Grenze repräsentativ erfasst werden können, sind jene Teilnehmer am interessantesten, welche im Alltag nicht durch die andere deutsche Variante gestört oder beeinflusst werden. Somit würde man die genaue belgische Varietät des Deutsch erfassen können. Nichtdestotrotz könnte man begründen, dass Grenzgänger auch interessant wären, insofern sie der Wirklichkeit der Sprache, welche Tag für Tag von verschiedenen angrenzenden Sprachen beeinflusst wird, möglichst wahrhaftig entsprechen. Demzufolge war es mein Ziel, Menschen aus allen Alterskategorien ausfindig zu machen, die möglichst wenig Kontakt zur anderen Grenzseite pflegen. Dies hat sich allerdings zügig als komplizierter erwiesen als zu Beginn gedacht. Letztere Schwierigkeit hat zwei Gründe: Zum einen wird die Staatsgrenze zwischen Deutschland und Belgien immer häufiger im Alltag überquert und zum anderen lassen sich Menschen, durch ihren ständigen Kontakt mit der Online-Welt, meistens über die ganzen Sozialen Netzwerke und Plattformen von anderen Sprachen, bewusst oder unbewusst, beeinflussen. Ebenfalls ist zum Beispiel auch ein geteilter und somit im anderen Land ausgestrahlter Fernseh- oder Radiosender ein Einfluss der anderen Varietät.

Neben der Problematik bezüglich des auf den Kontakt bezogenen Spracheinflusses, stellte sich gleichfalls die Frage, ob eine zusätzliche Angabe zur Nationalität der Teilnehmer Sinn ergeben hätte. Dies hätte durch die bisherige Arbeit ebenfalls eine begründete Frage des empirischen Projekts sein können, da die bisherige Arbeit angedeutet hat, dass die ostbelgische Grenzregion – womöglich aufgrund ihrer bisherigen vorteilhaften Grundstücks- und Immobilienpreise – ein beliebter Wohnort für Deutsche

ist. Gerade in den Ortschaften Lichtenbusch, Raeren oder Hausein leben bekanntlich einige Deutsche, die ihr Leben (Arbeit, Familie, Einkäufe) in Deutschland führen, aber an der Grenze auf belgischer Seite leben.

Ein weiteres Ziel bei dieser Umfrage war es in der Gesamtzahl genauso viele Deutsche wie Belgier zusammenzubringen und dies natürlich mit so vielen Leuten wie möglich. Auch hier werden frühzeitig Komplikationen sichtbar, unter anderem, da dieses Thema, einer möglichen ostbelgischen deutschen Variante, nicht gleich interessant für Deutsche und Belgier zu sein scheint. Tatsächlich betrifft diese Thematik einer typisch belgischen Varietät des Deutschen die deutschen Befragten weniger und demnach zeigten diese auch weniger Interesse für mein empirisches Projekt. Denn schließlich geht es bei der Suche nach einer Sprachgrenze an der deutsch-belgischen Grenze unter anderem darum, inwiefern wir deutschsprachigen Belgier etwas Besonderes sind. Somit erscheint es den Deutschen an der deutschen Grenze nicht so wichtig, ob es einen sprachlichen Unterschied zu Ostbelgien gibt oder nicht, da ihre Standardvarietät das Bundesdeutsche schon anerkannt ist.

Die Befragten habe ich anfangs selbst ausgesucht und angeschrieben, um zu vermeiden, dass Leute mitmachen, die sowieso schon viel Kontakt zur anderen Seite der Grenze haben. Da mir schnell auffiel, dass Menschen mit wenig oder keinem Kontakt, jedenfalls von Belgien nach Deutschland, nicht zahlreich sind, bat ich im Nachhinein die Teilnehmer, die Umfrage ebenfalls weiterzuleiten an Leute, die die Kriterien erfüllen würden. Als die Teilnehmer die Umfrage mit und mit durchführten, fehlten mir irgendwann viele deutschen Befragte. Folglich suchte ich im Internet eine Liste der Vereine Aachens raus und entschied mich dazu, verschiedenste Vereine und Kneipen in der Region Aachen sowohl anzuschreiben als auch persönlich anzusprechen. Leider erfolgten von den Mails und Gesprächen nicht viele zusätzliche Antworten. Eine mögliche Erklärung hierfür könnte damit verbunden sein, dass der Hyperlink zur Umfrage womöglich dazu geführt hat, dass meine Mail bei manchen Menschen direkt in den Spam-Ordner landete. Obwohl ich von vier deutschen Vereinen, bei einem persönlichen Gespräch, eine mündliche Zusage bekam, folgten daraufhin nur wenige neue Teilnahmen. Diese Situation weist nochmals auf ein mögliches niedrigeres Interesse vonseiten der Deutschen hin. Ich beschloss ebenfalls die Fachhochschule Aachen (FH Aachen) und die Rheinisch-Westfälische Technische Hochschule Aachen (RWTH

Aachen) anzuschreiben. Während die FH Aachen nicht antwortete, bekam ich leider von dem Sekretariat der RWTH mitgeteilt, sie könnten meine Mail nicht weiterleiten, da ich eine externe Person sei. Schließlich bekam ich noch durch Bekannte von Bekannten zehn bis fünfzehn Antworten aus Deutschland zugesendet und konnte meine Umfrage abschließen.

Die Umfrage wurde aus Präferenz-Gründen online, auf Google Forms, erstellt und durchgeführt. So konnte ich sie allen beteiligten Personen per Link zusenden und konnte beim Abschließen ein Excel-Dokument aus den Antworten erstellen lassen. Auch erschien es mir wichtig, die Umfrage schriftlich durchzuführen, da es in meiner Recherche vorerst nicht um die Aussprache, sondern viel eher um das Wort an sich ging. So geht diese empirische Arbeit nicht auf phonetische oder grammatischen Phänomene ein, sondern konzentriert sich auf die lexikalischen Phänomene. Auch wurde bewusst versucht, den Zweck der Umfrage zu kaschieren, da die Befragten sonst eventuell bewusst die als typisch für ihre Region geltende Variante wählen könnten. Aufgrund dessen, entschloss ich mich also dazu, den Zweck der Umfrage zu kaschieren, um an möglichst intuitive und für jeden Ort repräsentative Antworten zu gelangen. Die Umfrage bestand aus 31 Fragen, welche wie folgt aufgeteilt waren:

- ❖ Sechs Fragen zur Person, die die Umfrage ausfüllt;
- ❖ Vier Fragen zur individuellen Grenzüberquerung;
- ❖ 19 Fragen, bei denen das meistbenutzte Wort für einen Gegenstand oder eine Redensart ausgewählt werden sollte;
- ❖ Zwei Fragen zur Ähnlichkeit der deutschen Sprache – hier gemeint immer im Alltag – auf beiden Seiten der Grenze.

Im Folgenden Abschnitt möchte ich die Wahl der einzelnen Fragen erläutern und begründen.

- 1) Für welchen Ort gelten Ihre Angaben?
- 2) Wie lautet die vollständige Postleitzahl?
- 3) In welchem Land liegt der Ort?
- 4) Haben Sie schon immer in diesem Land gelebt?
 - 4b) Falls Ihre Antwort auf die vorherige Frage „Nein“ ist, in welchem Land sind Sie aufgewachsen?

5) Wie alt sind Sie?

Mir erschien für dieser Untersuchung bezüglich einer möglichen Sprachgrenze an der Staatsgrenze erstmals wichtig, zu erfahren, aus welcher Ortschaft jede teilnehmende Person kommt, beziehungsweise für welchen Ort die angegebenen Antworten gelten (s. Frage 1). Falls eine Sprachgrenze vorhanden ist, könnte im Nachhinein demzufolge überprüft werden, ob diese an der Staatsgrenze verläuft oder nicht. Aus Gründen der Genauigkeit habe ich darauffolgend die Fragen 2) und 3) eingebaut, um die möglichst genauesten Angaben des Ortes zu haben. Auf diese Weise ist einhundertprozentig klar, welche Ortschaft gemeint war, auch wenn es sich um einen Ort handelt, der – wie Lichtenbusch – genau an der Grenze liegt und somit sowohl in Deutschland als auch in Belgien existiert. Die vierte Frage sollte dazu dienen, zu erfahren, ob die teilnehmende Person schon in einem anderen Land gelebt hat. Ob man schon immer in dem Land gelebt hat, in dem man jetzt lebt, erschien mir für meine Untersuchung von Interesse, da es angibt, ob eine Person eventuell schon von der anderen untersuchten Sprachvariante im Alltag beeinflusst wurde oder nicht. In diesem Sinne wäre ein Teilnehmer, welcher in Belgien aufgewachsen ist und nun in Deutschland lebt, womöglich in der Kindheit mit belgischen Varianten konfrontiert worden, wohingegen er zum jetzigen Zeitpunkt der bundesdeutschen Varietät der Sprache konfrontiert wäre. Wie schon zuvor besprochen, wäre hier noch eine Frage zur Nationalität interessant gewesen, um nachvollziehen zu können, welche Teilnehmer nur auf einer Seite der Grenze wohnen, ohne dort im Alltag aktiv tätig zu sein.

Auf die personen-bezogenen Fragen folgten ein paar Fragen zur Grenzüberquerung:

- 6) Überqueren Sie regelmäßig (zur Arbeit, zum Studium, zum Schulbesuch, ...) die deutsch-belgische Grenze?
- 7) Überqueren Sie regelmäßig (zum Einkaufen, zum Essen, um ins Kino zu gehen, ...) die deutsch-belgische Grenze?
- 8) Haben Sie Freunde/Familienangehörige auf der anderen Seite der Grenze?
 - 8b) Wenn die Antwort auf Frage 8) „Ja“ ist, wie viele Freunde/Familienangehörige haben Sie auf der anderen Seite der Grenze?

Dabei war es mir wichtig herauszufinden, wieviel Kontakt zur anderen Sprachvariante besteht. In Anbetracht dieser Antworten wäre es mir somit möglich die Menschen, ohne

jeglichen sprachlichen Einfluss, von den restlichen Teilnehmern abzugrenzen, um zu beobachten, welche Varianten in diesem Maße als üblich gelten. Frage 6) befasste sich daher mit der alltäglichen Überquerung für professionelle Zwecke. Ich gab hier aus Gründen der Verständlichkeit an, dass es sich also hierbei um Überquerungen der Grenze im Rahmen einer Arbeits- oder Studiums-Stelle handelte. Ich erhoffte hierdurch einen Unterschied zur nächsten Frage zu verdeutlichen, damit die Teilnehmenden die Fragen richtig beantworten konnten. Frage 7) befasste sich folglich mit der Grenzüberquerung zu privaten Zwecken. Diese Frage ging also einer nicht alltäglichen, sondern viel eher okkasionellen Grenzüberquerung nach, wie zum Beispiel ein Kinobesuch oder Wocheneinkäufe. Letztere Beispiele setzte ich ebenfalls in Klammern zur Frage dazu. Eine letzte allgemeine Frage, Frage 8) und ihre Unterfrage 8b), sollte dazu dienen zu erfahren, wie viele Bekannte und/oder Familienangehörige jeder Befragte auf der anderen Seite der Grenze haben. Die Idee dahinter war, zu beobachten welchen Einfluss dieser Aspekt auf manche Varianten mit sich bringen würde. Ich wollte also hier beobachten können, ob die Wahl einer eher informellen Variante womöglich mit dem Vorhandensein von Bekannten oder Familie auf der anderen Seite zusammenhängen konnte.

Was nun die Fragen zu Wörtern und Redensarten betrifft, so musste ich eine Wahl treffen, denn während viele Wörter für meine Untersuchung interessant erschienen, versuchte ich die Umfrage nicht unnötig lang zu gestalten und zeitgleich verschiedene Varianten aus verschiedenen Kategorien einzubauen. Mit Kategorien sind hier die verschiedenen Situationen und Arten der Varianten gemeint. In diesem Sinne habe ich versucht sowohl Varianten aus informellen Situationen einzubauen als auch Varianten, die in formelleren Situationen gebräuchlich sind. Mit formellen Situationen möchte ich hier keinesfalls behaupten, dass die betroffenen Varianten nicht in informellen Situationen vorkommen können. Damit soll lediglich gemeint sein, dass diese Variante ebenfalls in öffentlichen Kontexten vom Staat, also auf Verwaltungsebene gebraucht wird. Des Weiteren habe ich versucht in beiden Kategorien Fragen aufzustellen, die die Absicht der Umfrage kaschieren. Auf diesen Aspekt gehe ich jedoch über die Kategorien hinweg ein, indem ich bei jeder einzelnen Frage direkt darauf eingehe. Zuallerletzt habe ich zum Teil das Buch „Flatten, Bob und Nonnenfürzchen“ von Franz-Josef Heinen & Edie Kremer (2016) benutzt, um mögliche Vorkenntnisse bezüglich der typisch belgischen Varianten zu

erhalten. Ich habe demnach folgende eher informelle Bezeichnungen und Ausdrücke ausgewählt:

Die erste Bezeichnung wurde wie folgt erfragt: „Wie sagt man in Ihrem Ort, wenn jemand unehrlich handelt (zum Beispiel bei einem Kartenspiel)?“. Dabei gab ich *mogeln*, *pfuschen*, *futteln* und *schummeln* als Möglichkeiten an. Die Teilnehmer konnten trotz allem eine andere Antwort hinzufügen, falls sie dies für notwendig empfanden. Diese Frage diente einem Zweck der möglichen Unterscheidung. Heinen & Kremer (2016) erwähnten diesbezüglich die Variante *futteln* (ebd. S. 111) in ihrem Werk und bezeichneten es somit als eine typische Variante der ostbelgischen Alltagssprache. Die nächste Frage war: „Wie sagt man in Ihrem Ort, wenn etwas in einer langsamen, aber stetig fortschreitenden Entwicklung vorangeht? *Sie kann schon viel besser kochen..... lernt sie neue Rezepte*“. Als Antworten wurde hierbei *langsam aber stetig*, *nach und nach*, *mit und mit* und *peu à peu* angeboten. Diese Frage stellt eine weitere Bezeichnung dar, die im Alltag womöglich auf eine Isoglosse hindeuten könnte. Nach Heinen & Kremer (2016) sind die Varianten *peu à peu* (ebd. S. 239) und *mit und mit* (ebd. S. 213) nämlich typisch belgisch wohingegen *nach und nach* Teil des bundesdeutschen Systems ist.

Zu der Frage „Wie nennt man in Ihrem Ort eine Person, die viel spricht/schwätzt?“ wurden die Antworten *Schwätzer*, *Mulleflupp*, *Mullefluppes* und *Mullejahn* angeboten. Diese Bezeichnung suchte ich aus, da laut dem Wörterbuch rheinischer Alltagssprache *Mulleflupp* typisch deutsch ist. Doch Heinen & Kremer (2016: S. 218) behaupten gleichermaßen, dass es typisch für Ostbelgien sei. Somit stellte sich für mich die Frage, ob beide Seiten der Grenze diese Bezeichnung in ihrer Alltagssprache integriert haben oder ob eine der beiden Quellen falsch lag. Den beiden Quellen zufolge wäre somit keine Isoglosse zwischen dem Gebiet Nordrhein-Westfalens und Ostbelgiens zu erwarten. *Schwätzer* ist dagegen im Duden vorhanden und würde somit eine Variante darstellen, die in beiden Gebieten vorkommen könnte. Schließlich ist *Mullejahn* von Heinen & Kremer auch aufgefasst (ebd. S. 218), wohingegen es nicht im Wörterbuch der rheinischen Alltagssprache zu finden ist. Diese Variante könnte also eine mögliche Divergenz der beiden Alltagssprachen aufweisen.

Eine weitere Variante, die in die Umfrage eingebaut wurde, war anhand folgender Frage auszuwählen: „Wie sagt man in Ihrem Ort etwas, das altmodisch ist? Das *Getriebe willst du doch wohl nicht wieder einbauen, oder?*“ Als Antworten wurden den Teilnehmern *abgenutzte*, *abgelutschte*, *wertlose* und *verbrauchte* angeboten. Hier war dieselbe Situation wie bei der vorherigen Variante, denn *abgelutsch*t steht sowohl in Heinen & Kremer (2016: S. 11) als auch im Wörterbuch rheinischer Alltagssprache. Somit sollte diese Bezeichnung ebenfalls dazu dienen, zu erkennen, ob die Alltagssprachen des Rheinlands und Ostbelgiens viele lexikalische Gemeinsamkeiten teilen oder ob es um eine fehlerhafte Auffassung geht. Zeitgleich tarnt diese Frage meine Absichten, da somit nicht feststeht, ob es sich hierbei um eine deutsche oder belgische Variante handelt.

Eine ähnliche Frage, wie die zur gesprächigen Person, ist folgende: „Wie nennt man in Ihrem Ort eine Person, die ängstlich ist?“ Hier wurden die Möglichkeiten *Bangbotz*, *Feigling*, *Bangert*, *Bangarsch*, *Bangschesser* und *Bangebiix/Bangebüchs* vorgeschlagen. Heinen & Kremer (2016) zufolge, wären in diesem Falle *Bangarsch* (ebd. S. 29), *Bangbotz* (ebd. S. 30), *Bangert* (ebd. S. 30) und *Bangschesser* (ebd. S. 30) typisch für Ostbelgien. Bei einem Blick ins rheinische Wörterbuch fällt auf, dass *Bangbotz* ebenfalls hier als typisch angegeben wird. Zudem würde es im Rheinland auch *Bangebiix/Bangebüchs* heißen. Demzufolge könnte diese Frage zu geteilten Meinungen führen, da sichtbar ist, dass es innerhalb einer Alltagssprache schon mehrere Möglichkeiten gibt, diese Person zu nennen.

Eine Bezeichnung, die etwas deutlicher hervorhebt und demnach eine Isoglosse sichtbar machen könnte ist durch folgende Frage erfragt worden: „Wie nennen Sie eine Person, die traurig/entmutigt aussieht? *Er sieht etwas aus.*“ Die Teilnehmer bekamen bei dieser Frage folgende Antwort-Möglichkeiten: *bedröpst*, *bedröppelt*, *geknickt*, *kleinlaut* und *niedergeschlagen*. Dabei sind laut Heinen & Kremer (2016: S. 33) *bedröppelt* und *bedröpst* typisch belgische Varianten. *Bedröppelt* wird jedoch auch im rheinischen Wörterbuch aufgefasst. *Geknickt* und *niedergeschlagen* sind beide im Duden zu finden und gelten somit als der Standardsprache zugehörend. Diese Frage dürfte demzufolge ein interessantes Ergebnis in Bezug auf eine sprachliche Grenze ergeben.

„Wie nennen Sie ein Gericht, was nicht großartig schmeckt?“. Diese Frage wollte erfassen, ob es einen Verwendungsunterschied zwischen *laff* und *fade* gibt, der an der deutsch-belgischen Staatsgrenze verlaufen würde. Zur Frage bekamen die Teilnehmer einen Beispielsatz (*Die Suppe von heute Mittag war ziemlich).* Interessanterweise wird *laff* von beiden Seiten der Grenze als typische Variante angesehen, wohingegen *fade* im Duden erscheint und somit an den Standard gebunden ist. Diese Frage dürfte ebenfalls eine Sprachgrenze befürworten oder im Gegenteil abstreiten.

Eine Sprachgrenze könnte durch die folgende Frage ebenfalls verstärkt werden: „Wie sagt man in Ihrem Ort, wenn Sie einen kleinen Stromschlag bekommen?“ Hier standen den Teilnehmern folgende Antworten zur Verfügung: *eine gezockt bekommen, eine gewischt bekommen, eine geflickt kriegen* und *eine gepatscht kriegen*. Während die zwei letzteren Antworten eher zur Ablenkung dienten, beziehungsweise einen Fokus auf den Unterschied zwischen *bekommen* und *kriegen* verdeutlichen könnte, wurden die ersten zwei Vorschläge gezielt ausgewählt. Das Verb *gezockt* spiegelt demnach die belgische Variante wider, *gewischt* kommt maßgeblich in beiden Alltagssprachen vor, *geflickt* und *gepatscht* sind allein in der deutschen Variante repräsentiert. Bei dieser Frage war ich folglich sehr erwartungsvoll und wollte herausfinden, ob es hier einen Unterschied zwischen Ostbelgien und Deutschland geben würde.

Die letzte Bezeichnung dieser Kategorie sollte dazu dienen, einen möglichen Unterschied zwischen *Hickepick* und *Schluckauf* zu erfassen. Die Fragestellung zu letzterer Bezeichnung war wie folgt: „Wie nennen Sie das wiederholte ruckartige Einatmen, das mit einem Geräusch verbunden ist?“. Während *Hickepick* sowohl in Deutschland als auch in Belgien als typisch gilt, ist *Schluckauf* die vom Duden erfasste Bezeichnung. Demnach könnte diese Frage dazu dienen, eine Sprachgrenze zu definieren, die somit eine Alltagssprache von einer Standardsprache trennen würde. Ob dies der Fall ist, blieb jedoch bis zur Auswertung unklar.

Ich habe mich auch dazu entschieden, die Varianten *Mir ist kalt* und *Ich habe kalt* zu untersuchen, die auch zu der eher informellen Kategorie gehören, da sie oftmals bei einem Gespräch zwischen zwei sich unterhaltenden Personen auftreten kann. Diesen Ausdruck haben wir schon im Laufe dieser Arbeit beobachtet, da es zu diesem

Gebrauchsunterschied schon eine Landkarte im Atlas der deutschen Alltagssprache gibt. Trotz allem interessierte es mich, zu untersuchen, ob es bei dieser Variante seit 2013 nicht einen Wandel gegeben hat. Demzufolge setzte ich folgende Frage in die Umfrage: „Welchen der Sätze würden Sie eher verwenden?“ Ich fügte zu den Antworten *Mir ist kalt* und *Ich habe kalt* auch noch die Möglichkeiten *Ich hab's kalt* und *Mir ist's kalt* ein, die ebenfalls im AdA aufgezeichnet wurden. Dies Variante könnte sowohl einen Wandel als auch einen gleich gebliebenen Gebrauch angeben.

Zur allgemeinen Überraschung fand ich bei einem Blick in Heinen und Kremer (2016) heraus, dass *Reibekuchen* eine typisch belgische Variante sein soll. Der Duden zeichnet es jedoch ebenfalls auf, welches meine zuvor gebildete Meinung bestätigte, dass *Reibekuchen* der deutschen Standardsprache zugehört. Da es jedoch maßgeblich typisch belgisch sein sollte und die rheinländische Bezeichnung laut Duden *Kartoffelpuffer* ist, interessierte es mich sehr diese Bezeichnung zu untersuchen. Demnach stellte ich den Teilnehmern folgende Frage: „Wie nennen Sie das abgebildete Gericht?“ Sie bekamen dabei ein Bild von dem Gericht angezeigt (s. Anhang) und bekamen folgende Antwort-Möglichkeiten: *Reibekuchen*, *Rösti*, *Kartoffelpuffer* und *Reibeplätzchen*. Bei einem Blick ins Internet wurde mir hierbei klar, dass es hier eine Unterscheidung auf deutscher Seite der Grenze gibt. In Deutschland werden für *Reibekuchen* und *Rösti* unterschiedliche Zutaten verwendet. So besteht ein Rösti einfach aus frittierten geriebenen Kartoffeln, welche roh oder gekocht sind. Ein Reibekuchen, auch Kartoffelpuffer genannt, besteht dagegen aus geriebenen Kartoffeln – also wie die Rösti – aber zusätzlich auch aus Eier und Mehl (vgl. Was ist der Unterschied zwischen Rösti, Reiberdatschi, Badders, Kartoffelpuffern, 2023). Manchmal kann sogar Quark, Milch oder Zwiebel in den Zeig hinzugegeben werden. Der Unterscheidung zufolge interessierte mich sehr, welche Resultate bei dieser Frage erscheinen würden.

All diese Fragen wurden von mir ausgewählt, da sie meiner Meinung nach interessant für die Umfrage erschienen. Die folgenden Fragen wurden unter anderem ausgesucht, da es sich dabei um Wörter handelt, die im administrativen oder öffentlichen Gebrauch vorkommen:

„Wie nennen Sie die abgebildete Frucht?“ Die angebotenen Antworten umfassten hier *Heidelbeere*, *Blaubeere*, *Mollbeere* und *Waldbeere*. Hierbei erschien logisch, dass

Heidelbeere eher in Deutschland auftauchen könnte, wohingegen die restlichen Varianten in beiden Ländern vorkommen könnten. Laut Heinen & Kremer (2016) sollte allerdings *Waldbeere* als belgische Variante gelten. Die Frage zur abgebildeten Frucht diente der Umfrage sowohl als Tarnung, als auch als Forschungswort, da nicht sicher war, ob es typisch belgische oder deutsche Varianten besitzt. Alle Varianten könnten demzufolge als allgemeindeutsch angesehen werden. Interessant war hierbei möglicherweise zu beobachten, ob und inwiefern das Wort auf beiden Seiten der Staatsgrenze benutzt wird, da es trotz allem von den beiden Staaten aus eine Präferenz gibt.

Eine weitere in der Öffentlichkeit benutzte Variante ist *Car-Wash*, dessen Gebrauch durch



Abbildung 25: Bezeichnung Car-Wash auf Maps.
Quelle: Bild von Google Maps.

folgende Frage erfragt wurde: „Wie nennen Sie den Ort, an dem man sein Auto wäscht?“ Möglich waren somit *Car-Wash*, *Autowaschanlage*, *Waschanlage*, *Waschstraße* und *Waschanlage*. Wie auf Abbildung 25 zu erkennen ist, zeichnet sich der Unterschied dieser Varianten schon aufgrund der Namen dieser Orte aus. So findet man auf belgischer

Seite zahlreiche Male *Car Wash* und auf deutscher Seite an das Wort *Auto* gebundene Benennungen. Diese Bezeichnung wurde in die empirische Untersuchung eingebaut, da sie einen interessanten Aspekt aufweist, nämlich die Nutzung einer Variante aufgrund der Bezeichnung, die einen umkreist. So sollte es dabei helfen, zu sehen, ob die Belgier in der Tat diese Variante gebrauchen und die Deutschen andere Bezeichnungen aussuchen würden. In diesem Fall könnte es auf eine Sprachgrenze hindeuten.

Die letzte Bezeichnung, die auch vom Staat benutzt wird, ist schließlich *Containerpark*. Die Teilnehmer sollten dazu folgende Frage beantworten: „Wie nennt man in Ihrem Ort die öffentliche Einrichtung, in der man verschiedene Gegenstände (Karton, Altpapier, Metalldosen, etc.) entsorgen kann?“. Mögliche Antworten waren *Containerpark*, *Wertstoffhof*, *Abfallwirtschaftshof*, *Bauhof* und *Sortierschleife*. Interessanterweise ist zu beobachten, dass das Schild in



Abbildung 26: Einfahrtsschild Oberstadt Eupen. Quelle: Eigenes Bild vom 29.04.2025.

der Oberstadt Eupens mit der Benennung *Wertstoffhof* versehen ist (s. Abbildung 21). Doch *Containerpark* wird auch gelegentlich vom Staat verwendet und demzufolge könnte man davon ausgehen, dass diese Variante in der Gesellschaft ebenfalls verbreitet sein dürfte. Während also nur diese Varianten in Ostbelgien verbreitet sind, wären alle Varianten – außer *Containerpark* – in Deutschland möglich. So wäre hier interessant zu untersuchen, ob durch die typisch belgische Variante *Containerpark* eine Sprachgrenze zu erkennen ist.

Wie schon verdeutlicht wurde, habe ich versucht, die Absichten meiner Umfrage etwas zu kaschieren, sodass nicht von vorneherein für die Teilnehmer klar ist, dass es sich um typisch belgische Varianten handelt. Durch das Tarnen meiner Absichten habe ich gehofft, dass meine Resultate so authentisch wie möglich ausfallen. Folgende Fragen wurden aus Gründen der Tarnung ausgewählt, damit man nicht direkt erkennt, dass es um typisch belgische oder deutsche Varianten ging:

- 9) Wie bezeichnet man in Ihrem Ort, wenn man „an etwas kaut, langsam isst“?
(*knabbern*)
- 10) Wie nennen Sie das Papier, das man bekommt, wenn man falsch parkt (niedriges Strafgeld)? (*Knöllchen*)
- 11) Wie nennt man in Ihrem Ort das abgebildete Gebäck? (*Mutzen*)
- 12) Wie nennt man in Ihrem Ort das abgebildete Gebäck? (*Weckmann*)
- 13) Wie nennen Sie die abgebildete Pflanze? (*Löwenzahn*)

Letztere Fragen wurden aus Gründen der Tarnung eingebaut, denn diese Fragen betreffen Wörter, die keine typisch belgische oder typisch deutsche Variante besitzen, beziehungsweise bei denen nicht von vorne rein für jeden klar ist, dass eine Variante typisch für einen Ort ist. Trotz allem stellte sich die Frage, ob es nicht trotzdem eine Unterscheidung gibt. Diese Fragen – wenn auch wichtig für die Umfrage, da sie mögliche Sprachgrenzen unterstützen können – dienten also dazu, die Befragten ein wenig davon abzulenken, dass es immer eine „richtige“ Variante für ihren Ort gibt und zusätzlich herauszufinden, ob eine Divergenz nur bei Vorhandensein eines Belgizismus oder Teutonismus entsteht. Nichtdestotrotz könnten diese ausgewählten Wörter möglicherweise einige interessante Resultate darstellen.

Insgesamt wurden Fragen gewählt, die sowohl einen formellen und eher öffentlichen als auch einen privaten und eher inoffiziellen (und somit eher intuitiven) Rahmen widerspiegeln.

Die letzte Frage der Umfrage wollte herausfinden, inwiefern die Menschen dies- und jenseits der Grenze die Sprache als identisch betrachten oder nicht. Dazu sollten sie zuerst beantworten, ob sie fanden, dass die Sprache auf beiden Seiten der Grenze identisch ist oder nicht. Diejenigen, die mit *Nein* antworteten bekamen folglich eine weitere Frage gestellt: „Wenn Ihre Antwort auf die vorherige Frage war, dass die Sprache (im Alltag) unterschiedlich ist, beantworten Sie bitte folgende Frage: Kreuzen Sie die passenden Aussagen an. Mehrere Antworten möglich.“ Sie bekamen zahlreiche verschiedene Sätze des Typus „Die Sprache wirkt auf einer Seite der Grenze korrekter, und zwar auf der belgischen Seite.“ Derselbe Satz wurde darauffolgend auch für die deutsche Seite angeboten. Dabei wurden insgesamt acht Adjektive angeboten, wie etwa *schöner*, *vielfältiger*, *sympathischer*, *lebendiger* und noch weitere. Somit durften die Teilnehmer für jedes Adjektiv jeweils eine Grenzseite auswählen. Zusätzlich durften sie auch – wenn sie das Bedürfnis danach hatten – eine weitere Begründung aufschreiben.

Was nun die Auswertung betrifft, so habe ich versucht, Kategorien zu erstellen, was jedoch nicht immer einfach war, da die Kategorien teilweise nur aus ein paar Befragten bestanden. Ich habe also versucht, die Resultate erstmals auszuwerten, indem ich geschaut habe, wie oft welche Variante in welchem Land vorkommt. Somit konnten erste Beobachtungen stattfinden, bei denen manche Varianten schon feststanden. Als ebenfalls schwieriger erwies sich die Auswertung undeutlicher Varianten, bei denen viele verschiedenen Möglichkeiten auf beiden Seiten der Grenze verwendet wurden. Hier habe ich versucht zu schauen, inwiefern die Person andere, für ihr Land „untypische“, Varianten ausgewählt hat.

Um in der Unterscheidung der verschiedenen Arten von Teilnehmern so präzise wie möglich zu sein, habe ich mich für ein Punktesystem entschieden, welches den Kontakt zur anderen Seite der Grenze darstellen soll. Dazu habe ich folgende Punkte wie folgt erteilt:

- 1 Punkt bei Grenzüberquerung zu gelegentlichen Zwecken (Einkäufe, Kino, u.v.m.)

- 2 Punkte bei Grenzüberquerung zu alltäglichen Zwecken (Arbeit, Studium, u.v.m.)
- 1 Punkt für wenige Bekannte/Familienangehörige
- 2 Punkte für ein paar Bekannte/Familienangehörige
- 3 Punkte für viele Bekannte/Familienangehörige

Mit diesem Punktesystem konnte ich anschließend Kategorien erstellen, die sich unterteilten in „kein Kontakt“ (0 Punkte), „fast kein Kontakt“ (1 Punkte), „gelegentlicher Kontakt“ (2 Punkte), „regelmäßiger Kontakt“ (3/4 Punkte), „viel Kontakt“ (5/6 Punkte).

7.2.Resultate

7.2.1. Allgemeine personen-bezogene Resultate

Wichtig ist erstmals, dass die Befragten an sich schon ein erstes Resultat darstellten. Insgesamt nahmen 94 Personen an meiner Umfrage teil. Davon waren 41 in Deutschland wohnhaft und 53 gaben an in Belgien zu wohnen. Die Anzahl belgischer Teilnehmer war viel schneller erreicht als die Anzahl deutscher Befragten. Obwohl mehr Deutsche als Belgier kontaktiert wurden, gestaltete sich die Gewinnung deutscher Teilnehmender nur schwierig. Dies könnte, wie schon im vorherigen angedeutet wurde, darauf zurückzuführen sein, dass dieses Thema für die belgischen Befragten von größerem Interesse ist als für die deutschen. Demzufolge kann man davon ausgehen, dass eine sprachliche Differenzierung zwischen der Deutschsprachigen Gemeinschaft Belgiens und Nordrhein-Westfalen für Belgier interessanter erscheint als für Deutsche. Des Weiteren hätte in dieser Situation womöglich die Frage nach der Nationalität der Teilnehmer geholfen, da ich somit nachvollziehen könnte, ob die ein oder anderen in Belgien lebende Teilnehmer die deutsche Nationalität haben und somit nur in Belgien wohnen.

Die genaue Aufteilung der Orte war nicht wirklich gleichmäßig, weshalb ich mich für das Erste gegen eine Analyse pro Ort entschieden habe. Zu den vorhandenen Ortschaften galten Eupen, Kelmis, Lichtenbusch (Belgien), Lontzen, Raeren, Eynatten, Kettenis und Hergenrath, Hauset und Sankt Vith auf belgischer Seite und Kornelimünster, Aachen West, Monschau, Aachen-Laurensberg, Stolberg, Lichtenbusch (Deutschland), Walheim, Burtscheid, Würselen, Aachen Brand und Aachen (Zentrum) auf deutscher Seite. Meine

Umfrage umfasst somit eine Menge an unterschiedlichen Ortschaften, die an der Grenze aufeinanderstoßen. Wenn man einen Blick auf das abgebildete Diagramm wirft, fällt zügig auf, dass Eupen und Aachen mit 34% und 21% stark vertreten sind.

Das angegebene Alter verteilt sich auf allen angebotenen Kategorien. Knapp die Hälfte der Befragten, genauer gesagt 46,8% der Teilnehmer, gab an zwischen 20 und 29 Jahren

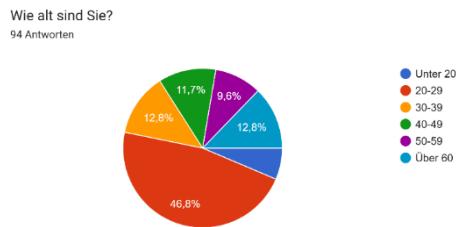


Abbildung 27: Alter der Befragten.

alt zu sein. 12,8% der Befragten gaben an zwischen 30 und 39 Jahre alt zu sein. Weitere 11,7% sind zwischen 40 und 49 Jahren alt. Die Antwort 50-59 traf auf 9,6% der Teilnehmer zu. 12,8% sind über 60 Jahre alt. Unter 20-jährige entsprechen in dieser Umfrage schließlich 6,4%

der Teilnehmer. Somit ist festzustellen, dass während die 20 bis 29-jährigen Teilnehmer fast die Hälfte der Befragten ausmachen, alle anderen Altersklassen die zweite Hälfte repräsentieren.

Eines der zugleich schwierigsten und stark beeinflussenden Kriterien im Rahmen dieser Arbeit war der Kontakt zur anderen Seite der Grenze. Hier bestätigte sich, wie schon besprochen, dass nur noch wenige Menschen gar keinen Kontakt zur anderen

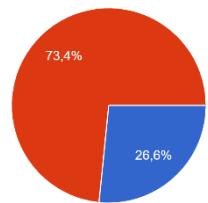


Abbildung 28:
Grenzüberquerung zu
professionellen Zwecken.

Grenzseite pflegen. Sei es für Einkäufe, für einen Kinobesuch oder für die Arbeit – Menschen überqueren die Grenze und haben im angrenzenden Land Bekannte oder Familie. So zeigen die zwei folgenden Diagramme, dass leicht mehr als ein Viertel der Befragten die Grenze zu schulischen oder beruflichen Zwecken überquert (s. Abbildung 29; rot für nein, blau für ja). Für Einkäufe oder andere private Zwecke überqueren jedoch mehr als 60% (s. blau bei Abbildung 28) die Grenze.

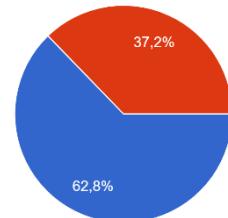


Abbildung 29:
Grenzüberquerung zu
privaten Zwecken.

Betrachtet man jedoch die Resultate auf deutscher und belgischer Seite getrennt voneinander, merkt man hier einen wichtigen und interessanten Unterschied. Während auf belgischer Seite alle Teilnehmer, bis auf sechs, angaben, zu privaten Zwecken die Grenze zu überqueren, ist dies auf deutscher Seite nur der Fall von 12 Teilnehmern, also einem knappen Drittel der gesamten deutschen Teilnehmer. Die Grenzüberquerung zu professionellen Gründen betreffend ist vom Diagramm zu erlesen, dass knapp zwei Fünftel der belgischen Teilnehmer mit *Ja* antwortete, während auf deutscher Seite ein grobes Achtel diese Antwort wählte.

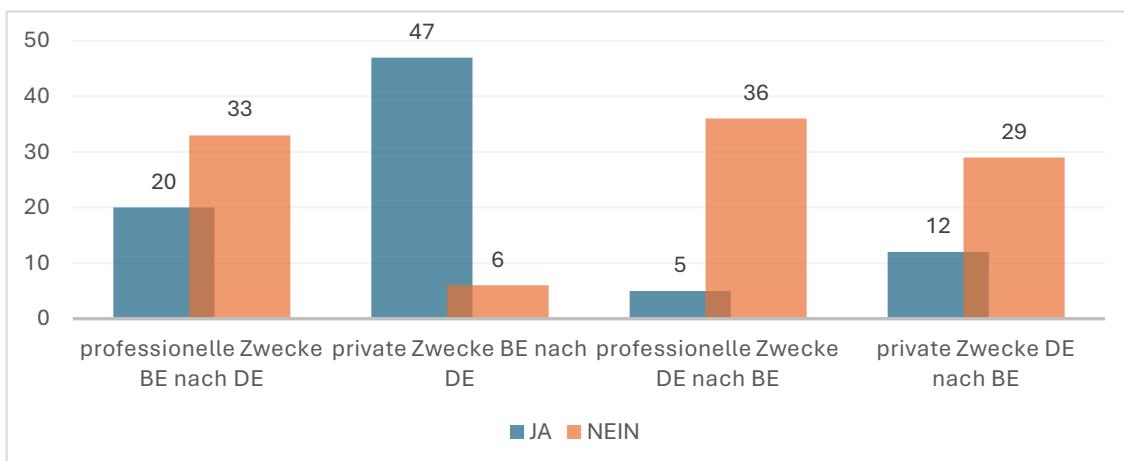


Abbildung 30: Grenzüberquerung zu den jeweiligen Zwecken auf belgischer und deutscher Seite.

Dank den in der Methodik zuvor genannten Kategorien meines Punktesystems ist deutlich zu erkennen, dass Belgier im Durchschnitt eher *viel* als *wenig* Kontakt zur anderen Grenzseite pflegen, wohingegen Deutsche – andersherum – eher *kein* oder *wenig* als *viel* Kontakt pflegen. So waren folgende Anzahl Belgier und Deutsche in die oben erstellten Kategorien eines Punkte-Systems einzurordnen:

	Belgien	Deutschland
Kein Kontakt (0 P.)	2 (3,77%)	9 (21,95%)
Fast kein Kontakt (1 P.)	6 (11,32%)	14 (34, 14%)
Gelegentlicher Kontakt (2 P.)	14 (26,41%)	6 (14,63%)

Regelmäßiger Kontakt (3/4 P.)	16 (30, 18%)	9 (21,95%)
Viel Kontakt (5/6 P.)	15 (28, 30%)	3 (7,31%)
Gesamt	53 (100%)	41 (100%)

Tabelle 1: Anzahl der Befragten pro Kontakt-Kategorie.

Aus dieser Tabelle wird deutlich, dass zwar ein grobes Fünftel der Deutschen Befragten regelmäßigen Kontakt pflegen, es jedoch im Ganzen eher üblich ist, wenig oder keinen Kontakt nach Belgien zu haben. Dies könnte dadurch erklärt werden, dass das Gebiet Nordrhein-Westfalens, genauer betrachtet sogar das Gebiet Aachens, ein Zentrum repräsentiert, welches den Einwohnern der Umgebung alles bieten kann. Belgien, beziehungsweise Ostbelgien, dahingegen bietet nicht genau so viel. Dafür ist Ostbelgien jedoch, besonders in der Eifel, für sein Naturschutzgebiet bekannt. Wenn man die Antworten der belgischen Befragten beobachtet, lässt sich schnell feststellen, dass ein Großteil der Befragten intensiven Kontakt zur anderen Grenzseite pflegt. Dies lässt sich unter anderem dadurch erklären, dass Aachen und generell Nordrhein-Westfalen den Ostbelgern sowohl kulturell als auch beruflich viel bieten kann. Demnach könnte man davon ausgehen, dass es zu einem der Gründe zählt, für die viele Belgier die Grenze regelmäßig überqueren. Des Weiteren leben auch Deutsche im ostbelgischen Grenzgebiet und arbeiten in Deutschland, da der Immobilienmarkt in Belgien ein wenig vorteilhafter ist. So zeigt das Statistikportal Ostbelgiens, dass im Jahr 2023 rund 5 287 in Belgien wohnhafte Personen in Deutschland arbeiteten. Davon besaßen rund 51% eine deutsche Nationalität (vgl. Ostbelgien in Zahlen, 2024). Die Hälfte der Pendler nach Deutschland, die in der Deutschsprachigen Gemeinschaft Belgiens leben, sind somit Deutsche, die mit hoher Wahrscheinlichkeit nur aufgrund vorteilhafter Immobilienpreise an der belgischen Grenze wohnhaft sind.

Zur Frage, ob man Bekannte oder Familienangehörige auf der anderen Seite der Grenze hat, antworteten 75,5% mit *Ja* und 24,5% mit *Nein*. Dieses Resultat gibt also schon an, dass nur ein Viertel der Befragten keine Bekannten oder Familienangehörige auf anderer



Abbildung 31: Anzahl Familienangehöriger und/oder Freunden im angrenzenden Land.

Grenzseite haben, welches schon darauf hinweisen kann, wie „durchlässig“ die Grenze sein könnte. In der Tat kann diese Antwort darauf zurückzuführen sein, dass der Kontakt in diesem Grenzgebiet ziemlich hoch ist.

Hierbei stellten die 75,5% der Teilnehmer, die mit *Ja* antworteten, 42 belgische und 29 deutsche Befragte dar. Somit repräsentieren 44,66% der 75,5% die belgischen Teilnehmer und die restlichen 30,84% stehen repräsentativ für die deutschen Befragten meiner empirischen Untersuchung. Um nachvollziehen zu können, ob es sich dabei um *ein paar* oder doch *einige* Bekannte und/oder Familienangehörige auf der anderen Seite der Grenze handelt, hilft ein Blick auf die nächste Frage, in der es um die Anzahl der Bekannten auf der anderen Grenzseite ging. Hier teilten sich die Antworten – derjenigen, die welche haben – wie folgt auf: 39,4% gaben an *wenige* Bekannte oder Familienangehörige auf der anderen Grenzseite zu haben, 33,8% gaben an, dass es *ein paar* sind und 26,8% gaben an *viele* zu haben. Obschon diese Resultate interessant sind, hätte sich hier eine Wertspanne gelohnt, um genauer herauszufinden, um wieviel Personen es geht. Schließlich sind Wörter wie *viele*, *ein paar* und *wenige* recht subjektiv und könnten somit von Person zu Person anders definiert werden. So hätte ich zum Beispiel (*1-5 Personen*) für *wenige*, (*6-10 Personen*) für *ein paar*, und (*mehr als 10 Personen*) für *viele* schreiben können. Dadurch wären die Resultate womöglich noch genauer gewesen. Außerdem wäre zu dieser Frage überdies interessant gewesen, die Frequenz des Kontakts zu diesen Bekannten zu ermitteln, denn diese kann auch einen Hinweis auf die Durchlässigkeit der Grenze – und somit das Auftreten einer Sprachgrenze – beeinflussen. In diesem Sinne liegt ein bedeutender Unterschied zwischen Teilnehmern, die *viele* Bekannte oder Familienangehörige haben, ohne viel Kontakt zu letzteren zu pflegen und Teilnehmern, die *wenige* Bekannte oder Familienangehörige haben, aber viel Kontakt zu diesen pflegen.

Die Frage zu der Anzahl der Bekannten erlaubte mir nichtsdestotrotz frühzeitig zu beobachten, dass man meist zumindest *wenige* Bekannte auf der anderen Seite der Grenze hat. Das kann dadurch erklärt werden, dass selbst wenn die Befragten zum Beispiel nicht selbst Berufspendler sind, vielleicht ein Berufspendler in ihrem Kreise arbeitet. Diese These kann dadurch unterstützt werden, dass diese Arbeit zuvor darauf eingegangen ist, dass Ostbelgien eine Grenzregion mit viel Bewegung und Pendlern darstellt – sowohl nach außen (Deutschland, Luxemburg, ...) als auch nach innen (Wallonie). Trotzdem gaben wie auf dem oben aufgeführten Diagramm zu sehen ist, knappe 25% der Teilnehmer an, keine Familienangehörige und/oder Freunde auf der anderen Grenzseite zu haben.

Insgesamt ist aus diesen ersten Resultaten zu erkennen, dass sowohl die Altersklassen als auch die Ortschaften betreffend eine große Vielfalt an Menschen erreicht wurde. Des Weiteren ist schon zu erkennen, dass im Durchschnitt ein gewisser Kontakt besteht, der möglicherweise einen Einfluss auf die Resultate haben könnte.

7.2.2. Resultate zu den verschiedenen Ausdrücken und Bezeichnungen

Fahren wir mit den Wörtern und Ausdrücken der Umfrage fort, um zu besprechen, was hierbei erscheint. Ich werde die Wörter nach und nach besprechen und im Nachhinein auf bestimmte auffällige Personen zurückkommen.

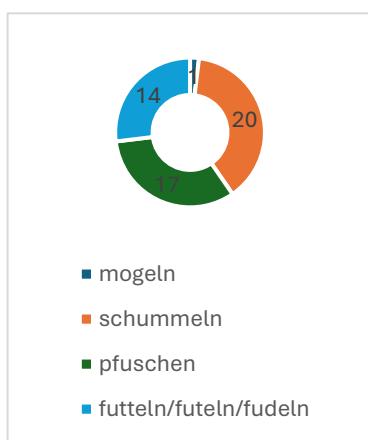


Abbildung 33: Antworten der belgischen Teilnehmer zu mogeln/schummeln/futtern/pfuschen.

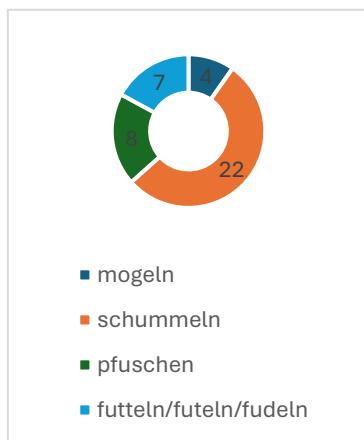


Abbildung 32: Antworten der deutschen Teilnehmer zu mogeln/schummeln/futtern/pfuschen.

Das erste Wort, welches die Befragten auswählen sollten, umfasste die Varianten *mogeln*, *schummeln*, *pfuschen*, *futtern/fudeln/futeln*. Hier wurde von 42 Beteiligten *schummeln*, von 25 weiteren wurde *pfuschen*, von 21 Personen wurde

futtern/fudeln/futeln und von fünf Teilnehmern wurde *mogeln* gewählt. Eine Person gab an, *alle Möglichkeiten außer mogeln* zu nutzen. Diese Angaben sollten jedoch näher betrachtet werden. Auf deutscher Seite wurde *schummeln* mit 22 Antworten am meisten

verwendet. *Pfuschen* (acht Mal) und *futteln* (sieben Mal) wurden ungefähr gleich oft verwendet. Dabei ist auffällig, dass *pfuschen* und *futteln* auf deutscher Seite nur von Befragten ausgewählt wurden, die angegeben haben auf der anderen Grenzseite Freunde oder Bekannte zu haben. *Mogeln* wurde nur vier Mal ausgewählt. Hier kann also davon ausgegangen werden, dass *schummeln* in den meisten Fällen die übliche Variante ist und dass *futteln* und *pfuschen* womöglich mit Belgien verbunden sind. Die Gruppe deutscher Befragten, die *schummeln* wählten haben als einzigen gemeinsamen Punkt, dass sie alle für private Zwecke die Grenze überqueren. Das Alter spielte in diesem Kontext keine Rolle. Hier könnte man jedoch stark davon ausgehen, dass die Nutzung einer belgischen Variante, die Spiele betrifft, nicht mit der privaten Grenzüberquerung verbunden ist, sondern mit der Tatsache, dass man Freunde oder Familienangehörige jenseits der Grenze hat.

Auf belgischer Seite wurde *schummeln* 20-mal, *pfuschen* 17-mal, *futteln* 14-mal und *mogeln* nur einmal ausgewählt. Der Unterschied zwischen *schummeln*, *pfuschen* und *futteln* ist demnach nicht sehr groß und könnte somit eine gewisse Vielfältigkeit der Sprache widerspiegeln. Auch fielen hier keine Besonderheiten bei den persönlichen Fragen auf. Insgesamt kann bei diesen Varianten also davon ausgegangen werden, dass keine Isoglosse deutlich wird, da beide Länder die gemeinsamen Varianten teilen. *Futteln* könnte jedoch als ostbelgische Variante, so wie Heinen & Kremer (2016) es behaupten, identifiziert werden, wenn man mit völliger Sicherheit nachweisen könnte, dass die Wahl dieses Wortes effektiv mit dem Kontakt zu Belgien verbunden ist.

Die nächste Frage betraf die Varianten zum Ausdrücken einer Handlung, die in einer stetig fortschreitenden Entwicklung vorangeht. Ein Beispielsatz war gegeben, um den Befragten zu helfen, die Frage richtig zu interpretieren (*Sie kann schon viel besser kochen. lernt sie neue Rezepte.*).

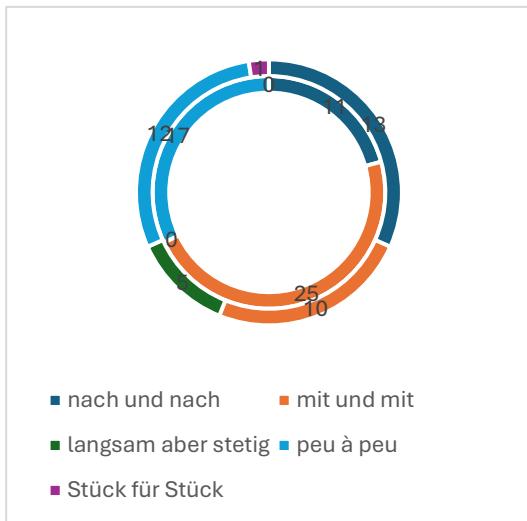


Abbildung 34: Nach und nach/mit und mit an der deutsch-belgischen Grenze. Innerer Kreis: Belgien; Äußerer Kreis: Deutschland.

Wie auf dem Diagramm zu entnehmen ist, wurden *mit und mit*, *nach und nach* und *peu à peu* oft benutzt. In manchen Fällen griff der/die Befragte auf *langsam aber stetig* oder *Stück für Stück* zurück. Wenn man hier auch auf beiden Seiten der Grenze separat schaut, findet man folgende Resultate: Die Deutschen wählten insgesamt 13-mal *nach und nach*, 12-mal *peu à peu*, zehn Mal *mit und mit*, fünf Mal *langsam aber stetig* und einmal *Stück für Stück*. Die Belgier dahingegen wählten 25-mal *mit und mit*, 17-mal *peu à peu* und elf Mal *nach und nach*.

Es fallen sofort mehrere Sachen auf: *langsam aber stetig* wurde nur auf deutscher Seite benutzt; die bevorzugte Variante in Deutschland, *nach und nach*, wurde in Belgien am wenigsten bevorzugt; *peu à peu*, welches von Heinen und Kremer (2016) als Belgizismus bezeichnet wird, wurde in Deutschland fast genau so oft wie *nach und nach* gewählt. Hier könnte man von einer leichten Isoglosse ausgehen, die die Sprache durch manche Varianten abgrenzt, jedoch auch durch andere Varianten aneinanderrückt. Des Weiteren müsste weiter erforscht werden, ob *peu à peu* wirklich eine typisch ostbelgische Variante ist oder nicht. Bei einem Blick in die Zeitungen Grenz-Echo und Aachener Zeitung entdeckt man, dass *peu à peu* sowohl in der einen als auch in der anderen Zeitung integriert ist. Und dies nicht nur in Form von direkter Rede, sondern von dem Redaktions-Team kommend. Wir können also von einer schwachen Isoglosse zwischen Ostbelgien und Westdeutschland ausgehen.

Die kleine runde dunkelblau-lila-farbene Frucht, war die nächste, die erfragt werden sollte. So standen die Varianten *Heidelbeere*, *Blaubeere*, *Waldbeere* und *Mollbeere* zur Auswahl. Unter allen 94 Befragten bevorzugten 57 Teilnehmer (60,6%) die Variante *Blaubeere*. Weitere 23 Personen gaben *Heidelbeere* an (24,5%) und die letzten 14 Teilnehmer (14,9%) wählten *Waldbeere*. Insgesamt scheint also *Blaubeere* eindeutig üblicher zu sein. Bei einer näheren Beobachtung fällt anschließend auf, dass Belgier nur fünf Mal *Heidelbeere* auswählten, wohingegen Deutsche es 18-mal – also fast genau so oft wie *Blaubeere* – auswählten. Hier ist wichtig, dass all diese Belgier angaben, zu

privaten Gründen (Einkaufen, Kino, u.v.m.) nach Deutschland zu fahren, welches also die Variantenwahl erklären würde, da sie somit mit der gebräuchlichen Variante in Deutschland konfrontiert werden. Ebenfalls gaben sie alle an, Freunde oder Bekannte in Deutschland zu haben. Das Alter spielte wieder keine Rolle. *Blaubeere* dahingegen wurde von Belgiern ganze 35-mal bevorzugt und von Deutschen 22-mal. Hier fiel wieder auf, dass alle Deutschen (außer drei) angaben, nicht in Belgien einkaufen o.Ä zu gehen. Dies würde die These unterstützen, dass die Wahl der Variante hier damit zusammenhängt, wo man einkaufen oder essen geht, da in Deutschland in der Regel auf einer solchen Fruchtverpackung *Heidelbeere* steht, wohingegen in Belgien *Blaubeere* oder die französische Variante draufsteht. Gegen diese These spricht schließlich jedoch, dass von den Belgiern, die *Blaubeere* auswählten, nur drei angaben, nicht aus privaten Gründen nach Deutschland zu gehen. Schließlich suchten 13 Belgier und ein Deutscher die Variante *Waldbeere* aus. *Waldbeere* wird von Heinen und Kremer (2016) als typisch ostbelgisch bezeichnet und aus den persönlichen Fragen sticht bei dieser Variante heraus, dass die Belgier hier nie in Deutschland arbeiten. Somit könnte man überlegen, ob der Faktor der Kontakts zu Arbeits- oder Studiums-Zwecken einen Einfluss auf diese Variante hat, da sie somit durch den nicht alltäglichen Kontakt zu Deutschland in Belgien erhalten bliebe. Hier wird also klar, dass *Heidelbeere* – eine Bundesdeutsche Variante – nicht stark in das ostbelgische Deutsch einfließt, genauso wie *Waldbeere* als ostbelgische Variante nicht allzu stark im bundesdeutschen Deutsch integriert ist. Die hier folgenden Bilder sollen den Unterschied in den Supermarktfilialen Deutschlands und Belgiens darstellen. Wie zu sehen ist, wird in Deutschland von *Heidelbeere* gesprochen, wohingegen in Belgien gar kein deutsches Wort auf der Verpackung steht, sondern nur die französische und die niederländische Bezeichnung.



Abbildung 36: Verpackung im Carrefour (Belgien).
Quelle: <https://www.carrefour.be/fr/myrtilles-450-g/06917987.html> (eingesehen am 11.05.2025)



Abbildung 35: Verpackung im Aldi Süd (Deutschland). Quelle: <https://www.aldi-sued.de/de/p/all-seasons-heidelbeeren--g-ungesuesst.000000000286598004.html> (eingesehen am 11.05.2025)

Eine Frage, die eine deutlich weniger klare Auswertung ergibt, ist die Frage der Bezeichnung einer sehr gesprächigen Person. Hier kamen insgesamt 12 unterschiedliche Bezeichnungen zusammen. *Gesprächig*, *Gesprächiger*, *Schwadlapp*, *Tratschante*, *Laberbacke*, *Quasselstripe*, *Plappermaul*, *Labertasche*, *Schwätzer*, *Mullejahn*, *Mullefluppes* und *Mulleflupp*. Die meisten Varianten – mit Ausnahme von *Schwätzer*, *Mullejahn* und *Mulleflupp* – kamen sowohl auf deutscher als auch auf belgischer Seite gleich häufig vor. *Mullejahn* wurde doppelt so oft auf belgischer (31-mal) wie auch deutscher Seite (14-mal) bevorzugt. Dabei fällt auf, dass auf deutscher Seite die Befragten, mit Ausnahme von einer Person, alle angaben, dass sie auf der anderen Seite Bekannte oder Freunde haben. *Mulleflupp* wurde neun Mal von Belgiern und drei Mal von Deutschen bevorzugt, also insgesamt dreimal mehr in Belgien. *Schwätzer* war die einzige Variante, die auf deutscher Seite beliebter war als auf belgischer Seite mit 16 Deutschen und sieben Belgiern, die letztere Variante aussuchten. Hier gaben alle Belgier außer einer an, Freunde oder Bekannte auf der anderen Grenzseite zu haben. Diese Frage ist in Hinsicht auf eine Isoglosse undeutlich. Jedoch könnte man in einer umfangreicheren Umfrage zu „dialektalen“ Varianten herausfinden, inwiefern die Varianten *Schwadlapp*, *Laberbacke*, *Quasselstripe* usw., die eher an eine Grenzseite gebunden schienen, gebräuchlich und üblich sind.

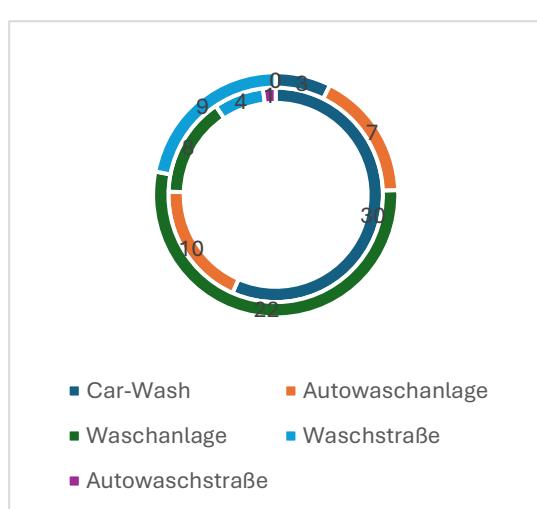


Abbildung 37: Car-Wash/Waschanlage an der deutsch-belgischen Grenze. Innerer Kreis: Belgien; Äußerer Kreis: Deutschland.

Ein sehr interessantes Beispiel ist das folgende gewesen, welches die Bezeichnung des Orts, an dem man Autos wäscht, betrifft. In Ostbelgien hört man sehr oft „Ich fahre heute noch zum Car Wash mein Auto putzen“. So stellte ich mir die Frage, ob dies zur typisch ostbelgischen Alltagssprache gehört oder nicht. Folgendes ist bei dieser Frage in den Resultaten zu beobachten. *Autowaschanlage* wurde 17-mal, zehn Mal von Belgiern und sieben Mal von Deutschen, gewählt. *Waschanlage*, welches insgesamt

30-mal in den Antworten war, wurde von Belgiern nur acht Mal im Gegensatz zu den 22-mal auf deutscher Seite bevorzugt. Hier fällt auch auf, dass bei den persönlichen Fragen

jedes Mal nur ein belgischer Befragter mit *Nein* antwortete. Bei den deutschen Befragten fiel dahingegen auf, dass keiner angab auf belgischer Seite zu arbeiten. Dies deutet auf einen hohen Kontakteinfluss, der somit die Benutzung dieser Variante beeinflussen könnte. Die meist-gebrauchte Variante der Belgier war wie schon erwartet *Car Wash*, welche in Belgien ganze 30-mal und in Deutschland drei Mal gewählt wurde. Es handelt sich hierbei um zwei 20-29-jährige und um einen über 60-jährigen deutschen Teilnehmer. Von ihnen antwortete einer, dass er die Grenze zu professionellen Gründen überquert und die beiden anderen gaben an, in Belgien aufgewachsen zu sein. Folglich kann davon ausgegangen werden, dass es dem früheren Leben in Belgien und dem schulischen oder professionellen Kontakt geschuldet ist, dass sie diese Variante wählten. Vier Belgier und neun Deutsche wählten *Waschstraße*. Ein Belgier empfand, dass *Autowaschstraße* die zutreffendste Bezeichnung ist. Hier ist also eine recht deutliche Sprachgrenze zu erkennen, bei der *Car Wash* als typisch belgische Variante erscheint. Anhand dieser Auswertung wäre folglich eine Isoglosse zwischen Ostbelgien und Westdeutschland zu erwarten.

Wenn langsam gekaut wird, spricht man von *mümmeln*, *nagen* oder aber *knabbern*. Hierbei bezeichnen Heinen & Kremer (2016) die Variante *mümmeln* als typisch ostbelgisch. Die Umfrage unterstützt jedoch eine andere Sichtweise, denn während nur sechs Belgier diese Variante auswählten, wurde sie von 16 Deutschen ausgewählt. Die Belgier wählten insgesamt 41-mal *knabbern*. Im Vergleich wählten 23 Deutsche *knabbern*. *Nagen* wurde fünf Mal, vier Mal auf deutscher und einmal auf belgischer Seite, gewählt. Hinzu kamen ein paar Bezeichnungen wie *gemütlich essen*, *niergeln* und *moffeln*. Im Gegensatz zu Heinen & Kremer (2016) kann man also davon ausgehen, dass *mümmeln* aus der bundesdeutschen Standardsprache erscheint und in Belgien integriert wurde, ohne die beliebteste Variante zu sein. Dies würde also nicht auf eine dort verlaufende Isoglosse deuten, die eine Sprachgrenze ermöglichen würde.

Die Frage nach der Bezeichnung einer öffentlichen Einrichtung, in der man verschiedene Gegenstände (Karton, Altpapier, Metalldosen, etc.) entsorgen kann, erwies sich ebenfalls als sehr interessant. Obwohl sowohl *Wertstoffhof* als auch *Containerpark* von den deutschsprachigen belgischen Behörden verwendet wird, ergab die Auswertung auf belgischer Seite, dass fast einstimmig die Bezeichnung *Containerpark* genutzt wird. Drei Befragten machten die Ausnahme mit der Auswahl von *Wertstoffhof*. Letztere gaben alle

drei an, zu persönlichen Zwecken die Grenze zu überqueren. Zwei von den dreien, gaben ebenfalls an in Deutschland zu arbeiten und viele Bekannte zu haben. Trotz allem ist kein Schema zu erkennen, da sie nicht aus der Masse der anderen belgischen Befragten, die *Containerpark* wählten, herausstechen. Auf deutscher Seite sieht die Auswertung dieser Frage mit 32-mal *Wertstoffhof*, vier Mal *Recyclinghof*, zwei Mal *Containerpark*, einmal *Müllhalde*, einmal *Abfallwirtschaftshof* und einmal *Bauhof* nicht so deutlich aus. Auffallend ist jedoch, dass die zwei Befragten, die *Containerpark* auswählten auch angaben, in Belgien aufgewachsen zu sein. Dies deutet also stark auf eine Isoglosse von der Variante *Containerpark* hin, Letztere Variante könnte demnach eine typische Varianten der Alltagssprache Ostbelgiens sein und nicht in Deutschland in der Alltagssprache eingebaut sein, was eine Sprachgrenze verstärken würde. Durch die Ähnlichkeit zum französischen Äquivalent *parc à conteneur* könnte davon ausgegangen werden, dass es sich hier um eine Lehnübertragung aus dem benachbarten französischsprachigen Gebiet handelt.

Eine weitere Bezeichnung, die im Alltag auftaucht, ist *Knöllchen*. Hier spricht sich die Mehrheit, also 45 belgische und 38 deutsche Teilnehmer, für die Bezeichnung *Knöllchen* aus. Fünf Belgier und ein Deutscher bevorzugten die Variante *Strafzettel*, zwei weitere Belgier und ein Deutscher bevorzugten *Protokoll*. Schließlich wählte ein Belgier *Bußzettel* und ein Deutscher *Knolle*. Bei dieser Bezeichnung ist nichts Auffälliges zu erkennen und alle Varianten wurden auf beiden Seiten der politischen Grenze verwendet

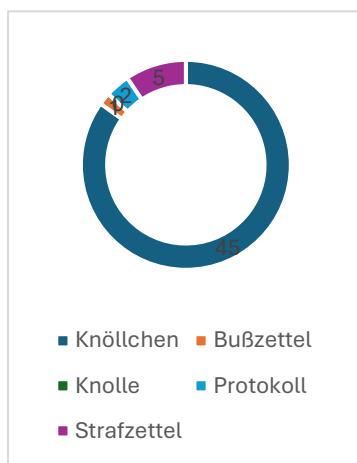


Abbildung 38: Antworten der belgischen Teilnehmer zu Knöllchen/Protokoll/Strafzettel.

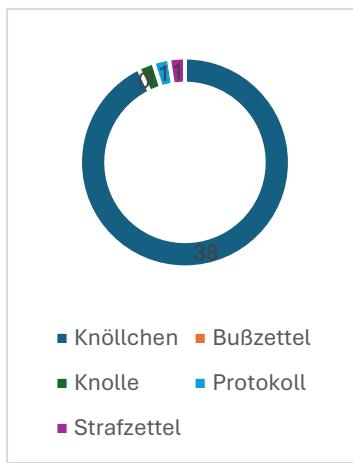


Abbildung 39: Antworten der deutschen Teilnehmer zu Knöllchen/Protokoll/Strafzettel.

außer *Bußzettel* und *Knolle*, welche jeweils nur einmal ausgewählt wurden. So widerspricht dieses Beispiel nochmals Heinen & Kremers (2016) Aussage, dass *Knöllchen* ein typisch belgischer Ausdruck sei.

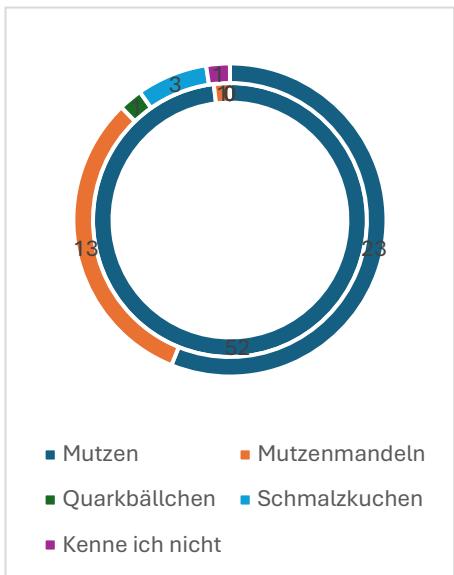


Abbildung 40: Mutzen/Mutzenmandeln an der deutsch-belgischen Grenze. Innerer Kreis: Belgien; Äußerer Kreis: Deutschland.

Um die Karnevalszeit freuen sich die meisten Ostbelgier wieder auf die in den Bäckereien vorhandenen Mutzen. Dieses kleine süße Gebäck aus Mürbeteig ist sowohl in dem Gebiet Nordrhein-Westfalens als auch in Ostbelgien bekannt. Jedoch gibt es einen Unterschied zwischen ostbelgischen Mutzen (in Deutschland *Mutzenmandeln* genannt) und deutschen Mutzen. So wird zwischen den deutschen Mutzen, welche aus Eier, Mehl, Zucker und Aromen hergestellt werden und dünn ausgerollt frittiert werden und den deutschen Mutzenmandeln, die aus Mürbeteig bestehen und die Form einer Mandel haben, unterschieden (vgl. Mutzen, o.D.).

Bei der Umfrage wählten 52 Belgier die „ostbelgische“ Variante *Mutzen*, während ein Belgier *Mutzenmandeln* auswählte. Letzterer gab jedoch nicht an, in Deutschland aufgewachsen zu sein, sondern lediglich zu beruflichen und privaten Zwecken in Deutschland unterwegs zu sein und wenige Bekannte zu haben. Demnach kann man diese Wahl damit erklären, dass er es vielleicht durch seinen ständigen Kontakt aufgenommen hat, ohne dass diese Variante auf belgischer Seite im Wortschatz integriert wird. Auf deutscher Seite wählten 23 Leute *Mutzen*, 13 *Mutzenmandeln*, einer wählte *Quarkbällchen*, drei sagten, es heiße *Schmalzkuchen* und einer gab an, das Gebäck nicht zu kennen. Auf deutscher Seite fiel jedoch nichts auf, um die Variantenwahl zu erklären oder einen Unterschied zu erklären. Somit wäre hier deutlich, dass *Mutzen* in belgischem Deutsch integriert wurde, die anderen Varianten jedoch nicht, welches also keine Isoglosse von *Mutzen* aber etwa von *Mutzenmandeln* auszeichnen würde. Eine Sprachgrenze wäre jedoch diesem Beispiel zufolge nicht zu erwarten.

Ein Phänomen, welches schon länger auffällt und demnach interessant ist, ist die Nutzung von *Ich habe kalt* statt *Mir ist kalt*. Dieses Resultat wird wie schon bekanntgegeben, mit der Landkarte der AdA verglichen und könnte demnach sehr interessante Beobachtungen mit sich bringen. *Ich hab(e) kalt* wurde insgesamt 30-mal ausgewählt, davon 12-mal auf deutscher Seite und 18-mal auf belgischer Seite. Hierbei ist deutlich, dass die deutschen Befragten, die diese Variante aussuchten, hauptsächlich über Bekannte oder Familie

Kontakt zu Belgien pflegen. Man könnte demnach argumentieren, dass diese Variante entweder schon in Deutschland vorhanden war oder dass sie durch den Kontakt mit Belgiern zustande gekommen ist. *Mir ist kalt* wurde im Vergleich insgesamt 64-mal bevorzugt, davon 35-mal auf belgischer und 29-mal auf deutscher Seite. Nochmals scheint das Alter der Teilnehmenden keine Rolle bei ihrer Wahl zu spielen. Es kann also darüber diskutiert werden, ob die Variante *Ich habe kalt* typisch für Ostbelgien ist, da knapp ein Drittel der Deutschen Befragten diese Variante ausgewählt haben. Dies ist auch interessant, da es der Landkarte von AdA nicht mehr entsprechen würde, auf der *Ich habe kalt* fast ausschließlich auf belgischer Seite und *Mir ist kalt* fast ausschließlich auf deutscher Seite vorhanden war. Diese Varianten würden im Rahmen dieser Untersuchung keine Isoglosse darstellen, die eine Variante von der anderen abtrennt.

Die nächste Frage betraf nochmals ein Gebäck in Form eines Mannes, das üblicherweise in der Vorweihnachtszeit – genauer gesagt am Nikolaustag – in den Bäckereien zu finden ist. Es handelt sich hierbei um den in Deutschland und Ostbelgien bekannten Weckmann. Für diese Variante entschieden sich 29 Belgier und 27 Deutsche. Bei Letzteren war nichts Auffälliges zu erkennen. Der Diminutiv *Weckmännchen* wurde von 11 Belgiern und 11 Deutschen gewählt. Drei Deutsche schreiben *Weggemann*, und betonten dabei, dass es unterschiedlich ausgesprochen wird. Dem schließt sich ein Belgier auch an, der zu beruflichen und privaten Zwecken die Grenze überquert und ebenfalls angab, Freunde oder Bekannte in Deutschland zu haben. Die restlichen 12 Belgier bevorzugten *Kloßmann* (acht Mal) und *Kloßmännchen* (vier Mal), welches somit danach aussieht, als sei es typisch Ostbelgisch. In der Tat wählte keiner auf deutscher Seite diese Variante. Die Befragten, die diese Variante auswählten, gaben ebenfalls an, nicht zu beruflichen Zwecken nach Deutschland zu gehen. Somit ist hier keine Isoglosse zu sehen, obwohl die meistverbreitete Variante von weniger wichtigen Varianten begleitet ist. Interessant wäre hier, ob der Unterschied hier möglicherweise mit der Aussprache verbunden ist.

Die folgende Frage war eine kritische Frage: „Wie nennt man in Ihrem Ort etwas, das altmodisch ist? *Das Getriebe willst du doch wohl nicht wieder einbauen, oder?*“ Hier kam es zu zwölf verschiedenen Antwortmöglichkeiten. Darunter *abgeranzt, alte, altmodisch, ausgelutscht, jebrauchte, kaputte, olle, wertlose, abgenutzte, abgelutschte, verbrauchte* und *verschlissene*. Aus Gründen der Übersichtlichkeit stelle ich die Resultate erstmals in Form einer Tabelle dar.

Wort	Belgier	Deutsche	Gesamt
abgeranzt	/	1	1
alte	1	1	2
altmodisch	1	/	1
ausgelutscht	3	6	9
jebrauchte	1	/	1
kaputte	/	1	1
olle	/	1	1
wertlose	/	1	1
abgenutzte	23	16	39
abgelutschte	13	13	26
verbrauchte	10	1	11
verschlissene	1	/	1

Tabelle 2: Anzahl Befragten, die die jeweilige Variante bevorzugten.

Ausgelutscht wurde von drei Belgiern ausgewählt, die allemal angegeben haben, zu beruflichen und persönlichen Zwecken nach Deutschland zu gehen und ebenfalls dort Bekannte oder Familie haben. Zum Vergleich gaben die sechs Deutschen, die diese Variante bevorzugten, an, dass sie nicht in Belgien arbeiten. Zusätzlich war zu beobachten, dass diese Deutschen sich gleichmäßig aufteilten. Drei der sechs Teilnehmer gaben dabei an, die Grenze zu persönlichen Zwecken zu überqueren und die drei anderen gaben an, dass sie Familienangehörige und/oder Bekannte im anderen Land haben. So hatte jeder einen Kontakt zu Belgien, aber nur über einen Weg. Hier kann man also davon ausgehen, dass diese Variante von der deutschen Seite der Grenze nach Belgien übertragen wurde. Sowohl 13 Belgier als auch 13 Deutsche bevorzugten *abgelutschte*, ohne jedoch ein Schema im Alter oder im Kontakt aufzuweisen. In Belgien war auch die Variante *verbrauchte* beliebt, die insgesamt zehn Mal gewählt wurde. Diese Variante kam auf deutscher Seite nur einmal vor, welches jedoch nicht durch die persönlichen Fragen zu erklären scheint. Die insgesamt meistgebrauchte Variante war schließlich *abgenutzte*, welche 23-mal auf belgischer und 16-mal auf deutscher Seite gewählt wurde. Hier ist auch kein Schema zu finden. Dies scheint also eine weitere Frage zu sein, die gegen eine Sprachgrenze spricht, da diese Situation in verschiedenen Weisen ausgedrückt werden

kann, die hier nicht an ein Land gebunden zu sein scheinen, und somit keine Isoglosse eine trennende Wirkung auf die Sprache hat.

Ein weiterer umstrittener Ausdruck ist die Benennung einer Person, die ängstlich ist. Insgesamt waren 61 Teilnehmer, 31 Belgier und 30 Deutsche, der Meinung, dass *Feigling* die passendste Bezeichnung ist. Dies machte also knapp 65% der Befragten aus. Elf Personen, sieben Belgier und vier Deutsche, bevorzugten *Angsthase*. Hier fällt jedoch auf, dass während bei den Belgiern alle bis auf einen angaben, Freunde in Deutschland zu haben, zwei Deutsche gar keinen Kontaktpunkt haben und zwei weitere nur über Freunde Kontakt zu Belgien haben. Dies würde also darauf hinweisen, dass es sich hierbei womöglich um eine Variante handelt, die auf beiden Seiten existiert. Neun Belgier wählten *Bangbotz*, welches jedoch nicht von Besonderheiten begleitet war. Diese Variante trat in Deutschland gar nicht auf und kann somit, als typisch belgische Variante betrachtet werden. *Schisser* suchten zwei Belgier und drei Deutsche aus. Alle anderen Variante wurden jeweils einmal ausgesucht. Auf belgischer Seite waren das folgende: *Bangert*, *Bangscesser*, *Schissert*. Ein Belgier suchte *Schisser* und *Angsthase* aus. Deutsche Varianten umfassten *Bangebüx/Bangebüchs*, *Schietbux/Schietbüchs*, *Buchsесchießer*, *Schissbux/Schissbüchs*. Hier ist auffällig, dass manche Varianten in beiden Ländern benutzt werden und parallel landeigene Varianten existieren, was also darauf hinweisen könnte, dass die Standardsprache nicht sprachlich abgegrenzt ist, obwohl der dialektale Wortschatz weiterhin gebraucht wird. Es ist keine Isoglosse vorhanden.

Die nächste Frage beschäftigte sich damit, ob anhand der Varianten *bedröppelt/geknickt/niedergeschlagen* eine Sprachgrenze zu erkennen ist. Dabei wählten 71 Menschen (repräsentativ also 75,5% der Befragten) die Variante *bedröppelt*. Diese 71 Personen bestehen aus 35 Belgiern und 36 Deutschen. Des Weiteren wählten zwölf Leute, bestehend aus neun Belgiern und drei Deutschen, das Wort *geknickt*. Hier war es möglich zu erfassen, dass die Belgier alle, bis auf einen, zwischen 20-29 Jahren alt sind. Man könnte folglich darüber diskutieren, ob diese Variante an ein Alter gebunden ist. Sechs Belgier und ein Deutscher bevorzugten *niedergeschlagen*. *Traurig* wurde von zwei Belgiern verwendet und *bedröpst* wählten ein Belgier und ein Deutscher aus. Hier ist also eher von keiner Isoglosse die Rede, da die Varianten auf beiden Seiten recht häufig benutzt wurden und insgesamt *bedröppelt* die meistgebrauchte Variante auf beiden Seiten war.

Wenn man etwas isst, was nicht großartig schmeckt, so sagt man, dass es *laff/fade/geschmackslos* ist. Hier wählten jeweils 19 Belgier und 19 Deutsche die Bezeichnung *fade* während 21 Belgier und 17 Deutsche *laff* bevorzugten. *Langweilig* bevorzugten ein Belgier und zwei Deutsche. *Geschmackslos* fanden neun Belgier und zwei Deutsche am passendsten. Dabei ist interessant, dass die Deutschen beide über 60 Jahre alt sind. Ein Deutscher sagte *lasch*, ein Belgier betitelte es als *fledisch*, einer als *schlaff* und ein weiterer als *schmeckt schlecht*. Ein Schema konnte hier nicht erfasst werden und lässt somit annehmen, dass keine Isoglosse vorhanden ist, die auf eine Sprachgrenze hindeuten könnte.

Für die folgende Bezeichnung bekamen die Befragten folgende Abbildung gezeigt. Dabei



Abbildung 41: Abbildung aus der Umfrage.
Quelle: Bild von segovax (Pixelio).

wurde 85-mal, also von 90,4% der Befragten, *Löwenzahn* ausgewählt. Davon leben 46 in Belgien und 39 in Deutschland. Es kann also davon ausgegangen werden, dass es die allgemein gebräuchliche Variante ist. Des Weiteren wurde fünf Mal auf belgischer und einmal auf deutscher Seite *Pissblume* ausgewählt. *Kettestöck* wurde

zweimal auf belgischer Seite genannt und *Pusteblume* einmal auf deutscher Seite. In den persönlichen Daten fiel dabei nichts auf, was darauf hinweisen könnte, dass diese Varianten zwei Sprachen voneinander abgrenzen. Von einer Isoglosse sollte hierbei jedoch nicht die Rede sein, da *Löwenzahn* von 90% der Teilnehmenden gewählt wurde und somit eine gewisse Übereinstimmung der Sprachen repräsentiert wird.

Wenn man einen kleinen Stromschlag erleidet, sprechen 50 Teilnehmer davon, *eine gezockt bekommen* zu haben, während 43 Leute behaupten, sie haben *eine gewischt bekommen*. Dabei sind sich 39 Belgier einig, dass die beste Variante *gezockt* ist, während 13 Belgier *gewischt* sagen. Hier ist also eine Bevorzugung zu betrachten. Ein Belgier sprach davon, *eine gesummt zu bekommen*, welches nicht mit speziellen Aspekten oder Merkmalen verbunden ist. Auf deutscher Seite war die Tendenz eher, mit 30 Antworten, dass man *eine gewischt bekommt*. Dahingegen wählten elf Deutsche die belgische Variante *gezockt*. Dies deutet auf eine Isoglosse hin, bei der die zwei Varianten trotz allem über die Grenze gelangen. Es wäre eher eine durchlässige Isoglosse, bei der trotz allem sichtbar ist, welche Variante zu welchem Land gehört. Bezüglich *bekommen* vs. *gekriegt*

fällt jedoch auf, dass sich die Teilnehmer auf beiden Seiten der Grenze einig sind, dass *bekommen* üblicher ist.

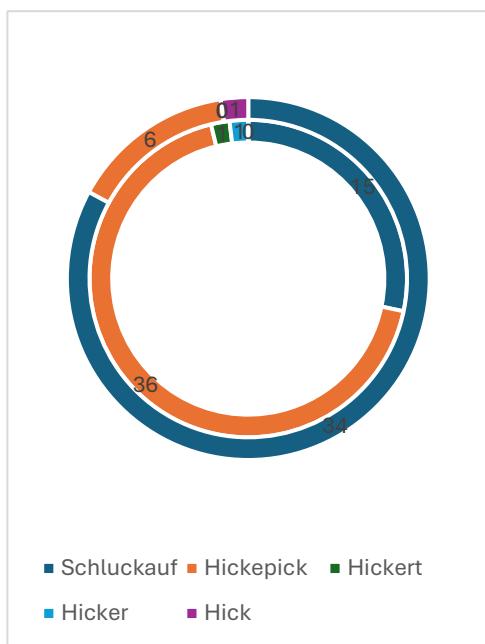


Abbildung 42: *Hickepick/Schluckauf* an der deutsch-belgischen Grenze. Innerer Kreis: Belgien; Äußerer Kreis: Deutschland.

Der vorletzte Ausdruck beschreibt das ruckartige und wiederholte Einatmen einer Person, das mit einem Geräusch verbunden ist. *Schluckauf* ist eine der Ausdrücke, die von 34 Deutschen und 15 Belgern ausgewählt wurde. 36 Belgier und sechs Deutsche suchten *Hickepick*, eine weitere Variante aus. Dabei gaben alle Deutschen hier an, Freunde oder Familie auf der anderen Grenzseite zu haben. Demnach kann daraus abgeleitet werden, dass sich *Hickepick* für Deutsche womöglich eher in informelleren Kreisen etabliert hat. Auf jeden Fall kann davon ausgegangen werden, dass *Hickepick* viel eher dank dem informellen Kontakt zu Belgien in Deutschland zustande kommt als durch berufliche Zwecke. *Hickert*, *Hicker* und *Hick* wurden alle jeweils nur einmal genannt. Hier ist jedoch eher weniger von einer Isoglosse auszugehen, da beide Varianten deutlich auf beiden Seiten der Grenze repräsentiert werden.

Letztendlich sollten die Befragten sagen, wie sie das abgebildete Gericht nennen. Die Deutschen waren sich fast einstimmig – mit Ausnahme von sechs Befragten – einig, dass es *Reibekuchen* heißt. Die sechs restlichen Befragten aus Deutschland nennen es *Kartoffelpuffer*. Hier fällt jedoch auf, dass wenig Kontakt zu Belgien besteht, weshalb man davon ausgehen könnte, dass es also in Deutschland zu den Varianten zählt. In Belgien traten folgende Varianten auf: acht Mal *Rösti*, 39-mal *Reibekuchen*, vier Mal *Kartoffelpuffer*, einmal *Reibeplätzchen* und einmal *weder noch*. Bei *Kartoffelpuffer* gaben alle Belgier außer einer an, in Deutschland zu arbeiten und Freunde oder Familie dort zu haben. Dies unterstützt also die These, dass



Abbildung 43: Abbildung aus der Umfrage. Quelle: Eigenes Bild vom 18.12.2024.

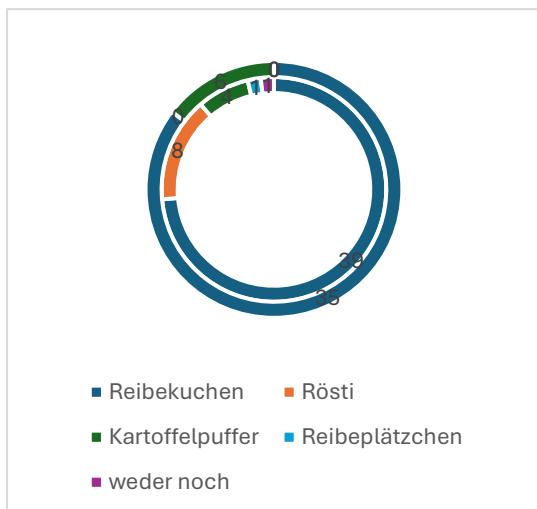


Abbildung 44: Reibekuchen/Kartoffelpuffer/Rösti an der deutsch-belgischen Grenze. Innerer Kreis: Belgien; Äußerer Kreis: Deutschland.

Die Auswertung aller Ausdrücke und Bezeichnungen lässt vermuten, dass keine Sprachgrenze vorhanden ist. Diese Aussage können durch folgende Aspekte begründet werden:

- ❖ Von 20 Bezeichnungen und Ausdrücken deuten nur vier auf eine Sprachgrenze hin. Die restlichen 16 Bezeichnungen und ihre Varianten zeigen eine – sowohl auf deutscher als auch auf belgischer Seite der Grenze – vorhandene Nutzung derselben Varianten.
- ❖ Von den vier vorhandenen Isoglossen (*Containerpark*, *Car-Wash*, *Mulleflupp* und *Blaubeere*) sind drei – *Containerpark*, *Car-Wash* und *Blaubeere* – an den Gebrauch der Behörde, beziehungsweise der öffentlichen Einrichtungen gebunden und *Mulleflupp*, welches keine ganz genaue Isoglosse darstellt, ist nicht an öffentliche Situationen oder Einrichtungen gebunden. Des Weiteren ist *Blaubeere* zwar in Belgien fast ausschließlich gewählt worden, doch durch die Verwendung derselben Variante auf deutscher Seite lässt sich vermuten, dass es keine Isoglosse darstellt, sondern eine sprachliche Vielfalt auf deutscher Seite. Die Variante *Heidelbeere* dahingegen zeichnet eine deutliche Isoglosse aus.

Diesen Aspekten zufolge wäre keine Sprachgrenze vorhanden, wenn auch manche Varianten nur auf einer Seite der Staatsgrenze vorhanden sind. Anhand der letzten Frage wollen wir nun beobachten, inwiefern eine mentale Grenze vorhanden ist.

Kartoffelpuffer eine deutsche Variante sei. Hier ist also wieder diskutierbar, ob es wirklich eine Isoglosse bezüglich diesen Varianten gibt, da knapp 80% der Befragten *Reibekuchen* präferierten.

7.2.3. Resultate zur Ähnlichkeit der Sprachen auf beiden Seiten der Staatsgrenze

Kommen wir schließlich zu der Frage zur Differenz der Sprachen auf beiden Seiten der Grenze. Insgesamt antworteten sieben Personen, bestehend aus drei Belgien und vier Deutschen, die Sprache (hier Sprache im Alltag) sei auf beiden Seiten der Staatsgrenze identisch. Die restlichen 87 Befragten, bestehend aus 50 Belgien und 37 Deutsche, waren sich einig, dass die Sprache in der Deutschsprachigen Gemeinschaft und in Nordrhein-Westfalen nicht identisch ist. Somit ist klar, dass die Menschen die Staatsgrenze als mentale Sprachgrenze wahrnehmen. Bei der Begründung zu den Unterschieden der beiden Sprachen fielen verschiedenste Gründe zusammen. Vergessen wir hierbei nicht, dass man pro Befragten mehrere Antwort haben kann, da hier mehrere Antworten ausgewählt werden durften. Demnach ergeben alle ausgewählten Antworten nicht die Anzahl der 87 Teilnehmern, für die die Sprache auf beiden Seiten der Grenze nicht identisch ist, sondern entsprechen der Gesamtanzahl angekreuzter Begründungen. Ich werde die Begründungen mitsamt der Anzahl Leute, die diese Begründung aussuchten, aus Gründen der Übersichtlichkeit in Form einer Tabelle wiedergeben.

Begründung	Gesamt	Anzahl Belgier	Anzahl Deutscher
Die Sprache wirkt auf einer Seite der Grenze schöner/gehobener, und zwar auf der belgischen Seite.	5 5,7% ²	3 6% ³	2 5,4%
Die Sprache wirkt auf einer Seite der Grenze schöner/gehobener, und zwar auf der deutschen Seite.	35 40,2%	23 46%	12 32,4%
Die Sprache wirkt auf einer Seite der Grenze sympathischer, und zwar auf der belgischen Seite.	40 46%	31 62%	9 24,3%

² Die Prozentwerte der Gesamtzahl zu jeder Begründung wurden auf Basis des Gesamtwerts von 87 Antworten ausgerechnet, welche hier die 100% darstellen. Diese 100% bestehen aus 57,5% Belgien und 42,5% Deutschen.

³ Die Prozentwerte, die pro Land ausgerechnet wurden, basieren auf dem Wert der Gesamtzahl der Belgier oder Deutsche, die für jede einzelne Begründung als 100% wahrgenommen wird. Demnach sind hier die 100% nicht gleich der 87 Teilnehmenden, sondern den 50 Belgien für die zweite oder aber den 37 Deutschen für die dritte Spalte. Folglich ergeben die Prozentwerte der beiden Länder insgesamt nicht die 100% der gesamten Teilnehmer, sondern dienen nur zur Repräsentation bezüglich der gesamten Teilnehmer eines Landes.

Die Sprache wirkt auf einer Seite der Grenze sympathischer, und zwar auf der deutschen Seite.	6 6,9%	/ 0%	6 12,2%
Die Sprache wirkt auf einer Seite der Grenze vielfältiger, und zwar auf der belgischen Seite.	25 28,7%	17 34%	8 21,6%
Die Sprache wirkt auf einer Seite der Grenze vielfältiger, und zwar auf der deutschen Seite.	10 11,5%	8 16%	2 5,4%
Die Sprache wirkt auf einer Seite der Grenze korrekter, und zwar auf der belgischen Seite.	4 4,6%	1 2%	3 8,1%
Die Sprache wirkt auf einer Seite der Grenze korrekter, und zwar auf der deutschen Seite.	54 62,1%	31 62%	23 62,2%
Die Sprache wirkt auf einer Seite der Grenze lebendiger, und zwar auf der belgischen Seite.	29 33,3%	21 42%	8 21,6%
Die Sprache wirkt auf einer Seite der Grenze lebendiger, und zwar auf der deutschen Seite.	3 3,4%	/ 0%	3 8,1%
Die Sprache wirkt auf einer Seite der Grenze komplexer, und zwar auf der belgischen Seite.	6 6,9%	3 6%	3 8,1%
Die Sprache wirkt auf einer Seite der Grenze komplexer, und zwar auf der deutschen Seite.	31 35,6%	22 44%	9 24,3%
Die Sprache wirkt auf einer Seite der Grenze den Situationen entsprechend adäquater, und zwar auf der belgischen Seite.	10 11,5%	9 18%	1 2,7%
Die Sprache wirkt auf einer Seite der Grenze den Situationen entsprechend adäquater, und zwar auf der deutschen Seite.	18 20,7%	10 20%	8 21,6%
Die Sprache wirkt auf einer Seite der Grenze plump, und zwar auf der belgischen Seite.	23 26,4%	14 28%	9 24,3%
Die Sprache wirkt auf einer Seite der Grenze plump, und zwar auf der deutschen Seite.	2 2,3%	/ 0%	2 5,4%

Tabelle 3: Begründungen bezüglich der Ähnlichkeiten der deutschen Sprache auf beiden Seiten der Grenze.

Aus dieser Tabelle können mehrere Sachen gesondert betrachtet werden. Zuallererst wird deutlich, dass sowohl ein Großteil der Belgier, mit 46%, als auch ein guter Teil der Deutschen, mit 32,4%, sich einig sind, dass die Sprache auf deutscher Seite schöner und

gehobener wirkt. Die Sprache scheint also, wenn auch nicht von allen, als schöner oder gehobener in Deutschland wahrgenommen zu werden. Der recht hohe Anteil Belgier, der diese Aussage vertritt, könnte dadurch beeinflusst worden sein, dass in den Schulen meist das ostbelgische Deutsch als nicht korrekte Variante des Deutschen dargestellt wird. Bezuglich der Aussage, welche Sprache sympathischer wirke, war sehr deutlich, dass die belgische Seite der Grenze eine sympathischere Sprache spricht, da insgesamt 46% der Teilnehmer diese Aussage wählten. Diese Teilnehmer stellten 62% der Belgier und 24,3% der Deutschen dar. Aus deutscher Sicht wird die belgische Varietät der deutschen Sprache also nur von einem Viertel der deutschen Teilnehmer als sympathischer angesehen. Es waren jedoch auch nur 12,2% der Meinung, dass die Sprache auf der deutschen Seite sympathischer sei, was darauf hinweist, dass im Ganzen das ostbelgische Deutsch sympathischer wirkt.

Die Vielfältigkeit betreffend, sind die Meinungen geteilt. Hier waren insgesamt mehr Teilnehmer der Meinung, dass die Sprache auf belgischer Seite vielfältiger ist. Dabei halten mehr als doppelt so viele Teilnehmer die Sprache auf belgischer Seite als vielfältiger als diejenigen, die der Meinung sind, dass die Sprache auf deutscher Seite vielfältiger ist. Die Deutschen, die die belgische Seite als vielfältiger wahrnehmen, waren ganze vier Mal höher als diejenigen, die meinten, die deutsche Sprache sei auf deutscher Seite der Grenze vielfältiger.

Sehr beeindruckend, aber nicht überraschend war die Auswertung der Aussage, dass die deutsche Sprache auf einer der Grenzseiten korrekter wirkt. 62,1% der Teilnehmer, also 54 Befragte, waren sich einig, dass die Sprache auf der deutschen Grenzseite korrekter wirkt, während nur 4,6% meinten, dass das ostbelgische Deutsch korrekter sei. Hierbei ist interessant, dass letztere Aussage nur von einem Belgier und drei Deutschen gewählt wurde. Dies lässt vermuten, dass die Belgier selbst ihre eigene deutsche Sprache nicht als korrekter als die Sprache der deutschen Grenzseite wahrnehmen. Die Wahrnehmung, die deutsche Sprache auf der belgischen Seite sei nicht so korrekt wie das Deutsch auf deutscher Seite der Grenze, könnte womöglich darauf zurückzuführen sein, dass deutschsprachige Belgier in der Schule häufig beigebracht bekommen, dass das ostbelgische Deutsch kein richtiges Deutsch sei.

Die Lebendigkeit der Sprache ist ein weiterer Aspekt, der den Teilnehmern angeboten wurde. Deutsche waren sich uneinig, welche der beiden Grenzseiten eine lebendigere Sprache besitzt. Es waren jedoch ein paar Deutsche mehr der Meinung die belgische Variante sei lebendiger. Die Belgier dahingegen waren sich sehr einig und gaben 21-mal an, dass die belgische Seite eine lebendigere Sprache spricht. Kein einziger Belgier war der Meinung, dass die deutsche Sprache auf deutscher Seite lebendiger wirkt. Die komplexere Sprache ist nach den Teilnehmern wiederum die Sprache auf deutscher Seite. Dem stimmten 44% der Belgier und 24,3% der Deutschen zu.

Des Weiteren wurden die Teilnehmer gefragt, ob auf einer Seite der Grenze die Sprache der Situation entsprechend adäquat wirkt. Dieser Aussage stimmten insgesamt 32,2% der Teilnehmer zu. Dabei waren 20,7% der Meinung es sei die Sprache auf deutscher Seite und die restlichen 11,5% meinten, dass die Sprache in Belgien der Situation entsprechend angepasster sei. Bei einem genauen Vergleich der Anzahl Deutscher und Belgier fällt auf, dass, während fast dieselbe Anzahl Personen auf beiden Seiten für die bundesdeutsche Sprache wählten, die Sprache auf belgischer Seite fast ausschließlich von Belgiern als der Situation entsprechend adäquater bewertet wurde.

Die letzte Aussage diente dazu herauszufinden, ob die Sprache auf einer Seite als *plump* wahrgenommen wird. Diese Aussage verdeutlichte, dass die Sprache hauptsächlich auf belgischer Seite, wenn auch nur von wenigen Teilnehmern, als *plump* charakterisiert wird. Belgier sprachen dabei nie von der Sprache auf deutscher Seite als *plump*. Lediglich zwei Deutsche waren letzterer Meinung.

Zusätzlich zu den vorgegebenen Charakteristika war es auch möglich, seine eigene Begründung aufzuschreiben. So wurden folgende Sachen frei von den Befragten ausgewählt:

- ❖ „Der große Unterschied ist, dass man sich nicht immer untereinander versteht (plattes Wasser/ stilles Wasser,...)“
- ❖ „Die Sprache auf belgischer Seite ist französisch angehaucht“
- ❖ „Kann ich nicht beurteilen“
- ❖ „Kelmis klingt plump“
- ❖ „Unterschiedliche Einflüsse führen zu einem unterschiedlichen Sprachgebrauch“
- ❖ „Sie ist nur anders: Ductus und Vokabular“

- ❖ „Auf der belgischen Seite gibt es mehr Französische Wörter, die sich in die deutsche Sprache mischen.“
- ❖ „Auf der deutschen Seite wirkt die Sprache der Belgier, mit einem französischen Akzent“
- ❖ „Jede Region hat ihre alltagssprachlichen Besonderheiten. Dies trägt zu einem Heimatgefühl bei und macht jede Region besonders und einzigartig egal auf welcher Seite der Grenze.“

Diese Begründungen können jeweils kategorisiert werden in folgende Kategorien: Einfluss einer romanischen Sprache, denn die meisten wollen mit ihrer Begründung darauf hinaus, dass die deutsche Sprache in Ostbelgien vom Französischen beeinflusst wurde und auch immer noch wird und es demnach nicht mit der bundesdeutschen Variante identisch ist; Individuelle Identität. Aber auch hier steht fest, dass die Leute sich einig sind, dass es eine mentale Sprachgrenze entlang der Staatsgrenze gibt.

Diese umfangreiche Auswertung der Frage zur Ähnlichkeit der Sprache verdeutlicht, dass die betroffenen Gesellschaften eine recht geprägte Wahrnehmung der Sprache auf beiden Seiten der Grenze haben.

7.2.4. Spezifisch auffallende Teilnehmer und ihre Antworten

Bei der Auswertung der empirischen Untersuchung fiel, neben den allgemeinen Resultaten, auch in Bezug auf bestimmte Teilnehmer etwas auf. Wir wollen uns in diesem Abschnitt den Teilnehmern widmen, die wegen ihrer spezifischen Merkmale auffielen. Zu diesen Merkmalen zählen sowohl auffallende Variantenwahlen als auch auffällige Verhältnisangaben zum angrenzenden Land des Untersuchungsgebiets. Wir möchten nur diejenigen Teilnehmer näher betrachten, die eine Vielzahl an auffälligen Varianten wählten oder aber völlig herausstachen durch eine gewisse Variantenbevorzugung.

Zuerst schauen wir uns nun die Teilnehmer an, die angaben, mittlerweile in Belgien zu leben, aber in Deutschland aufgewachsen zu sein. Es handelt sich hierbei um sieben teilnehmende Menschen, die altersbezogen wie folgt eingeteilt werden können: Vier Teilnehmer sind 20-29, einer ist 30-39 und zwei sind 40-49 Jahre alt. Die Grenzüberquerung betreffend ist bei den sieben betroffenen Teilnehmern zu beobachten, dass alle Teilnehmer bis auf einen die Grenze zu professionellen und persönlichen Gründen überqueren. Der Teilnehmer, der die oben genannte Ausnahme darstellt,

überquert nur zu privaten Gründen die Grenze. Des Weiteren gaben alle sieben Teilnehmer an, *viele* Freunde in Deutschland zu haben, bis auf einen Teilnehmer, der angab, *wenige* zu haben. Die Auswahl der Bezeichnungen betreffend, erscheinen manche Varianten deutlicher als andere. *Containerpark* zum Beispiel, wurde von allen außer einer Person gewählt. Dabei ist zu beobachten, dass oftmals eine in Deutschland aufgewachsene und in Belgien lebende Person der Liste (s. Anhang: belgische Teilnehmer 35) anders antwortete, wobei andere Teilnehmer auch ab und zu herausstechen. Die beschriebene Person fiel bei folgenden Varianten auf: *Heidelbeere, nach und nach, Wertstoffhof, Weckmann, fade, gewischt, Reibeplatzchen*. Zudem benutzten Teilnehmer 5, 6 und 7 dieser Kategorie (s. Anhang: belgische Teilnehmer 43, 50 und 52) auch ab und zu diese Varianten.

Dieses Phänomen, dass man in Deutschland aufgewachsen ist und nun in Belgien lebt, gibt es auf deutscher Seite der Grenze auch. In diesem Sinne gaben drei Teilnehmer an, zum jetzigen Zeitpunkt in Deutschland zu leben, aber in Belgien aufgewachsen zu sein (s. Anhang: deutsche Teilnehmer 2, 13, 29). Diese Teilnehmer lassen sich in folgende Altersklassen einteilen: Zwei Teilnehmer sind zwischen 20-29 und einer ist über 60 Jahre alt. Sie gaben alle drei nur bei der Frage nach Freunden oder Familie auf der anderen Seite der Grenze dieselbe Antwort an, und zwar, dass sie *viele* Angehörigen oder Freunde haben. Bei der Grenzüberquerung zu professionellen Zwecken gaben die zwei 20-29-jährigen an, nicht in Belgien zu arbeiten oder zu studieren, während die über 60-jährige Person angab, die Grenze zu diesem Zweck zu überqueren. Zu persönlichen Zwecken überqueren den Angaben zufolge eine der 20-29-jährigen und die über 60-jährige Person die Grenze. Dies bedeutet also, dass der älteste Teilnehmer durch alle möglichen Wege Kontakt zur anderen Grenzseite besitzt, während die zwei 20-29-jährigen nur jeweils über private oder professionelle Zwecke Kontakt aufweisen. Was nun die Bezeichnungen und Ausdrücke betrifft, so fällt auf, dass meist jeweils zwei der drei betroffenen Personen die belgische Variante wählten. Ab und an, genauer gesagt neun Mal, benutzen sie alle dieselbe Variante, so zum Beispiel bei *knabbern, Knöllchen* oder *Mutzen*. Aber auch typisch belgische Varianten, wie *eine gezockt bekommen* oder *Hickepick* wählten sie alle drei.

Bei einer eher individuelleren Auswertung fielen gleichermaßen Teilnehmer auf, die nicht unbedingt in beiden Ländern gelebt haben. Dabei handelt es sich um Teilnehmer, die

entweder kaum Varianten der anderen Grenzseite auswählten oder im Gegensatz nahezu ausschließlich Varianten der anderen Grenzseite auswählten. Durch die Verwendung keiner oder im Gegensatz massenhafter für ihr Land untypischer Varianten zeichneten sich Teilnehmer aus, die im folgenden Abschnitt besprochen werden sollen.

Der erste Teilnehmer (s. Anhang: belgischer Teilnehmer 1), der an meiner Umfrage teilnahm, stellt eine erste auffällige Person dar. Es handelt sich hierbei um eine über 60-jährige Person, die in Belgien aufgewachsen ist, zwar zu persönlichen Gründen aber dafür nicht zu professionellen Gründen die deutsch-belgische Grenze überquert. Er/Sie hat des Weiteren keine Bekannten oder Familienangehörige in Deutschland und weist somit auf Anhieb eher wenig Kontakt zur rheinischen Alltagssprache auf. Folglich ist zu erkennen, dass dieser Teilnehmer viele typisch ostbelgischen Varianten aussuchte, etwa *Klosmann*, *Containerpark* oder etwa *Car-Wash*. Es wurde von dieser Person ebenfalls *Kettestöck* ausgewählt. Diese Bezeichnung entsteht daher, dass sich diese Blume aufgrund ihrer hohlen Stängel ineinanderstecken lässt und somit eine Kette entsteht (vgl. Löwenzahn, o.D.). Dieser Teilnehmer benutzt somit trotz möglichem Kontakt zu anderen Varianten innerhalb Ostbelgiens weiterhin die typisch belgischen Varianten.

Zwei Teilnehmer fielen aufgrund ihrer völligen fehlenden Verwendung von deutschen Varianten auf (s. Anhang: belgische Teilnehmer 33 und 51). Es handelt sich dabei um einen in Deutschland aufgewachsenen und jetzt in Belgien lebenden 30-39-jährigen, der zu professionellen und privaten Zwecken die Grenze überquert und um einen 50-59-jährigen Teilnehmer, der die Grenze nur zu privaten Gründen überquert. Diese zwei Teilnehmer, welche auch angaben, Freunde und Familienangehörige in Deutschland zu haben suchten also keine untypischen Antworten aus. In diesem Sinne suchten sie entweder die von den meisten Teilnehmern ausgesuchte bundesdeutsche Variante oder die typisch belgische Variante aus. Im Falle des jüngeren Teilnehmer ist dies auffällig, da er sowohl in Deutschland als auch in Belgien gelebt hat. Es könnte sich folglich gefragt werden, ob dies möglicherweise ein Hinweis sein könnte, dass die Sprache doch nicht so unterschiedlich ist, wenn man die subjektive Wahrnehmung der Menschen beiseitelegt.

Auf deutscher Seite waren solche Teilnehmer genauso vorhanden. Ein 20-29-jähriger Teilnehmer (s. Anhang: deutscher Teilnehmer 3), der die Grenze zu keinem der angegebenen Zwecke überquert und nur wenige Freunde oder Familienangehörige auf

der anderen Grenzseite zählt, nutzte die belgischen Varianten *eine gezockt bekommen* und *Hickepick*. Es sind zwar nur zwei Varianten, jedoch ist interessant, dass diese Varianten besonders im Umgang mit Menschen benötigt werden, weshalb seine Wahl entweder auf die wenigen Freunde oder Familienangehörige in Belgien oder auf sein direktes Umfeld in Deutschland zurückzuführen ist. In letzterem Fall würde sein Umfeld womöglich mehr Kontakt zu Belgien pflegen. Bei diesem Teilnehmer stellt sich nichtsdestotrotz die Frage, wieso diese Varianten gewählt wurden, aber nicht zum Beispiel die belgische Variante von *nach und nach* oder etwa *Mir ist kalt*.

Ein weiterer auffälliger Teilnehmer auf deutscher Seite der Staatsgrenze war folgender: Ein 20-29-jähriger Teilnehmer, der weder zu professionellen noch zu privaten Gründen die Staatsgrenze überquert. Er/Sie hat trotz allem wenige Freunde oder Familienangehörige in Belgien (s. Anhang: deutscher Teilnehmer 6). Dieser Teilnehmer wählte keine typisch belgischen Varianten. Dies zeigt, dass der Gebrauch von Varianten nicht nur vom eigenen Kontakt zu Belgien abhängig ist, sondern auch von dem des eigenen direkten Umfelds. Man könnte davon ausgehen, dass diejenigen typischen belgischen Varianten, welche Teilnehmer 3 mit demselben persönlichen Hintergrund aussuchte, dadurch bevorzugt wurden, dass Letzterer im Umfeld Menschen hat, die in stärkerem Kontakt mit der ostbelgischen Sprachvarietät in Kontakt stehen. Es wäre somit zu beobachten, dass die Varianten ganz und gar nicht ausschließlich von der Frequenz der eigenen Überquerung abhängig sind, sondern vielleicht ebenfalls von der Frequenz des Kontakts des eigenen Umfelds.

Teilnehmer 10, 12, 24 und 26 (s. Anhang: deutsche Teilnehmer) wählten auch keine typisch belgischen Varianten aus und gaben an, wenig oder gar keinen Kontakt zu Belgien zu pflegen. Den persönlichen Angaben zufolge erscheinen ihre Bevorzugungen logisch und verdeutlichen zeitgleich, dass Deutschland weniger von der ostbelgischen Varietät beeinflusst wird als andersherum. Somit bestätigt die Auswertung ebenfalls unsere These, dass eher ein Einfluss der rheinischen Alltagssprache auf die ostbelgische stattfindet als einer der ostbelgischen Alltagssprache auf die rheinische Sprache.

Völlig anders fiel ein über 60-jähriger Teilnehmer auf, der in Belgien aufgewachsen ist und nun in Deutschland lebt (s. Anhang: deutscher Teilnehmer 29). Dieser wählte nämlich extrem viele typisch belgische Varianten und verdeutlichte somit, dass die verbrachte Zeit

in einem Land die Sprache beeinflusst. Es kann davon ausgegangen werden, dass dieser einen Großteil der Lexik aus der ostbelgischen Umgangssprache beibehalten hat.

7.3.Fazit der Auswertung

Aus diesen reichhaltigen Resultaten meiner empirischen Untersuchung ergibt sich eine Tendenz. Während in Deutschland noch ein paar Teilnehmer eine recht unvermischte deutsche Sprache sprechen, ist auf belgischer Seite, genauer gesagt in der Deutschsprachigen Gemeinschaft Belgiens, immer mehr rheinischer und bundesdeutscher Wortschatz vorhanden. Trotz allem zeichnet sich das Gebiet der DG durch eine hohe Frequenz der eigenen Varianten aus, die zeitgleich die Identität dieses Sprachgebiets widerspiegeln. In diesem Sinne ist ein gewisser Einfluss des Französischen zu erfassen, welcher in den Wortschatz der Ostbelgier einfließt. Ebenfalls erweist sich die Rolle des Kontakts zur anderen Seite der Staatsgrenze – sei es zu professionellen oder aber auch privaten Zwecken – als ein recht stark beeinflussender Faktor für die Entwicklung einer Sprache und der damit einhergehenden Entwicklung einer sprachlichen Grenze.

Aus dieser empirischen Untersuchung lässt sich somit zusammenfassen, dass die Wahl der Bezeichnung nicht nur von der Situation abhängig ist, sondern auch vom Einfluss der umkreisenden Standardsprachen, wie etwa das Standarddeutsch oder eben das Französische. Zusätzlich wird die Wahl einer Bezeichnung von Bekannten und dem gesamten restlichen Umfeld einer Person beeinflusst, insofern die Synchronisierungsakte endlos weiter stattfinden.

8. Fazit

Die bisherige Untersuchungen haben verdeutlicht, inwiefern ein Sprachgebiet von dem jeweiligen kulturellen, historischen und politischen Hintergrund geprägt ist. Diese Arbeit hat einen umfangreichen Einblick in das Gebiet der Deutschsprachigen Gemeinschaft bieten können. Wir sind dabei auf zahlreiche Faktoren in diesem Gebiet eingegangen, etwa die Euregio Maas-Rhein, welche einen Austausch begünstigt oder etwa die wirtschaftliche Zuneigung zu den größeren Städten Verviers und Aachen. Obwohl Ostbelgien also einen Autonomiestatus besitzt, ist eine leichte Positionierung zu den

nahegelegenen Städten zu erfassen. Demzufolge wird das ostbelgische Deutsch sowohl vom Französischen als auch von der rheinischen Alltagssprache oder der bundesdeutschen Standardsprache beeinflusst. Dieser Einfluss führt folglich zu einer identitätsgebundenen Entwicklung der Sprache sowie eine Entwicklung an eine nahegelegene kodifizierte Standardsprache. Die empirische Untersuchung hat ebenfalls verdeutlichen können, dass die Sprachen sich auf beiden Seiten der deutsch-belgischen Staatsgrenze nicht stark unterscheiden und dennoch nicht komplett identisch sind.

Bei einem Versuch die Staatsgrenze einer Sprachgrenze gleichzustellen, muss leider festgestellt werden, dass obwohl manche Varianten die zwei Alltagssprachen voneinander abgrenzen, die Mehrheit, der in dieser Arbeit untersuchten Varianten, keine deutliche Sprachgrenze befürworten. Demzufolge sprechen die Auswertungen gegen eine vorhandene Sprachgrenze zwischen der Deutschsprachigen Gemeinschaft Belgiens und der Region Aachen. Die Staatsgrenze wäre folglich nicht als Sprachgrenze zu betrachten, obschon die subjektive Wahrnehmung der dort lebenden Menschen eine Sprachgrenze befürworten würde. Diese gaben schließlich zu 92,5% an, dass die Sprachen auf beiden Seiten der Staatsgrenze unterschiedlich seien. Es stellt sich somit die Frage, ob diese Wahrnehmungen der Teilnehmer, dass es unterschiedliche Sprachen an der deutsch-belgischen Staatsgrenze gibt, durch phonologische oder syntaktische Merkmale entstehen, oder ob der Faktor der Identität und der mentale Vorgang einer räumlichen Unterteilung Grund für diese Wahrnehmungen sein könnten. Der Identitätsfaktor scheint folglich eine mehr oder weniger wichtige Rolle zu spielen, da die Ostbelgier sich durch diese Identität sowohl von den Deutschen als auch von den Wallonen abgrenzen.

In allen Fällen ist klar, dass die Menschen sich nicht unbedingt durch ihre Sprache abgrenzen, auch wenn sie es manchmal meinen könnten. Die Frage auf die hier gestellte Fragestellung, ob die deutsch-belgische Staatsgrenze eine Sprachgrenze ist, sollte also wie folgt lauten: Obschon eine Sprachgrenze nicht erfasst werden kann, deutet die untersuchte Staatsgrenze darauf hin, dass auf beiden Seiten der Grenze zwei verschiedene Gesellschaften leben, die sowohl sprachlich, kulturelle und politische Merkmale teilen als auch ihre eigenen Merkmale tragen. Auf beiden Seiten ist zwar eine regionale Umgangssprache vorhanden, die jedoch von einer gemeinsamen Sprache überdacht wird. Somit sind verschiedene lexikalische Merkmale in beiden Alltagssprachen vorhanden. Nicht nur die überdachende Standardsprache, sondern auch die Dialekte beeinflussen die

Alltagssprachen auf beiden Seiten der Grenze. Da diese jedoch ebenfalls aus demselben Dialektgebiet abstammen, ist der Einfluss, obwohl nicht ganz identisch, auch nicht völlig unterschiedlich. Die an Ostbelgien grenzende französische Sprache scheint einen Unterschied zu bringen, der die zwei Seiten der Grenze sprachlich unterscheidet, da die Region Aachen nicht von Mehrsprachigkeit geprägt ist und somit nicht alle französischen Einflüsse bis dorthin gelangen. Es kann schlussendlich also davon die Rede sein, dass die ostbelgische und rheinische Alltagssprachen in Hinsicht auf die Lexik keine völlige Divergenz oder Konvergenz aufzeigen, sondern viel eher manche Benennungen teilen und manche wiederum unterschiedlich nutzen.

9. Literaturverzeichnis

- AdA = Elspaß, Stephan. & Möller, Robert (2003ff). *Atlas zur deutschen Alltagssprache (AdA)*, <https://www.atlas-alltagssprache.de> (zuletzt eingesehen am 9.05.2025).
- Ammon, Ulrich & Bickel, Hans (2016). Variantenwörterbuch des Deutschen: Die Standardsprache in Österreich, der Schweiz, Deutschland, Liechtenstein, Luxemburg, Ostbelgien und Südtirol sowie Rumänien, Namibia und Mennonitensiedlungen. Berlin: De Gruyter.
- Auer, Peter (2004). Sprache, Grenze, Raum. In: *Zeitschrift für Sprachwissenschaft* 23(2), S. 149-179.
- Brüll, Christoph & Fickers, Andreas (2016). Zeit-Räume im langen 19. Jahrhundert: Erfahrungen von Verdichtung, Beschleunigung und Beharrung. In: Carlo Lejeune (Hg.): *Grenzerfahrungen. Eine Geschichte der Deutschsprachigen Gemeinschaft Belgiens, Bd. 3: Code civil, beschleunigte Moderne und Dynamiken des Beharrens (1794-1919)*. Eupen: Grenz-Echo Verlag, S. 7-27.
- Brüll, Christoph & Lejeune, Carlo (2019). Ein anderer Blick auf die Übergänge in der Regionalgeschichte: Brüche und Krisen im Vergleich. In: Carlo Lejeune/ Christoph Brüll/ Peter M. Quadflieg (Hg.): *Grenzerfahrungen. Eine Geschichte der Deutschsprachigen Gemeinschaft Belgiens, Bd. 4: Staatenwechsel, Identitätskonflikte, Kriegserfahrungen (1919-1945)*. Eupen: Grenz-Echo Verlag, S. 170-187.
- Brüll, Christoph & Quadflieg, Anna (2023). Die institutionellen Außenbeziehungen der Deutschsprachigen Gemeinschaft seit den 1970er Jahren: Notwendige Öffnung oder eine Nummer zu groß? In: Christoph Brüll/ Tobias Dewes/ Andreas Fickers/ Vitus Sproten (Hg.): *Grenzerfahrungen. Eine Geschichte der Deutschsprachigen Gemeinschaft Belgiens, Bd. 6: Föderalisierung, Strukturwandel, Erwartungshorizonte (1973-heute)*. Eupen: Grenz-Echo Verlag, S. 50-76.
- Bülow, Lars & Kleene, Andrea (2019). Synchronisierung und Sprachdynamik im deutsch-österreichischen Grenzraum. In: Nicole Palliwoda/ Verena Sauer/ Stephanie Sauermilch (Hg.): *Politische Grenzen – Sprachliche Grenzen?*

Dialektographische und wahrnehmungsdialektologische Perspektiven im deutschsprachigen Raum. Berlin: De Gruyter, S. 179-205.

Cajot, José (1989). Neue Sprachschränke im ‚Land ohne Grenzen‘? Zum Einfluß politischer Grenzen auf die germanischen Mundarten in der belgisch-niederländisch-deutsch-luxemburgischen Euregio. Köln: Böhlau Verlag.

Christen, Helen (2015). Andrea Mathussek. 2014. Sprachräume und Sprachgrenzen im Untersuchungsgebiet des Sprachatlas von Mittelfranken. Traditionelle Dialektgeographie–Wahrnehmungsdialektologie–Dialektometrie.

Darquennes Jeroen (2013). Deutsch als Muttersprache in Belgien: Forschungsstand und Forschungsperspektiven. In: *Vielfalt, Variation und Stellung der deutschen Sprache*, S. 349-368.

Donat, Elisabeth & Lenhart, Simon (2024). Europeanization of citizens vis-à-vis regional politicians: the case of the German-speaking Community of Belgium in the Euregio Maas-Rhine. In: *Journal of Contemporary European Studies* 32(2), S. 400-414.

Eckl-Reinisch, Gitta (2023). Warum man in Südtirol Deutsch spricht. *Italviva*, <https://italviva.de/geschichte-suedtirols/#:~:text=Heute%20sind%20in%20S%C3%BCdtyrol%20314.604,auch%20italienische%20Rundfunk%2D%20und%20Fernsehsendungen>. (eingesehen am 11.04.2025).

ESV-Redaktion Philologie (2022). Von Teutonismus, Rauchfangkehrern, Läufern und Gebäck. *Erich Schmidt Verlag*, <https://www.esv.info/aktuell/von-teutonismus-rauchfangkehrern-laeufern-und-gebaeck/id/120947/meldung.html#:~:text=Eine%20%E2%80%9EAprikose%E2%80%9C%20k%C3%B6nnen%20wir%20sowohl,das%20%E2%80%9EFahrrad%E2%80%9C%20in%20Deutschland> (eingesehen am 25.04.2025)

Heinen, Franz-Josef & Kremer, Edie (2016). Flatten, Bob und Nonnenfürzchen: Alltagssprache in Ostbelgien. Eupen: Grenz-Echo Verlag.

Hofer, Lorenz (2004). Sprachliche und politische Grenzen im (ehemaligen) Dialektkontinuum des Alemannischen am Beispiel der Trinationalen Region Basel (Schweiz) in Karten von SprecherInnen. (Online unter <https://bop.unibe.ch/linguistik-online/article/view/1425/2419> aufzufinden, eingesehen am 11.04.2025).

Möller, R. (2016). „Im Zeitalter der Nationalsprachen. Sprachenentwicklung im politischen und sprachlichen Grenzraum zwischen Maas und Rhein“, In: Carlo Lejeune (Hg.), *Grenzerfahrungen. Eine Geschichte der Deutschsprachigen Gemeinschaft Belgiens, Bd. 3: Code civil, beschleunigte Moderne und Dynamiken des Beharrens (1794-1919)*, Eupen: Grenz-Echo Verlag, S. 230-251.

Möller, Robert (2017). Deutsch in Ostbelgien – ostbelgisches Deutsch? In: Wini Davies/ Annelies Häcki-Buhofer/ Regula Schmidlin/ Mélanie Wagner/ Eva Wyss (Hg.): *Plurizentrik des Deutschen zwischen Norm und Praxis*. Tübingen: Narr, S. 89-123.

Möller, Robert (i.Dr.). Deutsch in Belgien. In: Deutsch in Europa: Vielfalt, Sprachnormen und Sprachgebrauch. In: Deutsche Akademie für Sprache und Dichtung, Union der deutschen Akademien der Wissenschaften (Hg.): *Deutsch in Europa: Vielfalt, Sprachnormen und Sprachgebrauch. Vierter Bericht zur Lage der deutschen Sprache*. Tübingen: Narr, S. 22-28.

Nekula, Marek (2021). Grenzen und Sprachgrenzen in der Sprachwissenschaft. In: *Grenzforschung*. Nomos Verlagsgesellschaft mbH & Co. KG, S. 400-418.

Nelde, Peter Hans & Darquennes, Jeroen (2002). German in Belgium: Linguistic Variation from a Contact Linguistic Point of View. In: *Journal of Multilingual and Multicultural Development 23(1-2)*, S. 65-79.

Nelde, Peter Hans (1987). Wortatlas der deutschen Umgangssprachen in Belgien. Bern: Francke AG Verlag.

Palliwoda, Nicole, Sauer, Verena, & Sauermilch, Stephanie (2019). Politische Grenzen-Sprachliche Grenzen? Ein Resümee. In: Nicole Palliwoda/ Verena Sauer/ Stephanie Sauermilch (Hg.): *Politische Grenzen–Sprachliche Grenzen?*

Dialektgeographische und wahrnehmungsdialektologische Perspektiven im deutschsprachigen Raum. Berlin: De Gruyter, S. 249-252.

Poniewas, C. L. (2022). Ostbelgien: Eine Gesellschaft ohne eigene kulturelle Identität?
<https://belgien.net/identitaet-ostbelgiens/#:~:text=%5B24%5D%20Allgemein%20kann%20somit%20von,als%20eigenst%C3%A4ndig%20beschrieben%20werden%20kann> (eingesehen am 26.01.2025).

Rasp, Verena & Cosme, Gabriel Rivera (2023). „Das“ ostbelgische Deutsch – Zwischen Standard und regionaler Varietät. In: *JournaLIPP* (8), S. 86-105.

Riehl Claudia Maria (2002). Mehrsprachigkeit an der deutsch-romanischen Sprachgrenze: Auswirkungen der Sprachpolitik auf die mehrsprachige Kompetenz der Sprecher. In: *Sociolinguistica* (1), S. 74-83.

Riehl, Claudia Maria (1999). Grenzen und Sprachgrenzen. In: Monika Fludernik/ Hans-Joachim Gehrke (Hg.): *Grenzgänger zwischen Kulturen*. Würzburg: Ergon-Verlag, S. 41-56.

Riehl, Claudia Maria (2001). Schreiben, Text und Mehrsprachigkeit: Zur Textproduktion in mehrsprachigen Gesellschaften am Beispiel der deutschsprachigen Minderheiten in Südtirol und Ostbelgien, Bd. 4. Tübingen: Stauffenburg Verlag.

Simmel, Georg (1903). Soziologie des Raumes. *Sociology of Switzerland – Georg Simmel Online*, <https://socio.ch/sim/verschiedenes/1903/raum.htm> (eingesehen am 26.01.2025).

Smits, Tom F.H. (2019). Die Grenzdialekte des Deutschen. In: Nicole Palliwoda/ Verena Sauer/ Stephanie Sauermilch (Hg.): *Politische Grenzen – Sprachliche Grenzen? Dialektographische und wahrnehmungsdialektologische Perspektiven im deutschsprachigen Raum*. Berlin: De Gruyter, S. 31-54.

Unbekannt (2022). Reichtum der Grenzregion. *Zentrum für Ostbelgische Geschichte*, <https://www.geschichte.be/reichtum-der-grenzregion/> (eingesehen am 25.02.2025).

Unbekannt (2022). Sprachen in Ostbelgien. *Zentrum für Ostbelgische Geschichte*, <https://www.geschichte.be/sprachen-in-ostbelgien/> (eingesehen am 24.09.2024).

Unbekannt (2023). Was ist der Unterschied zwischen Rösti, Reiberdatschi, Baggers, Kartoffelpuffern. *Bayern 1*, <https://www.br.de/radio/bayern1/reibekuchen-102.html> (eingesehen am 1.05.2025).

Unbekannt (letzte Aktualisierung 2024). Nationalität und Herkunft der ostbelgischen Einwohner. *Das Statistikportal der Deutschsprachigen Gemeinschaft Belgiens*, https://ostbelgienstatistik.be/desktopdefault.aspx/tabcid-7323/12053_read-66184/ (eingesehen am 11.05.2025).

Unbekannt (o.D.) Löwenzahn. *Das Kulturerbeportal der Deutschsprachigen Gemeinschaft*, <https://ostbelgienkulturerbe.be/desktopdefault.aspx/tabcid-5717/mode=?mode=&linkid=38478&catalogid=108&pg=4> (eingesehen am 2.05.2025).

Unbekannt (o.D.). Aachener Zeitung Archiv. *Aachener Zeitung Online*, <https://www.aachener-zeitung.de/archive/> (zuletzt eingesehen am 14.05.2025).

Unbekannt (o.D.). Bundesdeutsches Hochdeutsch. *Wikipedia*, [https://de.wikipedia.org/wiki/Bundesdeutsches_Hochdeutsch#:~:text=Bundesdeutsches%20Hochdeutsch%20\(auch%20kurz%20Bundesdeutsch,Standardvariet%C3%A4t%20der%20plurizentrischen%20deutschen%20Sprache.](https://de.wikipedia.org/wiki/Bundesdeutsches_Hochdeutsch#:~:text=Bundesdeutsches%20Hochdeutsch%20(auch%20kurz%20Bundesdeutsch,Standardvariet%C3%A4t%20der%20plurizentrischen%20deutschen%20Sprache.) (eingesehen am 25.04.2025).

Unbekannt (o.D.). Deutschsprachige Gemeinschaft. *Wikipedia*, https://de.wikipedia.org/wiki/Deutschsprachige_Gemeinschaft (eingesehen am 25.02.2025).

Unbekannt (o.D.). Die Deutschsprachige Gemeinschaft in der Euregio Maas-Rhein. *Das Bürgerinformationsportal der Deutschsprachigen Gemeinschaft Belgiens*, https://ostbelgienlive.be/desktopdefault.aspx/tabcid-1068/1554_read-45685/#:~:text=Ziel%20der%20Euregio%20Maas%20Rhein,Technologietransf

[er%2C%20Gesundheitsversorgung%20und%20Sprachenprojekte%20entwickelt.](#)
(eingesehen am 2.05.2025).

Unbekannt (o.D.). Die Deutschsprachige Gemeinschaft. *Das Bürgerinformationsportal der Deutschsprachigen Gemeinschaft Belgiens*,
https://ostbelgienlive.be/desktopdefault.aspx/tabcid-72/186_read-448/
(eingesehen am 20.02.2025).

Unbekannt (o.D.). Die erste und die zweite Staatsreform. *Belgium.be*,
[https://www.belgium.be/de/ueber_belgien/land/geschichte/belgien_ab_1830/bildung_des_federalen_staats/erste_und_zweite_staaatsreform](https://www.belgium.be/de/ueber_belgien/land/geschichte/belgien_ab_1830/bildung_des_federalen_staaats/erste_und_zweite_staaatsreform) (eingesehen am 5.05.2025).

Unbekannt (o.D.). Die institutionelle Entwicklung. *Bürgerinformationsportal der Deutschsprachigen Gemeinschaft*,
https://ostbelgienlive.be/desktopdefault.aspx/tabcid-1054/1533_read-45664/
(eingesehen am 24.09.2024).

Unbekannt (o.D.). Duden Online. <https://www.duden.de/> (zuletzt eingesehen am 14.05.2025).

Unbekannt (o.D.). Euregio Maas-Rhein. *Provinz Lüttich*,
<https://www.provincedeliege.be/de/euregio> (eingesehen am 2.05.2025).

Unbekannt (o.D.). Fahrplan der Bus-Linie 14 (Eupen – Aachen). *TEC*,
https://avv.de/files/avv/files/fahrplaene/linienfahrplaene/014_avv.pdf
(eingesehen am 6.04.2025).

Unbekannt (o.D.). Fahrplan der Bus-Linie 725 (Eupen – Verviers). *TEC*,
<https://cms.bff.letec.be/travel-information/files/cdd465d5-eef2-471f-0b3c-08dd65fb98d4/display> Buslinie 725 (eingesehen am 6.04.2025).

Unbekannt (o.D.). Fahrplan der Züge. *SNCB*, <https://www.belgiantrain.be/-/media/files/pdf/support/riv/ic-leaflets/fr/ic-01-dec2024-fr.ashx> (eingesehen am 6.04.2025).

Unbekannt (o.D.). Geschichte Österreichs. *Wikipedia*,
https://de.wikipedia.org/wiki/Geschichte_%C3%96sterreichs (eingesehen am 18.05.2025).

Unbekannt (o.D.). Geschichte und Identität. *Euregio Maas-Rhein*, <https://euregio-mr.info/de/ueber-uns/geschichte/index.php> (eingesehen am 2.05.2025).

Unbekannt (o.D.). Grenz-Echo Archiv. *GrenzEcho Online*, <https://www.grenzecho.net/epaper> (zuletzt eingesehen am 14.05.2025).

Unbekannt (o.D.). Knecht Ruprecht. *Wikipedia*, https://de.wikipedia.org/wiki/Knecht_Ruprecht (eingesehen am 21.04.2025).

Unbekannt (o.D.). Mutzen. *Wikipedia*, <https://de.wikipedia.org/wiki/Mutze#:~:text=Mutzen%20werden%20aus%20einem%20Teig,wird%20gew%C3%B6hnlich%20mit%20Puderzucker%20best%C3%A4ubt.> (eingesehen am 21.05.2025)

Unbekannt (o.D.). Pintchen. *Wikipedia*, <https://de.wikipedia.org/wiki/Pintchen#:~:text=Pintchen%2C%20auch%20Pintgen%20oder%20Pintger,mit%20alkoholischen%20Getr%C3%A4nken%20in%20Gebrauch.> (eingesehen am 9.05.2025).

Unbekannt (o.D.). Salurner Klause. *Wikipedia*, https://de.wikipedia.org/wiki/Salurner_Klaus (eingesehen am 15.04.2025).

Unbekannt (o.D.). Städte und Gemeinden. *Parlament der Deutschsprachigen Gemeinschaft Belgiens*, <https://pdg.be/desktopdefault.aspx/tabcid-3995/> (eingesehen am 25.02.2025).

Unbekannt (o.D.). Trinkglas. *Wikipedia*, <https://de.wikipedia.org/wiki/Trinkglas> (eingesehen am 9.05.2025).

Unbekannt (o.D.). Unsere Fachbereiche. *Autonome Hochschule Ostbelgiens*, <https://www.ahs-ostbelgien.be/fachbereiche/> (eingesehen am 5.05.2025).

Unbekannt (o.D.). Wie unterscheidet sich das Hochdeutsche in Deutschland und Österreich? *Lektorat Unker*, <https://www.unker.com/de/deutsch-deutschland-oesterreich#:~:text=Sehr%20geehrter%20Herr%20Unker%2C,das%20f%C3%BCr%C3%BCsterreich%20typische%20Oberdeutsch.> (eingesehen am 11.04.2025).

Unbekannt (o.D.). Wörterbuch der rheinischen Alltagssprache. *Dat Portal*, <https://dat-portal.lvr.de/woerterbuch> (zuletzt eingesehen am 14.05.2025).

Unbekannt (Stand 2024.). Ostbelgien in Zahlen. *Ministerium der Deutschsprachigen Gemeinschaft Belgiens*, [Ostbelgien Statistik 2024 DE.pdf](#) (eingesehen am 20.04.2025).

Verhiest, Glenn (2015). Die Deutschsprachige Gemeinschaft Belgiens als visuelle Sprachlandschaft. In: *Germanistische Mitteilungen* 41(2), S. 51-72.

Winkelbauer, Thomas (2018). Was war „Österreich“ vor 1918? *Bundeszentrale für politische Bildung*, <https://www.bpb.de/shop/zeitschriften/apuz/274247/was-war-oesterreich-vor-1918/> (eingesehen am 18.05.2025).

10. Abbildungsverzeichnis

Abbildung 1: Sankt Goarer Linie. Quelle: Bild von Wikipedia.	18
Abbildung 2: Uerdinger Linie. Quelle: Bild von Wikipedia.	18
Abbildung 3: Modell der Kontinuität regionaler Varietäten. Quelle: Bild von Spiekermann (Bop.unibe).....	20
Abbildung 4: Karte vom Anteil Deutschsprachiger in der Schweiz. Quelle: Atlas der Schweiz (bop.unibe).....	34
Abbildung 5: Karte Belgiens vor 1794. Quelle: Bild von Marco Zanoli (Ankerpunkte Blog).....	38
Abbildung 6: Karte der Deutschsprachigen Gemeinschaft. Quelle: Bild von Ostbelgien Live.....	43
Abbildung 7: Gebiet der Euregio Maas-Rhein. Quelle: Bild von Euregio Maas-Rhein.	50
Abbildung 8: „Die Tram“ an der deutsch-belgischen Grenze.	56
Abbildung 9: „Die Straßenbahn“ an der deutsch-belgischen Grenze.....	56
Abbildung 10: "Mir ist kalt" an der deutsch-belgischen Grenze.....	57
Abbildung 11: "Ich habe kalt" an der deutsch-belgischen Grenze.....	57
Abbildung 12: Schulranzen an der deutsch-belgischen Grenze.	57
Abbildung 13: Ranzen an der deutsch-belgischen Grenze.....	57
Abbildung 14: Schultasche an der deutsch-belgischen Grenze.....	58
Abbildung 15: Tornister an der deutsch-belgischen Grenze.....	58
Abbildung 16: Schulsack an der deutsch-belgischen Grenze.....	58

Abbildung 17: Hans Muff an der deutsch-belgischen Grenze	58
Abbildung 18: Knecht Ruprecht an der deutsch-belgischen Grenze.....	58
Abbildung 19: „pusten“ an der deutsch-belgischen Grenze.....	59
Abbildung 20: „blasen“ an der deutsch-belgischen Grenze	59
Abbildung 21: Gläschen (blau), Klopfer (kaki) und Shotglas (braun) a n der deutsch-belgischen Grenze.....	59
Abbildung 22: Pintchen an der deutsch-belgischen Grenze.....	60
Abbildung 23: Pinneken an der deutsch-belgischen Grenze.....	60
Abbildung 24: Schnapsglas an der deutsch-belgischen Grenze	60
Abbildung 25: Bezeichnung Car-Wash auf Maps. Quelle: Bild von Google Maps.....	71
Abbildung 26: Einfahrtsschild Oberstadt Eupen. Quelle: Eigenes Bild vom 29.04.2025.	
.....	71
Abbildung 27: Alter der Befragten	75
Abbildung 28: Grenzüberquerung zu professionellen Zwecken.	75
Abbildung 29: Grenzüberquerung zu privaten Zwecken.	75
Abbildung 30: Grenzüberquerung zu den jeweiligen Zwecken auf belgischer und deutscher Seite.....	76
Abbildung 31: Anzahl Familienangehöriger und/oder Freunden im angrenzenden Land.	
.....	78
Abbildung 32: Antworten der deutschen Teilnehmer zu mogeln/schummeln/futteln/pfuschen.	79
Abbildung 33: Antworten der belgischen Teilnehmer zu mogeln/schummeln/futteln/pfuschen.	79
Abbildung 34: Nach und nach/mit und mit an der deutsch-belgischen Grenze. Innerer Kreis: Belgien; Äußerer Kreis: Deutschland.	81
<i>Abbildung 35: Verpackung im Aldi Süd (Deutschland). Quelle: https://www.aldi-sued.de/de/p.all-seasons-heidelbeeren--g-ungesuesst.000000000286598004.html (eingesehen am 11.05.2025)</i>	82
<i>Abbildung 36: Verpackung im Carrefour (Belgien).</i>	
<i>Quelle:https://www.carrefour.be/fr/myrtilles-450-g/06917987.html (eingesehen am 11.05.2025)</i>	82

Abbildung 37: Car-Wash/Waschanlage an der deutsch-belgischen Grenze. Innerer Kreis: Belgien; Äußerer Kreis: Deutschland.....	83
Abbildung 38: Antworten der deutschen Teilnehmer zu Knöllchen/Protokoll/Strafzettel.	
.....	85
Abbildung 39: Antworten der belgischen Teilnehmer zu Knöllchen/Protokoll/Strafzettel.	
.....	85
Abbildung 40: Mutzen/Mutzenmandeln an der deutsch-belgischen Grenze. Innerer Kreis: Belgien; Äußerer Kreis: Deutschland	86
Abbildung 41: Abbildung aus der Umfrage. Quelle: Bild von segovax (Pixelio).....	90
Abbildung 42: Hickepick/Schluckauf an der deutsch-belgischen Grenze. Innerer Kreis: Belgien; Äußerer Kreis: Deutschland.....	91
Abbildung 43: Abbildung aus der Umfrage. Quelle: Eigenes Bild vom 18.12.2024....	91
Abbildung 44: Reibekuchen/Kartoffelpuffer/Rösti an der deutsch-belgischen Grenze. Innerer Kreis: Belgien; Äußerer Kreis: Deutschland	92

11. Anhang

Fragebogen: Das deutsch-belgische Grenzgebiet: Deutsche Alltagssprache

Im Rahmen meiner Masterarbeit versuche ich mehr über die deutsche Alltagssprache im deutsch-belgischen Grenzgebiet herauszufinden. Ich würde mich freuen, wenn Sie sich ein paar Minuten Zeit nehmen könnten, um ein paar Fragen zu beantworten. Bitte überlegen Sie nicht lange und beantworten Sie die Fragen, so wie es bei Ihnen (im Ort) im Alltagsgebrauch üblich wäre.

Frage 1: Für welchen Ort gelten Ihre Angaben?

- Aachen (Zentrum)
- Aachen Brand
- Würselen
- Burtscheid
- Walheim
- Lichtenbusch (Deutschland)
- Eupen
- Kelmis
- Lontzen
- Raeren
- Lichtenbusch (Belgien)
- Weitere:

Frage 2: Wie lautet die vollständige Postleitzahl?

.....

Frage 3: In welchem Land liegt der Ort?

- Belgien
- Deutschland

Frage 4: Haben Sie schon immer in diesem Land gelebt?

- Ja
- Nein

Frage 4b: Falls Ihre Antwort auf die vorherige Frage „Nein“ ist, in welchem Land sind Sie aufgewachsen?

- Deutschland
 - Belgien
 - Niederlande
 - Frankreich
- Weitere:
.....

Frage 5: Wie alt sind Sie?

- Unter 20
- 20-29
- 30-39
- 40-49
- 50-59
- Über 60

Frage 6: Überqueren Sie regelmäßig (zur Arbeit, zum Studium, zum Schulbesuch, ...) die deutsch-belgische Grenze?

- Ja
- Nein

Frage 7: Überqueren Sie regelmäßig (zum Einkaufen, zum Essen, um ins Kino zu gehen, ...) die deutsch-belgische Grenze?

- Ja
- Nein

Frage 8: Haben Sie Freunde/Familienangehörige auf der anderen Seite der Grenze?

- Ja
- Nein

Frage 8b: Wenn die Antwort auf die vorherige Frage „Ja“ ist, wie viele Freunde/Familienangehörige haben Sie auf der anderen Seite der Grenze?

- viele
- ein paar
- wenige

Frage 9: Wie sagt man in Ihrem Ort, wenn jemand unehrlich handelt (zum Beispiel bei einem Kartenspiel)?

- mogeln
- schummeln
- pfuschen
- fetteln/fudeln/futeln
- Weitere:

Frage 10: Wie sagt man in Ihrem Ort, wenn etwas in einer langsam, aber stetig fortschreitenden Entwicklung vorangeht? *Sie kann schon viel besser kochen.*

..... *lernt sie neue Rezepte.*

- mit und mit
- nach und nach
- peu à peu
- langsam aber stetig
- Weitere:

Frage 11: Wie nennen Sie die abgebildete Frucht?



- Heidelbeere
- Blaubeere
- Waldbeere
- Mollbeere
- Weitere:

Quelle: Pixelio; Bild von Ute Krupke.

Frage 12: Wie nennt man in Ihrem Ort eine Person, die viel spricht/schwätzt?

- Mulleflupp
- Mullefluppes
- Mullejahn
- Schwätzer
- Weitere:

Frage 13: Wie nennen Sie den Ort, an dem man sein Auto wäscht?

- Autowaschanlage
- Car-Wash
- Waschstraße
- Autowaschstraße
- Waschanlage
- Weitere:

Frage 11: Wie bezeichnet man in Ihrem Ort, wenn man „an etwas kaut, langsam isst“?

- nagen
- knabbern
- mummeln
- mümmeln
- Weitere:

Frage 12: Wie nennt man in Ihrem Ort die öffentliche Einrichtung, in der man verschiedene Gegenstände (Karton, Altpapier, Metalldosen, etc.) entsorgen kann?

- Containerpark
- Wertstoffhof
- Abfallwirtschaftshof
- Bauhof
- Sortierschleife
- Weitere:

Frage 13: Wie nennen Sie das Papier, das man bekommt, wenn man falsch parkt (niedriges Strafgeld)?

- Strafzettel
- Knöllchen
- Bußzettel
- Knolle
- Weitere:

Frage 15: Wie nennt man in Ihrem Ort das abgebildete Gebäck?



- Mutzen
- Mutzenmandeln
- Schmalzkuchen
- Weitere:
.....

Quelle: eigenes Bild.

Frage 16: Welchen der Sätze würden Sie eher verwenden?

- Mir ist kalt.
- Ich habe kalt.
- Mir ist's kalt.
- Ich hab's kalt.
- Weitere:

Frage 17: Wie nennt man in Ihrem Ort das abgebildete Gebäck?



- Weck
- Weckmann
- Weckmännchen
- Stutenmännchen
- Stutenkerl
- Weitere:

Quelle: Pixelio; Bild von S. Thomas.

Frage 18: Wie sagt man in Ihrem Ort etwas, das altmodisch ist? *Das Getriebe willst du doch wohl nicht wieder einbauen, oder?*

- wertlose
- abgenutzte
- abgelutschte
- verbauchte
- Weitere:

Frage 19: Wie nennt man in Ihrem Ort eine Person, die ängstlich ist?

- Bangbotz
- Feigling
- Bangert
- Bangarsch
- Bangschesser
- Bangebüx/Bangbüchs
- Weitere:

Frage 20: Wie nennen Sie eine Person, die traurig/entmutigt aussieht? *Er sieht etwas aus.*

- bedröpst
- bedröhppelt
- geknickt
- kleinlaut
- niedergeschlagen
- Weitere:

Frage 21: Wie nennen Sie ein Gericht, was nicht großartig schmeckt? *Die Suppe von heute Mittag war ziemlich*

- laff

- geschmackslos
- fade
- langweilig
- unschmackhaft
- Weitere:

Frage 22: Wie nennen Sie die abgebildete Pflanze?



- Pisoblume
 - Löwenzahn
 - Weitere:
-

Quelle: Pixelio; Bild von Segovax.

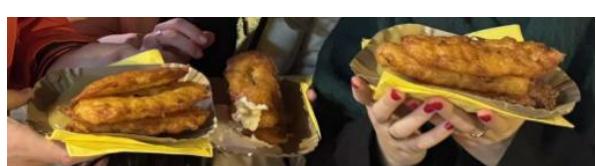
Frage 23: Wie sagt man in Ihrem Ort, wenn Sie einen kleinen Stromschlag bekommen?

- Ich habe eine gezockt bekommen.
- Ich habe einen geflickt gekriegt.
- Ich habe eine gepatscht gekriegt.
- Ich habe eine gewischt bekommen.
- Weitere:

Frage 24: Wie nennen Sie das wiederholte ruckartige Einatmen, das mit einem Geräusch verbunden ist?

- Hick
- Schluckauf
- Hickepick
- Hickert
- Hickeschlick
- Hickes
- Weitere:

Frage 25: Wie nennen Sie das abgebildete Gericht?



- Kartoffelpuffer
 - Reibekuchen
 - Röstis
 - Reibeplätzchen
 - Weitere:
-

Quelle: eigenes Bild

Frage 26: Was trifft Ihrer Meinung nach zu? Mehrere Antworten möglich.

- Die Sprache ist auf beiden Seiten der deutsch-belgischen Grenze identisch.
- Die Sprache ist auf beiden Seiten der deutsch-belgischen Grenze unterschiedlich.
 - Die Sprache wirkt auf einer Seite der Grenze schöner/gehobener, und zwar auf der belgischen Seite.
 - Die Sprache wirkt auf einer Seite der Grenze schöner/gehobener, und zwar auf der deutschen Seite.
 - Die Sprache wirkt auf einer Seite der Grenze sympathischer, und zwar auf der belgischen Seite.
 - Die Sprache wirkt auf einer Seite der Grenze sympathischer, und zwar auf der deutschen Seite.
 - Die Sprache wirkt auf einer Seite der Grenze vielfältiger, und zwar auf der belgischen Seite.
 - Die Sprache wirkt auf einer Seite der Grenze vielfältiger, und zwar auf der deutschen Seite.
 - Die Sprache wirkt auf einer Seite der Grenze korrekter, und zwar auf der belgischen Seite.
 - Die Sprache wirkt auf einer Seite der Grenze korrekter, und zwar auf der deutschen Seite.
 - Die Sprache wirkt auf einer Seite der Grenze lebendiger, und zwar auf der belgischen Seite.
 - Die Sprache wirkt auf einer Seite der Grenze lebendiger, und zwar auf der deutschen Seite.
 - Die Sprache wirkt auf einer Seite der Grenze komplexer, und zwar auf der belgischen Seite.
 - Die Sprache wirkt auf einer Seite der Grenze komplexer, und zwar auf der deutschen Seite.
 - Die Sprache wirkt auf einer Seite der Grenze adäquater, und zwar auf der belgischen Seite.
 - Die Sprache wirkt auf einer Seite der Grenze adäquater, und zwar auf der deutschen Seite.
 - Die Sprache wirkt auf einer Seite der Grenze banal, und zwar auf der belgischen Seite.
 - Die Sprache wirkt auf einer Seite der Grenze banal, und zwar auf der deutschen Seite.
- Weitere:
.....